

M. DELAFOSSE.

# LES FRONTIÈRES DE LA CÔTE D'IVOIRE DE LA CÔTE D'OR & DU SOUDAN



MASSON & C^{ie} PA


HOOVER
LIBRARY
STANFORD LIBRARIES

LES FRONTIÈRES DE LA

# CÔTE D'IVOIRE

DE LA CÔTE D'OR

ET DU SOUDAN

CORBEIL. — IMPRIMERIE ED. CRÉTÉ.

# LES FRONTIÈRES DE LA
# CÔTE D'IVOIRE
# DE LA CÔTE D'OR
# ET DU SOUDAN

PAR

M. DELAFOSSE

Administrateur des Colonies

— AVEC 94 FIGURES DANS LE TEXTE —
D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES DE L'AUTEUR
ET UNE CARTE

MASSON ET C[ie], ÉDITEURS
120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS
1908

# AVANT-PROPOS

La mission qu'avait bien voulu me confier M. le Ministre des Colonies, vers la fin de l'année 1901, consistait à reconnaître, à fixer définitivement et à borner, de concert avec une mission anglaise, la frontière séparant la colonie britannique de la Côte d'Or de notre colonie de la Côte d'Ivoire, frontière qui était sommairement décrite dans l'arrangement intervenu en 1893 entre les gouvernements de Paris et de Londres. Plus tard, de nouvelles instructions devaient prescrire aux deux missions de continuer leur voyage jusqu'au onzième parallèle nord, de façon à lever le cours et les rives de la haute Volta Noire dans la partie où ce fleuve sert de limite entre la Côte d'Or et la Côte d'Ivoire d'abord, puis entre la Côte d'Or et le deuxième territoire militaire du Soudan Français, aujourd'hui la colonie du Haut-Sénégal et Niger.

Un pareil voyage était intéressant à plus d'un titre, puisqu'il devait nous permettre d'observer successivement les régions si différentes de la grande forêt côtière et des savanes soudanaises et les peuplades si diverses de race, de mœurs, de religion, qui habitent ces régions. A vrai

dire, aucun des pays qu'a traversés notre mission n'était un pays neuf : nous n'avons ni fait de grandes découvertes, ni ouvert des routes nouvelles, ni gagné des contrées vierges à la civilisation européenne. La première partie de notre itinéraire avait été suivie, pour une bonne part, par M. Binger, lors de sa mission de 1892, et, à passer après ce maître de l'exploration, on ne trouve pas grand'chose à glaner en fait d'observations nouvelles, de même qu'il faut quelque courage pour parler de pays et de peuples qu'a décrits et dépeints un écrivain tel que M. Marcel Monnier, l'historiographe de la seconde mission Binger. Plus loin, nous devions encore retrouver les traces de la première et grande exploration de M. Binger, celle de 1887-89. Et partout, nous suivions ou croisions des itinéraires levés par nos administrateurs et nos officiers, des routes tracées par eux, des lignes télégraphiques ; nous nous reposions dans des postes où nous trouvions, avec l'hospitalité la plus cordiale, tout le confort dont nos coloniaux français, si décriés et pourtant si pratiques, savent s'entourer dans ces pays lointains ; il n'est pas jusqu'à la Volta elle-même, dont le cours avait été levé déjà, sur une longueur considérable, par M. le capitaine Dubois. Dans la colonie anglaise aussi nous devions rencontrer un peu partout des traces, plus récentes d'ailleurs, de l'occupation européenne.

Nous avons, il est vrai, levé, dans des régions déjà parcourues, environ 3000 kilomètres d'itinéraires nouveaux, en outre de 3000 autres kilomètres que l'organisation de notre mission nous a permis de lever dans des conditions plus favorables que celles où s'étaient trouvés nos devanciers. Mais cela ne nous autorise pas à nous poser en explorateurs.

Nous avons tout simplement accompli de notre mieux la tâche dont le gouvernement français avait bien voulu nous charger. Mais, tout en travaillant, on peut regarder autour de soi ; et ayant trouvé intéressant ce que j'ai vu, j'ai pensé que d'autres y pourraient aussi trouver quelque intérêt, et c'est pourquoi j'ai entrepris de publier quelques-unes des notes prises sur mon carnet, en cours de route.

On n'y trouvera ni gestes héroïques ni aventures extraordinaires, mais simplement quelques observations d'un passant sur les choses et les hommes rencontrés, quelques réflexions d'un voyageur qui s'intéresse au pays qu'il parcourt, aux mœurs et à l'histoire des populations qu'il visite. Je me suis principalement attaché au côté descriptif et documentaire et me suis étendu surtout sur ce qui touche à l'ethnographie, pensant qu'il y a toujours intérêt à augmenter la connaissance encore bien peu précise que nous avons des peuples de l'Afrique occidentale, notamment de ceux, fort peu étudiés jusqu'à présent, qui habitent le bassin de la haute Volta Noire.

Ce livre, quoique rédigé sous forme de journal de route, sera donc la description des pays qui avoisinent les frontières de la Côte d'Ivoire, de la Côte d'Or et du Soudan et des populations qui les habitent, plutôt que le récit des opérations de délimitation qui ont fixé ces frontières.

Mais avant de commencer mon récit, je tiens à présenter au lecteur mes compagnons de route, car, si je me fais l'historiographe de la *Boundary Commission*, nous étions neuf Européens à faire le voyage, et chacun des neuf a ses droits d'auteur à réclamer dans la besogne accomplie, sinon dans le récit de cette besogne, au même titre que les huit autres.

D'abord mes deux collaborateurs français, le capitaine d'artillerie coloniale Bouvet et le lieutenant d'infanterie coloniale Laforgue [1], dont je ne puis dire tout le bien que je pense d'eux, parce qu'ils sont trop mes amis, trop *animæ dimidium meæ*, et que, en faisant leur éloge, il me paraîtrait



La commission franco-anglaise en 1902 à Bondoukou.

Cap. Bouvet. M. Delafosse. Cap. Des Vœux. Cap. Soden.
Dr. Forbes. Caporal Archer. Sergent Watkins. Lieut. Laforgue.

presque que je fais le mien. Puis les membres de la mission anglaise : leur chef, le major du génie Watherston [2], son second, le capitaine du génie Des Vœux [3], et ses collaborateurs, le capitaine Soden et le Dr Forbes : des inconnus pour moi avant notre première rencontre en Afrique, des

1. Aujourd'hui capitaine.
2. Aujourd'hui lieutenant-colonel.
3. Aujourd'hui major.

camarades de commerce agréable et sûr dès le lendemain de cette rencontre, des amis dans toute l'acception du mot depuis que le travail fait en commun nous a permis de nous connaître. Enfin les modestes mais précieux auxiliaires de la mission anglaise : le sergent Watkins et le caporal Archer, travailleurs vaillants et cœurs dévoués, qui ont largement droit à voir leurs noms cités au début de ce récit.

On sera peut-être étonné de voir paraître seulement en 1907 la relation d'un voyage exécuté de 1901 à 1903 : la raison en est d'abord qu'il a semblé bon de différer la publication de ce livre jusqu'à ce que les résultats politiques de la mission aient été ratifiés par les deux gouvernements, ensuite qu'avec le recul que donne le temps écoulé, on a une perception plus nette des choses et qu'on les décrit, je crois, plus exactement et avec une plus juste mesure.

Paris, 1er octobre 1907.

Maurice Delafosse,
Administrateur des colonies.

# TABLE DES MATIÈRES


GOUROUNSI
Léo
Diébougou
Tampouri
Ouessa
Tentuo
Konkori
Sami
Tima
Goumparé
Gaoua
Oua
HAUT SÉNÉGAL ET NIGER
(ANCIEN 2e TERRITOIRE DU SOUDAN FRANÇAIS)
Guioumbé
Koulgumassé
Somanti
Tontama
Nakobi
Bouna
Vonkoro
Koulda
Bolé
Talanièné
Adéresso
Sékoua
Yimbé
Rapides d'Adéresso
Bandoli
Nasian
KOULANGO
Sorhobango
NAFANA
Bondoukou
Sikassiko
Groumania
Kuinkua
Adamassou
Assuéfrui
Pauliano
MANGO
Transua
Atokoum
Delmbal
Pamou (Ouamé)
BONNA
ASSANTI
Assikasso
Koguinan
Attakrou
Manzanouan
Niabléo
Debissou
ASSAYÉ
Zaranou
Alouakrou
Abourokofi
MORONOU
Krokossua
Akié-krou
Bettié
Dadiessou
AKIÉ
BOURESSIA
Enchy
Yaou
Mapé
Aboisso
Dadiessou
Krinjabo
Dissou
BINGERVILLE
ABOURÉ
G. BASSAM
Nougoua
Lac Abi
ZOMA
Assinie
Allenda
Axim
CÔTE D'IVOIRE
GOLD COAST
Frontière délimitée par la mission de 1901-1903
" " précédt le long du 11e p.lle
Quelques-uns des itinres levés par la mon 1901-1903
0 50 100 Kil.

# LES FRONTIÈRES

DE LA

# CÔTE D'IVOIRE

## DE LA CÔTE D'OR ET DU SOUDAN

## CHAPITRE PREMIER

### *De Paris à Nougoua*

Organisation et départ de la mission française. — A bord du *Stamboul.* — Conakry. — Monrovia; visite au Président Gibson. — Grand-Bassam. — Bingerville — Notre escorte. — Le départ par la pluie. — Assinie. — La Tano. — Nougoua. — Expédition nocturne et fantastique.

Toutes les organisations de missions se ressemblent : on est prévenu tard, on n'a que quelques semaines pour se préparer, les questions de forme se hérissent comme autant de difficultés imprévues, on va chercher les gens où ils ne sont pas et on les trouve où on ne les cherchait pas, on fait gagner aux cochers un argent fou, on s'aperçoit pour la première fois que Paris est immense, on est bousculé et l'on bouscule, on est effaré et l'on effare les gens, il semble qu'on ne sera jamais prêt... Puis tout se tasse, il se trouve que les formidables bureaucrates sont des gens très aimables et très obligeants, que les commissionnaires de la place de Paris font si bien et si vite qu'on trouve tous les bagages et toute la pacotille au port d'embarquement sans avoir eu à s'en occuper, et,

après trois semaines de fièvre, d'angoisses, de fatigue, d'énervement, on se trouve un peu sans savoir comment sur le pont du paquebot, toutes les caisses arrimées dans la cale, et l'on se dit qu'en somme on s'est fait beaucoup de bile pour rien.

Telles étaient les idées que nous échangions, Bouvet, Laforgue et moi, lorsque le 5 novembre 1901, vers midi, nous regardions le port de Marseille et les cimes des montagnes des Maures disparaître peu à peu à l'horizon ensoleillé, à mesure que le *Stamboul* nous emportait vers le sud : « Eh bien? ça y est! cette fois, nous sommes partis. » Nous éprouvions une satisfaction véritable à nous répéter ces phrases d'apparence insignifiante.

« Rien n'est oublié ? la boîte aux chronomètres ? — Elle est dans la cabine. — Ah! » Soupirs de soulagement. Pauvres chronomètres ! Depuis huit jours, nous nous les passions, Bouvet et moi, les gardant précieusement avec nous dans tous nos déplacements, en voiture, au restaurant, en vagon, portant comme une châsse de reliques la boîte peu élégante mais historique qui les renfermait et qui montrait encore, écrits à l'encre, ces mots « Mission Marchand », prouvant qu'elle avait déjà traversé l'Afrique. Ils ne devaient pourtant pas nous servir à grand'chose, ces précieux chronomètres!

Une fois tout installé dans les cabines, le cœur plus léger, on commence à passer en revue les compagnons de voyage que le hasard a placés sur le même bateau. On retrouve de vieilles connaissances, on en fait de nouvelles. On se présente au commandant du bord, le brave capitaine Saché, dont l'intarissable bonne humeur nous promet une joyeuse traversée. Et la gaieté est générale... jusqu'au moment où les premiers effets du mal de mer congestionnent certains fronts et rappellent aux passagers qu'ils sont définitivement embarqués.

La mer d'ailleurs nous est clémente. Mis en quarantaine à Dakar sous prétexte de cas de peste à Marseille, c'est à Conakry que nous pouvons pour la première fois fouler le plancher

des vaches. Après une visite au gouverneur, M. Cousturier, qui nous accueille avec son amabilité coutumière, nous errons parmi les avenues et les boulevards de la florissante mais chaude capitale de la Guinée Française, où nous nous approvisionnons de matériel de cuisine, outillage indispensable



Conakry : des élégantes.

que nous avions cependant oublié de nous procurer en France : mais on trouve de tout dans les factoreries de Conakry.

Le *20 novembre*, Monrovia nous apparaît dans son décor verdoyant et nous allons rendre visite au Président de la République nègre de Libéria, M. Gibson, que j'ai connu ministre des Affaires Étrangères alors que je faisais fonctions de vice-consul dans son pays. Ce Président est d'un abord facile : point de chef du protocole pour nous introduire, mais une simple femme de chambre. Nous causons un instant

avec ce chef d'État auquel son pays est redevable de beaucoup de choses, puis, après un rapide coup d'œil sur les rues vertes et fleuries, sur les maisons blanches, sur le nouveau phare, nous retournons à bord et reprenons la route de la Côte d'Ivoire, et le 24 novembre nous débarquons à Grand-Bassam.

Le gouverneur, M. Clozel, est venu de Bingerville à notre rencontre et nous reçoit avec cette bienveillance si précieuse à une mission en partance. Dans la soirée arrive du Baoulé le brave Niangoran, une vieille connaissance, que j'avais demandé comme interprète; bien que rentrant en congé après sept ans de services ininterrompus, il accepte avec joie de partir avec nous ; intelligent, actif, courageux et toujours gai, c'est un de ces hommes que l'on aime avoir avec soi.

Le lendemain, le gouverneur nous emmène à Bingerville. la nouvelle capitale de la Côte d'Ivoire, encore inachevée, agréablement perchée sur le sommet et le flanc d'une haute colline qui domine une baie profonde de la grande lagune, à 30 kilomètres environ de Grand-Bassam. Là, le lieutenant Laforgue prend le commandement des quinze gardes de police qui, avec le brigadier Sissé Diallo, composeront l'escorte de la mission; ce sont des Malinké de la région d'Odienné et de Siguiri, quelques Sénoufo et un Toucouleur, pas très bien entraînés, sauf deux ou trois, mais paraissant remplis de bonne volonté. Quant à Sissé Diallo, c'est un vieux brave, un Toucouleur de Nioro-du-Sahel, que j'ai eu déjà à mon service durant quatre ans, et dont le dévouement n'a plus besoin d'être mis à l'épreuve. Le gouverneur a fait donner à nos hommes d'escorte une tenue neuve, composée d'une chéchia, d'une tunique et d'un pantalon de kaki faits sur mesure par un tailleur gabonais établi à Bingerville, et de bandes molletières bleues : l'ensemble a assez bon aspect.

Le 27 *novembre*, nous revenons à Grand-Bassam, nous faisons les derniers préparatifs, nous touchons le nerf de la

guerre, et, après les adieux au gouverneur et un joyeux dîner à la Compagnie française de l'Afrique occidentale, plus vulgairement la C. F. A. O., nous traversons l'embouchure de la Comoé et nous mettons en route à neuf heures et demie du soir, pour gagner par la plage, à la faveur de la clarté de la lune et de la fraîcheur nocturne, l'embouchure de la rivière



Monrovia : la résidence du Président de la République de Libéria.

d'Assinie. Mais à peine avons nous fait une heure de chemin qu'éclate un orage épouvantable accompagné d'une pluie diluvienne : les hamacs en toile dans lesquels nous nous faisions porter, pour éviter la marche pénible dans le sable, sont en quelques minutes transformés en baignoires ; et, comme il n'est pas agréable d'être couché tout habillé dans un bain d'ailleurs très froid, nous sautons sur nos pieds. Le sable heureusement a été durci par l'eau et, à minuit et demie, nous arrivons sans trop de fatigue, mais trempés jusqu'aux

os, au village de Moamé, où nous nous arrêtons pour nous sécher devant un grand feu.

Repartis à trois heures du matin, nous sommes repris par la pluie presque immédiatement, et vers six heures nous nous embarquons, ruisselants, à bord du petit vapeur *Mabel* qui nous attendait à Essuendi et qui nous amène vers dix heures au poste d'Assinie, situé près du village de Mafia, et séparé par une lagune de la ville d'Assinie sise sur la plage.

Le 29 de bon matin, nous quittons Assinie sur le *Mabel* et arrivons à midi, sans incident, au poste de douane de Frambo, qui fait face à l'embouchure de la rivière Tano dans la lagune de même nom. Le pilote prétend que le vapeur ne pourra pas franchir l'embouchure de la Tano; comme nous avons rendez-vous à Nougoua avec la mission anglaise pour le 1[er] décembre, je tiens essentiellement à ce que le *Mabel* nous porte jusqu'au bout, car avec des pirogues nous arriverions sûrement en retard. En conséquence, nous allons dans l'après-midi, sur le vapeur, reconnaître les passes : nous trouvons un mètre de fond aux endroits les moins profonds, mais il faut un guide expérimenté pour éviter les troncs d'arbres répandus à fleur d'eau et sous l'eau dans les bouches de la rivière. Lorsque les eaux sont très basses, il ne doit pas être aisé de passer en vapeur, mais actuellement la chose ne présente aucune difficulté.

Aussi le *30 novembre*, après avoir envoyé en avant nos colis sur des pirogues, nous entrons dans la Tano avec le *Mabel* et, une fois la passe franchie, nous chargeons nos caisses à bord du vapeur et commençons à remonter la rivière.

A Elenda, petit poste de douane anglais sur la rive gauche, nous voyons arrêté un petit vapeur qui porte les commissaires britanniques : nous échangeons des saluts à l'aide de nos pavillons respectifs et des sifflets de nos machines et le *Mabel* prend les devants à une bonne allure. Nous ne serons pas en

retard. En effet, vers cinq heures, sans autre incident que deux troncs d'arbres et un banc de sable légèrement talonnés, nous abordons au débarcadère de Nougoua, devançant d'un jour la date du rendez-vous.

Tout le cours de la Tano, surtout dans sa partie inférieure, est splendide et d'une luxuriance de végétation étonnante. On peut y naviguer en vapeur, à condition de surveiller les troncs d'arbres très nombreux qui obstruent la rivière, et les coudes très brusques et très fréquents, où le courant est



Baleinière à Grand-Lahou.

excessivement rapide. La largeur varie de 70 à 40 mètres environ. Les berges sont tantôt basses, tantôt hautes et escarpées et surmontées de collines assez élevées. Sur la rive française, on ne voit guère que de misérables campements de pêcheurs et quelques hameaux de culture près des rizières de la basse rivière ; la rive anglaise renferme un plus grand nombre de villages, en général d'ailleurs peu importants.

Nous sommes reçus à Nougoua par le chef de poste, M. Ducassé, et par le vieux Kofi-Aka, chef du village, qui met son habitation à notre disposition. C'est la mieux située du village ; elle domine le fleuve, sur un endroit avancé de la berge, en haut et en aval du débarcadère ; en face de ce dernier est le poste de douane, et en amont, sur le bord de la

Tano, est une belle place ombragée par des touffes de bambous gigantesques.

Nougoua renferme une cinquantaine d'habitations, composées chacune de trois à six cases, soit isolées, soit réunies deux par deux, avec une cour carrée au milieu de l'habitation. Ces cases sont toutes rectangulaires; les murs sont faits d'un clayonnage de bois recouvert d'argile à l'intérieur et à l'extérieur et peints en blanc à l'aide d'une sorte de kaolin. Le sol, en terre battue, est surélevé de 1 mètre à 1 m. 50 et recouvert d'argile rouge unie et vernie, ainsi que les moulures qui ornent la base des murs. Les toitures sont faites de palmes de raphia tressées ensemble. Les cases sont, les unes ouvertes du côté de la cour, les autres fermées avec des portes en bois fermant au cadenas; quelques-unes ont des fenêtres du côté extérieur, sans vitres, mais avec volets. Trois ou quatre maisons sont surmontées d'un étage. Les murs sont décorés par endroits de hauts-reliefs représentant des panthères, des crocodiles, des serpents, des croix ou des dessins ornementaux quelconques. Le village ne se compose que d'une longue rue à peu près droite, parallèle à la rivière, avec des maisons de chaque côté. On cultive surtout le taro et la grosse banane, et, en moins grandes quantités, le manioc et l'igname.

Le *1er décembre* vers trois heures arrivent trois douaniers noirs du poste anglais d'Elubo, situé en aval de Nougoua. Ces *water-police-men* m'apportent une lettre du major Watherston qui me prévient qu'il n'arrivera que le 2, son vapeur étant en fort mauvais état. Je fais débrousser un assez vaste emplacement, à l'extrémité aval du village, pour que la mission anglaise puisse y établir son campement.

Puis nous ouvrons nos caisses, dont nous trouvons le contenu fortement endommagé par la pluie reçue entre Bassam et Assinie. Heureusement un beau soleil nous permet de faire sécher nos vêtements et notre pacotille. Le fil horizontal du réticule de notre meilleur théodolite a pris une position

tout à fait anormale ; nous essayons de le remplacer par un fil de toile d'araignée, fixé avec de la seccotine : moyen long, délicat et peu pratique, mais nous n'en avions pas d'autre à notre disposition.

Dans la hâte du départ, nous n'avions pas eu le temps de recruter un personnel pourtant indispensable : celui de la domesticité. Chemin faisant, à Assinie, nous avions embauché



Bingerville : le débarcadère en 1901.

un jeune élève de l'école, nommé Ekra, sale et paresseux, mais parlant assez facilement le français. A Nougoua, je récolte un second *boy*, le nommé Koutou, propre et travailleur, mais sachant à peine dix mots de français : système des compensations. En attendant un cuisinier qui doit nous arriver de Bassam, l'interprète Niangoran s'est offert à mettre à notre disposition son art culinaire. Et nous avons complété notre maison en choisissant dans notre escorte trois ordonnances dont le meilleur, Moussa Sangaré, échoit à Laforgue, et le plus mauvais, Ticksé Bamba, que je soupçonne d'être un

peu toqué, à Bouvet ; quant au mien, Namori Koné, il n'a qu'un défaut, celui de ne pas attribuer aux mots leur juste valeur, ce qui fait que, quand on lui demande de l'eau, il apporte, par exemple, une paire de chaussettes...

Le *1er décembre*, vers six heures, tandis que nous dînons, arrive tout éplorée la femme du chef d'Adiégouâssou, petit village situé sur la Tano un peu en amont de Nougoua. Avec des hoquets dans la voix et force gestes, elle raconte qu'un Anglais venant de Diemma avec une centaine d'hommes armés a fait irruption cet après-midi dans son village et que les soldats de cet Anglais ont pris les moutons, les poules et les œufs, violé les femmes et mis en fuite tous les habitants. Le mari de la messagère, venu dans la matinée à Nougoua pour nous rendre visite, semble très excité au récit de ces nouvelles étranges et propose de partir avec tous les guerriers de Kofi-Aka, chef de Nougoua, pour courir sus aux envahisseurs. J'essaie de faire entendre aux vieillards que les dires de la femme du chef sont certainement exagérés, qu'il s'agit sans doute de l'arrivée d'un convoi de la mission anglaise et que si quelques méfaits ont été commis, je réglerai l'affaire demain avec le major Watherston. Les vieillards m'approuvent, mais ne peuvent faire entendre raison aux jeunes gens, qui déjà ont sauté sur leurs fusils et vont détacher les pirogues.

Voyant cela et voulant éviter un conflit possible, un coup de fusil malheureux dont les conséquences pourraient être déplorables, surtout à la veille de la réunion des commissaires des deux pays, je décide d'aller en personne à Adiégouâssou pour voir ce qui s'est passé, et, prenant avec moi Laforgue, M. Ducassé, cinq hommes d'escorte et l'interprète Niangoran, plus les chefs de Nougoua et d'Adiégouâssou, je fais armer trois pirogues qui nous emmènent dans la nuit, à la lueur douteuse de trois photophores. A chaque instant le silence est troublé par des cris de femme partant de la rive française : ce sont des femmes d'Adiégouâssou cachées dans la brousse



Assinie : vue d'Assinie-plage, prise de la lagune.

et qui nous supplient de venir à leur secours. Je tâche de les rassurer et leur fais dire de se rendre à Nougoua par la route de terre, si elles ont peur de retourner dans leur village. Enfin, au bout de trois quarts d'heure, nous entendons de grands cris et nous apercevons une immense lueur qui s'élève au-dessus d'Adiégouàssou. Je commence à croire que les racontars étaient sérieux et qu'on a mis le feu au village ; je fais éteindre les photophores pour que notre arrivée ne soit pas signalée, et les piroguiers pagaient avec précaution, sans faire aucun bruit. Nous arrivons au débarcadère dont l'accès, à pente raide et glissante, est assez difficile : nous débarquons sans apercevoir personne, mais, comme nous arrivons en haut de la berge, un homme qui venait inspecter la rivière, une torche à la main, se trouve face à face avec nous et se sauve à toute vitesse vers le village en criant : « *Massah, massah, Frenchmen live there!* » (c'est-à-dire, en *pigeon-english* : « Maître, maître, voilà les Français ! »).

Nous arrivons au village derrière lui : la lueur que nous avions attribuée à un incendie est simplement le résultat de nombreux feux de campement autour desquels des gens, qui n'ont d'ailleurs aucun attirail militaire, font ripaille, rient et chantent. Aux cris d'alarme poussés par l'homme à la torche et à notre vue, tous ces gens prennent la fuite comme une volée de moineaux effrayés et vont se cacher dans la brousse. Comme nous avançons, deux Anglais viennent à nous, demandant très vite : « *Does any of these gentlemen speak English ?* » (Quelqu'un de ces Messieurs parle-t-il anglais ?) Je réponds : « *I do.* » (Je le parle.) Aussitôt l'aîné des deux Anglais m'explique qu'il a été chargé par le major Watherston d'amener un convoi de porteurs de Diemma à Nougoua, qu'il n'a pu trouver de route en territoire anglais et qu'il me fait toutes ses excuses d'avoir pénétré en territoire français sans autorisation. Je lui réponds qu'on ne peut lui faire un grief d'avoir passé par le territoire français puisqu'il ne pouvait faire

autrement, mais que je trouve étrange que son arrivée ait jeté la terreur dans le village et mis en fuite les habitants, ce qui tendrait à me faire supposer que les dires des gens d'Adiégouàssou sont fondés; et je lui répète ce qu'on m'a raconté à Nougoua. Très calme, l'Anglais me dit qu'il a avec lui, non pas cent hommes armés, mais *dix*, et là-dessus il me présente son escorte de dix tirailleurs Haoussa, qui se range en ligne et rend les honneurs, très correctement; il ajoute que les autres, une centaine environ, sont de simples porteurs, que plusieurs de ces derniers ont en effet volé quelques poules et moutons, qu'il a lui-même indemnisé les indigènes qui lui ont adressé des réclamations valables, et qu'il ne demande qu'à punir très sévèrement les coupables pour que leur châtiment serve de leçon aux autres, ces porteurs étant très difficiles à tenir.

Devant ces explications loyales et la sincérité évidente du chef de convoi, qui est le sergent du génie Watkins, attaché à la mission anglaise, je n'ai qu'à me déclarer satisfait. Je demande seulement à Watkins et à son compagnon, le caporal Archer, de surveiller leurs hommes et d'empêcher qu'aucun méfait ne se renouvelle ; puis je dis aux chefs qu'ils n'ont rien à craindre et que ceux qui ont des réclamations à formuler me les apporteront demain en présence du chef de la mission anglaise. Et ayant souhaité bonne nuit aux sous-officiers anglais, nous retournons à nos pirogues, entourés maintenant par les porteurs qui, voyant que ce n'était pas la guerre, sont revenus achever leur repas interrompu, et nous rentrons tranquillement à Nougoua pour nous livrer aux douceurs du sommeil.

Mais, tandis que je me couche, j'entends les piroguiers qui nous avaient accompagnés faire devant un auditoire nombreux et attentif le récit de notre expédition nocturne. Et dans leur bouche, cette expédition prend un aspect fantastique auquel nul de nous ne s'attendait : d'après les narrateurs, nous

sommes arrivés à Adiégouàssou au moment où les Anglais, au nombre de plus de mille, y mettaient le feu; nous avons pris la place d'assaut, mis les Anglais en déroute, fait leur chef prisonnier, et nous lui avons imposé une forte amende qu'il a promis de payer dès demain, en se jetant à nos pieds et en nous demandant pardon... Et, doucement bercé par les derniers échos de ce conte des *Mille et une nuits*, je m'endors.

---

# CHAPITRE II

## *Dans le SAN-MVI*

Rencontre avec la mission anglaise. — Commencement des opérations. — Sur la route de Krinjabo. — Ches les Aangaman. — Trop de protocole. — Chez les Brafé. — Peu agréable navigation. — Dans la capitale du San-mvi. — Un roi peu puissant. — Recrutement des porteurs. — Montagnes et volcan. — La *Christmas* à Dibi. — La fête des ignames. — Les vallées de la Bouégne, de la Moto et de la Kuoman. — Arrivée à Yaou. — Les populations de la lagune et de la Tano. — Les Agni du San-mvi.

*Nougoua, 2 décembre 1901.* — A midi arrivent les deux sous-officiers anglais avec leur escorte et leur bande de porteurs ; ils s'installent au lieu de campement préparé au bout du village, qui est le même que celui occupé par les commissaires britanniques de 1892 ; un arbre porte encore, gravée au couteau, cette inscription : *R. M. F. 1892* (probablement *Royal Munster Fusiliers*).

Les commissaires anglais arrivent vers deux heures, sur un vapeur poussif flanqué de deux baleinières. Le major Watherston est un grand et bel homme, très blond, l'air affable et tout de suite sympathique ; il parle français, quoique avec une certaine difficulté ; il en est à sa cinquième ou sixième mission de délimitation et travaille pour la seconde fois dans une mission anglo-française : c'est lui qui, tout récemment, a délimité avec le capitaine Peltier la frontière nord de la Côte d'Or, le long du 11ᵉ parallèle. Le capitaine Des Vœux, grand et maigre, est au contraire très brun, et sa physionomie est aussi française que son nom et son origine; sa famille en effet n'est établie en Angleterre

que depuis la révocation de l'édit de Nantes; il s'exprime en français avec aisance et correction et semble d'un naturel très gai et très vivant. Quant au capitaine Soden, c'est un Irlandais, *travelling commissioner*, c'est-à-dire administrateur, à la Côte d'Or; c'est lui qui a fondé, près de Bondoukou, le poste anglais de Sikassiko, où il a noué d'excellentes relations avec nos officiers; il comprend peu le français, mais nous le lui apprendrons.

Une fois leurs bagages débarqués, nos collègues britanniques viennent chez nous boire le champagne de rigueur. Nous avons du Mumm que le major semble trouver à son goût. Mais, si nous avons quelques bouteilles de champagne, nous sommes de bien pauvres gens à côté de nos collègues; nous avons en tout 65 colis, ils en ont plus de 500 : filtres, bouteilles à eau, lampes, instruments dernier style, caisses à papiers, verres et flacons de cristal, moustiquaire pour salle à manger, lavabos transportables, tentes perfectionnées, un fourneau et même... des tinettes mobiles... Il ne leur manque rien, au moins pour l'instant.

Nous pouvons néanmoins leur offrir un dîner passable, grâce à l'ingéniosité de Laforgue, qui, habilement secondé par Niangoran, a réussi à composer six plats différents avec une viande unique : du mouton. La cordialité la plus amicale remédie heureusement au manque de luxe et nous nous souhaitons bonne nuit avec la certitude que nous ferons ensemble de bonne et agréable besogne.

*5 décembre.* — Après deux journées passées à fixer le programme de nos travaux et à constater que les théodolites qu'on nous a fournis au Dépôt des Colonies sont à peu près inutilisables et en tout cas beaucoup moins pratiques que ceux de la mission anglaise, on commence les opérations en mesurant à la corde, sur la Tano, les cinq mille anglais qui s'étendent entre la maison du chef de Nougoua et le point où commence la frontière terrestre. C'est le début du travail en commun.

*7 décembre.* — Je pars aujourd'hui pour Krinjabo, capitale du San-mvi, afin d'y recruter des porteurs pour notre mission, laissant mes compagnons et les Anglais, que je rejoindrai à Dibi. A partir du hameau de Sounganda, le chemin devient très mauvais : de



Le débarcadère de Nougoua sur la Tano.



Halte sur la route de Nougoua à Krinjabo.

l'eau partout, souvent le lit d'une rivière servant de route, de la boue argileuse qui retient les pieds ou fait glisser, des arbres énormes barrant le sentier, des pentes à pic ou d'étroits passages à flanc de coteau, parsemés de quartz tran-

chant ou de souches d'arbustes. Aussi la marche est lente et difficile : nous faisons à peine 3 kilomètres à l'heure.

A 5 heures, nous arrivons à Niamiessia, village de la tribu des Aangaman, dont le territoire est séparé de Nougoua par des rondins d'arbres placés parallèlement sur la route, à moitié chemin entre les deux localités.

Dans la cour du chef, à notre arrivée, a lieu la cérémonie de l'échange des « nouvelles », très protocolaire dans le Sanmvi. Trois porte-canne d'Eba-Kouadio, chef des Aangaman, qui était venu au-devant de moi, se tiennent debout au milieu de l'assemblée assise en rond et font face au porte-canne du chef de Niamiessia. Les chefs eux-mêmes, assis en arrière, ne parlent pas. L'un des porte-canne porte la canne, un long bâton de tambour-major à pomme d'argent ; celui du milieu porte la parole, et le troisième ne porte rien ; mais, de temps en temps, il crie, pour encourager celui qui parle : « *Ndya, bra o!* » (Monsieur, viens-y !) L'orateur parle par phrases hachées, ponctuant chaque période d'un jet de salive lancé à deux mètres devant lui ; à la fin de chaque membre de phrase, le porte-canne de Niamiessia fait entendre une brève exclamation, telle que *kpa* (bien), *yo* (oui), *hin* (oui), *foufoué* (blanc, ta parole est blanche, elle n'est pas obscure). Lorsque le discours du porte-canne d'Eba-Kouadio est fini, — il a bien duré vingt minutes et a relaté minutieusement tout ce qui s'est passé et dit dans la journée entre Eba-Kouadio et moi, — c'est le tour du porte-canne de Niamiessia puis du mien (l'interprète Niangoran). Ensuite le chef de Niamiessia fait circuler du gin et de la limonade : on verse à boire à chaque notable, qui appelle quelques-uns de ses familiers et leur fait boire quelques gouttes dans son verre, lui étant assis sur une chaise basse, eux étant debout, ce qui les oblige à baisser la tête et les empêche de boire autant qu'ils voudraient ; quand le notable juge qu'il a été généreux, c'est-à-dire lorsqu'il a fait boire à trois ou quatre de ses familiers le

quart du verre à peu près, il avale lui-même les trois quarts qui restent.

La cérémonie faite, chacun va se reposer.

*8 décembre.* — Nous mettons une heure pour aller de Niamiessia à Dissou; il n'y a guère que trois kilomètres, mais la route est presque tout entière un lit boueux d'argile détrempée où l'on risque fort de laisser ses chaussures si elles ne sont pas solides.

Sur la route, on me montre quelque chose qui remue en haut d'un arbre, à 20 mètres environ du sol; on me dit que c'est un singe. Je tire au hasard : le « quelque chose » commence à tomber, puis reste suspendu par la queue à une branche; je tire de nouveau : le « quelque chose » tombe, c'est un petit pangolin de la grosseur d'un lapin. avec une queue deux fois longue comme le corps. Les indigènes qui m'accompagnent me félicitent de mon adresse : ce sont des félicitations faciles à mériter.

*Dissou* est la résidence d'*Eba-Kouadio*, chef des *Aangaman*. Gros, gras, barbu, il a une bonne tête de planteur portugais; vêtu d'un large et court *boubou* (sorte de chemise ample rappelant la gandoura des Arabes) en guinée bleue et d'une culotte courte, coiffé d'un chapeau de feutre à bords immenses, il rappelle Béhanzin, mais un Béhanzin bon vivant et placide.

*9 décembre.* — Après avoir traversé *Nkossa*, nous quittons le territoire des *Aangaman* pour entrer dans celui des *Brafé*, que nous atteignons au petit village de *Gbansou*. Les sentiers sont toujours étroits et boueux, empruntant un peu trop souvent le lit des ruisseaux; mouillé et crotté jusqu'aux genoux, j'arrive vers midi à *Kouakrou*, résidence de *Bouadi*, chef de la tribu des Brafé. Les cases présentent le même type qu'à Nougoua et à Dissou.

La cérémonie des salutations et de l'échange des nouvelles s'accomplit avec le même cérémonial ennuyeux : les trois

porte-canne, dont un seul parle, engagent la conversation et dirigent le palabre. Le chef ne parle pas; on ne le voit même pas, dissimulé qu'il est dans un couloir obscur. Tous les hommes présents, les notables les derniers, le chef en queue, viennent à la file serrer la main des arrivants, qui font de même à leur tour. Quand le public est nombreux, on a facilement la main fatiguée : tel M. Loubet au banquet des maires. Je ne serais pas éloigné de croire que ce serrement de mains est une fâcheuse importation européenne, car il n'était pas en usage chez les Agni du Baoulé avant que nous nous soyons répandus dans le pays. Une autre coutume, dont l'origine européenne est encore moins douteuse, consiste, pour ceux qui ont une coiffure, à se découvrir en saluant quelqu'un ou en lui adressant la parole.

Le porte-parole du chef Bouadi est très loquace, mais un peu jeune; il se permet à mon égard des plaisanteries qui ne me plaisent qu'à demi : comme je lui demande si la route est longue d'ici à Afiénou, il me répond que je le saurai bien quand je serai arrivé; à ma demande de porteurs pour remplacer ceux de Nougoua, il me questionne d'abord sur le salaire que je leur donnerai et me dit ensuite qu'on ne pourra m'en fournir qu'après-demain. Là-dessus le chef me fait offrir un mouton. Je refuse le présent : stupéfaction générale. Je prends alors ma grosse voix pour reprocher son manque de manières au porte-canne, et je déclare que je n'accepterai le cadeau que si le chef jure sur un objet sacré qu'il me donnera trente-quatre porteurs, mais on ne veut pas entendre parler de serment. Cependant le ton du porte-canne change; il a vu que j'étais fâché, il sait que des soldats sont à Nougoua, et le chef est ennuyé que j'aie refusé son présent. Comme je ne transige pas, Bouadi sort de l'ombre et se déclare prêt à « faire fétiche », c'est-à-dire à prêter serment. Je lui réponds alors que je me contente de sa parole et que j'accepte son mouton, mais que tout se serait bien mieux arrangé si j'avais eu affaire

directement à lui, tandis que son porte-canne, en faisant le flambard, a tout gâté. Le palabre est fini, mais il a duré deux heures. Décidément les gens de ce pays, s'ils semblent mieux organisés que leurs cousins du Baoulé et un peu moins en anarchie, sont plus mercantiles, moins bons enfants, moins maniables et plus amateurs des « palabres ».

*10 décembre.* — J'ai eu ce matin mes trente-quatre porteurs



Une potière à Krinjabo.

sans trop attendre. En moins de deux heures, nous arrivons à *Afiénou*, après avoir traversé quatre fois l'*Ehanian*, assez belle rivière de 12 à 15 mètres de large qui va se jeter dans la Tano en aval de Nougoua; elle n'est pas navigable, mais on l'utilise aux hautes eaux pour transporter des billes d'acajou sur la Tano.

De *Méjikrou*, petit village de cultures, jusqu'à Afiénou, le chemin est bordé presque sans interruption de puits creusés pour l'exploitation de l'or. Ces trous sont plus larges, mais moins profonds, que les puits forés par les Baoulé : ils ont de

2 à 3 mètres de large sur 5 à 8 mètres de profondeur. La marche dans le sentier est souvent gênée par le bouleversement qu'a produit dans le sol le forage de ces puits, qui s'ouvrent au bord même du chemin étroit : il serait fort dangereux de passer là de nuit.

Afiénou est un grand village, bien bâti, avec une rue centrale et des cases confortables ; je remarque une belle maison blanche, avec porte à deux battants, peinte en bleu, en noir et en blanc, et entourée de grillages ajourés en bois. Mais nous trouvons le village vide : tout le monde est aux plantations ; c'est l'époque où, dans la contrée, on plante le manioc et sème le maïs. Le chef, *Seï-Ama*, prévenu de ma venue, arrive au village à quatre heures, s'excusant de son retard sur l'âge et la maladie, qui l'obligent à marcher lentement, et sur l'éloignement des plantations où il se trouvait quand on l'a averti de l'arrivée d'un Blanc. Il me promet de réunir dans la nuit les porteurs dont j'aurai besoin demain pour remplacer ceux de Kouakrou, et dès le soleil couché, il fait battre le tamtam pour appeler ses sujets, tous aux cultures. J'avais mis à profit les heures d'attente en pêchant à la ligne dans l'Ehanian, qui forme une demi-ceinture autour du village ; ma pêche d'ailleurs n'a pas été heureuse.

Dans ma case, à côté de mon lit, est un cercueil tout neuf, que le propriétaire a fait faire en prévision de sa mort : ce cercueil à côté du lit me fait songer à Sarah Bernhardt et je m'endors bercé de rêves philosophico-artistiques.

*11 décembre.* — Après avoir encore une fois traversé l'Ehanian, avoir franchi deux autres rivières assez importantes et dépassé le hameau de *Sonhouré*, nous commençons à gravir un sommet de cent mètres environ de hauteur au-dessus de son pied, qui marque la ligne de faîte séparant le bassin de la *Tano* de celui de la *Bia*. Le chemin, très accidenté, est pénible à cause des pentes rapides, des pierres, des racines et des troncs d'arbres ; mais il est à peu près sec et c'est une con-

solation de ne plus marcher dans la boue. La forêt devient moins épaisse; les gros arbres sont plus rares que du côté de la Tano, et l'on ne voit plus de fromagers (*bombax*); par contre, les acajous sont nombreux et de belle venue.

Après 16 kilomètres de route qui nous ont demandé près de cinq heures, nous arrivons à une heure quinze à *Maféré*, assez affamés. Mais le protocole est intangible et il me faut subir toute la cérémonie des saluts et des nouvelles. Le chef de Maféré est absent pour l'instant et c'est *Bari*, le principal des notables, qui me fait les honneurs du village. Ce Bari est un petit vieux agile, orné d'une barbiche grise, la tête rasée à l'exception d'une courte mèche sur l'occiput à laquelle sont attachés des talismans; il prise sans cesse, rit et plaisante de même, cause, interpelle les gens et fait volontiers des générosités... intéressées. A mes porteurs il donne deux grandes bouteilles de genièvre, sorties d'une sorte de petit abri sis au milieu de la cour où a lieu la réception, abri qui sert en même temps de cave et de temple. Il semble d'ailleurs plus facile de traiter des affaires avec ce petit vieux jovial — qui me rappelle étrangement un ancien *Chief-justice* du Libéria — qu'avec les chefs que j'ai rencontrés jusqu'à présent, soit le gros Kofi-Aka de Nougoua, loquace et bruyant mais inactif, soit l'obèse Eba-Kouadio, de Dissou, chevelu, barbu, paterne mais sournois, soit le long Bouadi de Kouakrou, mince, grisonnant mais encore solide, l'air dur et la parole brève. soit le dolent Seï-Ama d'Afiénou, également grand et mince, mais l'air souffreteux et la parole douce et lente.

Maféré est un très grand village, formé de deux rues principales disposées en forme de T dont la branche transversale serait la plus longue. Le type des constructions, comme celui des habitants, n'est pas différent de celui des autres villages. La tribu qui habite ici n'a pas d'autre village; on l'appelle *Maféré-ama* (la famille de Maféré).

Dans la soirée arrive le chef, *Nangui*, que les interprètes

décorent habituellement du titre de « roi »; il jouit en effet d'une certaine autorité et n'obéit que très imparfaitement à son suzerain nominal, le « roi » de Krinjabo.

*12 décembre.* — Le sentier qui conduit de Maféré à la lagune d'Abi est large, plat et bon à la marche; on est en forêt pendant environ 9 kilomètres, jusqu'à la limite des territoires de Maféré et de Krinjabo, limite qui est indiquée par des rondins de bois placés à terre en travers du chemin. Ensuite, pendant 7 kilomètres, le chemin traverse presque sans interruption des plantations de bananiers, de manioc et de taro; il serait agréable si les défrichements n'avaient enlevé tous les arbres capables de donner un peu d'ombre, et si l'on n'avait pas placé tous les deux ou trois mètres, en travers du sentier, des rondins destinés à faire glisser les billes d'acajou, mais fort embarrassants pour la marche.

Près de *Ngraman-krou*, nous rencontrons Bouadi-Aka, petit vieillard sourd auquel il faut crier dans l'oreille ce qu'on veut lui faire entendre; c'est le « ministre » du « roi » de Krinjabo sur la lagune, quelque chose comme l'intendant des pirogues. Il nous introduit dans sa résidence, petit village de pêche appelé *Atengré*, composé de huttes en branches de raphia posées sur le sable, au bord de la rivière de même nom. L'embouchure de cette rivière dans la lagune est à une faible distance; on est obligé, vu le peu de fond, de traîner en partie les grandes pirogues sur le sable de la rivière pour les amener à la lagune, mais elles ont l'avantage, une fois à Atengré, d'être à l'abri.

Ne pouvant trouver assez de pagayeurs pour emmener tous mes bagages, je laisse le plus gros à la charge de Sissé Diallo et pars à deux heures et demie sur une grande pirogue. Après avoir traversé des fourrés obscurs de pandanus, on débouche tout à coup sur la grande lagune. Le passage sans transition de la rivière fraîche et obscure à l'immense horizon de lumière se reflétant sur les eaux chaudes du lac est vraiment

saisissant. La vue s'étend au loin, on ne distingue que le bord que l'on côtoie ; on croirait être au fond d'une anse ouvrant sur la mer. Le vent souffle assez fort et les vagues, très grosses, brisent contre la plage avec fracas, balayant notre pirogue



Une case à Akressi, avec jardin sacré.

qui se remplit d'eau à vue d'œil : cette eau est très chaude, et le vent, qui nous arrive de bâbord, est chaud également. On se croirait au bord de la mer, secoués entre les rouleaux de la barre ; au bout de cinq minutes, hommes et bagages sont mouillés comme si nous avions chaviré ; comme nous côtoyons le village de Guiemviessou, un de nos pagayeurs sort de la pirogue et, la lagune étant peu profonde sur les bords, va au village chercher un plat en fer avec lequel on vide l'eau dans laquelle

nous nageons presque. Se servant de la perche et de la pagaie, les hommes font des efforts méritoires, mais nous n'avançons que très lentement, gênés par les vagues et le courant. En face de l'embouchure de la rivière Ehouorié, il y a une véritable barre que nous franchissons avec peine et non sans avoir reçu de larges paquets d'eau.

Enfin, vers quatre heures, nous nous trouvons un peu à l'abri, nous pouvons gagner des fonds plus grands et nous servir constamment des pagaies. A quatre heures quarante nous entrons dans la *Bia* et alors la navigation devient facile et agréable. Après avoir côtoyé divers villages épars sur les deux rives, nous arrivons à la nuit tombante au débarcadère de *Krinjabo*, qui est à un bon kilomètre de la ville. Le « roi » *Gbra-Kouassi* expédie à ma rencontre des porteurs et des lumières, et c'est aux lueurs multiples d'une lampe à pétrole, de torches fumeuses faites de brindilles de raphia et d'innombrables lucioles, que je fais mon entrée dans la capitale du *San-mvi* [1].

On me loge au premier étage d'une maison en bois couverte en zinc, avec vérandah, construite pour les Européens de passage par Akassimadou, prédécesseur de Gbra-Kouassi. Cette maison est sale et mal entretenue : les planchers craquent et pourrissent, les rats pullulent et leurs crottes forment un vrai fumier, humide et nauséabond. Le rez-de-chaussée est un immonde cloaque où fermentent des noix de coco et des graines de palme, à côté de tamtams dont l'un est mobile sur quatre petites roues en bois plein et de deux voiturettes analogues aux fauteuils roulants des Expositions, dont une est encore dans sa boîte et n'a sans doute jamais servi, quoique déjà hors d'usage. Épaves de la soi-disant splendeur du feu « roi » Akassimadou.

1. On écrit généralement *Sanwi* et on prononce communément *San-houi*; mais la véritable prononciation indigène est *Sanvi* ou mieux *San-mvi*, l'*i* final prononcé du nez.

*13 décembre.* — Je vais faire ma visite à Gbra-Kouassi : c'est un petit vieillard à l'air triste et indolent, qui n'a rien de royal. Il paraît d'ailleurs avoir peu d'autorité et laisse tout faire à son conseiller *Amouyé*, encore jeune, gros, gras, vigoureux, qui pourtant marque une grande déférence envers le « roi ».

Si la maison à l'européenne de ce dernier est sale, son habitation indigène est très propre et confortable, ce qui semble prouver une fois de plus que notre civilisation n'est pas celle qui convient aux Noirs.

Krinjabo est un immense village : j'y ai compté 150 habitations ou groupes de cases ; si elles étaient habitées normalement, cela donnerait une population minima de 1 500 habitants. Mais la plupart de ces cases sont vides, beaucoup sont en ruines. On dit qu'après la mort d'Akassimadou un certain nombre de familles ont quitté Krinjabo pour aller s'établir dans les environs.

*14 décembre.* — Kouassi avait remis à aujourd'hui le « grand palabre » au cours duquel je devais traiter avec lui du transport d'une partie de nos charges à Zarânou et du recrutement de trente-cinq porteurs qui accompagneraient la mission jusqu'à Niablé. Il prétendait ne pouvoir rien décider avant que tous les notables soient rassemblés.

A trois heures et demie, personne n'avait encore répondu à l'appel du « roi ». Je tiens à décider sans plus de retard les questions qui m'ont amené ici et me rends à la case de Kouassi avec tout le décorum dont mes quatre hommes d'escorte me permettent de disposer. Je n'ai pas lieu de regretter de ne pas m'être mis plus en frais : l'assemblée est la même qu'hier, une dizaine de vieillards ou hommes mûrs et autant de jeunes gens. Kouassi se tient au milieu, drapé dans un pagne imitant le velours d'où sortent ses bras courts couverts de taches blanches, une maladie de peau très fréquente en Afrique.

La discussion est ardue : Kouassi cherche à avoir le plus possible et à donner le moins possible,... et moi aussi. Enfin nous convenons du transport à Zarânou à raison de 15 francs par charge rendue en ce point ; quant aux trente-cinq porteurs, après m'avoir proposé d'aller les recruter à Dissou — d'où je viens — on me les promet pour demain soir avant le coucher du soleil, au tarif de 1 fr. 50 par jour et par homme.

*15 décembre.* — Kouassi m'envoie un bœuf de la grosseur d'un chien de Terre-Neuve et, en me l'amenant, son ministre Amouyé me prie, quand j'irai à Paris, de demander au grand chef qu'on appelle « Gouvernement » de lui envoyer un habit à brandebourgs avec beaucoup de dorures et un chapeau à plumes.

En attendant mes problématiques porteurs, je fais quelques promenades en ville. On n'y voit d'ailleurs rien de remarquable, en dehors d'un immense ficus qui ombrage une place d'environ 10 mètres de rayon, à côté de la maison à étage de Kouassi. Dans le faubourg qu'on appelle Koumansi se trouve une autre maison à étage couverte en zinc, en aussi mauvais état que celle du « roi ».

On me montre une dizaine de femmes assez âgées, qui passent leurs journées à dormir sur des lits bas en branches de raphia : ce sont les veuves du célèbre *Ama-Ndoufou*, vulgairement appelé Amatifou, qui régnait à Krinjabo avant Akassimadou et qui céda à la France le territoire d'Assinie. Ces femmes sont entretenues par les successeurs de leur époux.

Dans cette région, les indigènes ne vont pas faire leurs ordures dans une fosse profonde ou dans un coin abrité et caché, comme dans la plupart des pays Agni. Il les font aux endroits mêmes où ils se lavent, sous des bananiers, à quelques mètres des cases ; ils se contentent de creuser chaque fois un petit trou de quelques centimètres de profondeur, et, une fois l'objet tombé dedans, de le recouvrir d'un peu de

sable. Aussi les abords du village répandent-ils une fort mauvaise odeur. A part cela, les rues et les maisons sont entretenues fort proprement et les indigènes sont très soigneux de leur vêtement et de leur personne, se lavant tous les jours le corps entier à l'eau chaude et au savon, comme dans toutes les régions où habite la famille Agni-Assanti.



Dans les chutes de la Kuoman (près d'Akressi).

*16 décembre.* — Malgré la promesse royale, on ne m'a présenté hier aucun porteur. Vers trois heures, Kouassi, très humble, m'en amène quinze, se plaignant du manque d'obéissance de ses sujets, et me promettant les autres pour le soir. Mais voici la nuit, et je n'ai pas un homme de plus. J'exige de Kouassi une caution de 200 francs que je lui rendrai lorsque mes trente-cinq porteurs seront au complet et qu'il me verse d'ailleurs sans difficulté.

*17 décembre.* — Ce matin, pas un porteur : les quinze hommes

qu'on m'a présentés hier ont pris la fuite. Fatigué d'attendre inutilement depuis cinq jours, j'annonce à Kouassi mon intention de partir immédiatement et de rendre compte au gouverneur. A la fois effrayé des conséquences possibles et navré de son impuissance, il recrute à grand'peine, dans son entourage, six hommes qui prennent mes six charges personnelles, et met à ma disposition Amouyé et quatre porte-canne qui devront recruter les porteurs, au nom du « roi », dans les villages de la route.

C'est en cet équipage qu'à midi, par un soleil de plomb, je secoue enfin la poussière de mes souliers sur cette fameuse capitale, dont je conserverai un peu agréable souvenir.

Les premiers villages que nous rencontrons, Kodiakrou, Nzoukrou, Epiénou, sont déserts. A Éhouorié-ngoua, Amouyé trouve deux hommes qu'il recrute presque de force; il en ramasse quelques autres à Koutoukounou et à Ndoubakrou où je m'arrête pour passer la nuit, car le jour touche à sa fin.

*18 décembre.* — Amouyé a dû « se débrouiller » pendant la nuit, car ce matin au départ il me présente vingt-huit porteurs.

Nous arrivons, après deux heures de marche, à *Kokotiranmvo*, qui est, dans cette direction, le dernier village dépendant directement de Krinjabo. Nous atteignons ensuite *Assembanayé*, petit village appartenant à Bari, le jovial notable de Maféré; j'y trouve des Dioula de Bouna qui y sont venus pour acheter des noix de kola, produit assez abondant dans la région comprise entre la Tano et la basse Bia. Vers une heure, nous arrivons à Maféré, où je trouve l'accueil le plus aimable auprès de deux prospecteurs canadiens, M. Cameron[1] et M. Wilmot, et où je fais provision de délicieuses oranges.

*19 décembre.* — J'ai enfin mes trente-cinq porteurs, plus un

1. M. Cameron devait mourir peu de mois après en Europe.

chef de convoi nommé *Kouadio*, ancien serviteur d'Ama-Ndoufou, qui porte fièrement un képi rouge fort ancien et s'appuie, en guise de canne, sur une tige de parapluie. Après avoir passé avec Amouyé un contrat en règle et lui avoir restitué les 200 francs versés à titre de caution, je me dirige sur *Bafia*, où j'arrive après cinq longues heures d'une marche rendue pénible par l'étroitesse du sentier, le grand nombre des racines à fleur de terre, les troncs d'arbres renversés, les pierres, les collines à pente raide et les plantations nouvelles : car rien ne rend un chemin impraticable comme le défrichement d'un morceau de forêt fait en vue d'une plantation.

*20 décembre.* — On m'avait parlé d'une montagne entre Maféré et Dibi ; je l'ai en effet rencontrée à une demi-heure de Bafia ; c'est un ancien volcan, assez élevé et à pente très raide : l'ascension en est longue et réellement fatigante, d'autant plus que le sentier, embarrassé par des scories de lave et des blocs de pierre, passe presque au sommet, côtoyant le bord du cratère, qui, malgré la forêt envahissante, est encore visible.

On rentre dans la vallée de l'Ehanian après cette montagne, et on arrive bientôt à *Kofikrou*. Après y avoir déjeuné, et malgré les dires de mes porteurs qui prétendent que je ne pourrai atteindre Dibi avant la nuit, je continue ma route, traversant encore une petite montagne assez escarpée, et à trois heures j'arrive à *Dibi* (Edoubi sur les anciennes cartes), village assez délabré construit entre la rivière Bouégne (ou Boï) et son affluent la Dibi, et où j'ai rendez-vous avec mes compagnons de mission.

Dibi est le dernier village du San-mvi dans la direction du nord ; sa population, comme celle de Kofikrou et Bafia, comme celle de Maféré, comme les Brafé et les Aanganan, appartient à la fraction agni des *Aféma*, à laquelle se rattachent aussi les *San-mvi* proprement dits, qui peuplent Krinjabo, Ayamé, Akressi, Yaou, etc. Les diverses tribus

Aféma, comme les *Arissyin* de Nougoua, sont placées plus ou moins nominalement sous la dépendance politique du principal chef des San-mvi, qui réside à Krinjabo. Là se borne en réalité l'existence du soi-disant « royaume du San-mvi », car ce « royaume » se compose d'un certain nombre de groupements à peu près indépendants les uns des autres, et sur lesquels Kouassi n'a d'influence que lorsqu'il s'agit d'une grosse question d'intérêt général.

Au nord de Dibi et au nord-est habite la tribu, également agni, des *Bouressia* (vulgairement appelés Broussa), qui se trouve en territoire anglais. C'est la Bouégne qui, depuis le méridien de Nougoua à peu près, et jusqu'à un mille environ à l'est de Dibi, forme la frontière; ensuite cette dernière quitte la Bouégne, contourne Dibi et se dirige à peu près vers le nord-nord-ouest. dans la direction de Niablé, pour faire après du nord-nord-est.

*24 décembre.* — Nous voilà tous réunis, à l'exception de Soden, resté en territoire anglais pour organiser le ravitaillement de la mission britannique. Laforgue a rallié Dibi hier. après avoir passé d'assez mauvais moments à lever des chemins qui n'existaient pas -- ou si peu — dans la région frontière qui s'étend de Nougoua au village anglais de Mapé. Bouvet et Des Vœux sont arrivés ce matin, venant de Kotoka par Kofikrou : eux aussi ont eu de la misère, surtout en cherchant à relever un village devant servir de point de repère — et qui n'existe plus : — Bamianko. Enfin le major Watherston arrive dans la soirée, venant du pays Bouressia.

*25 décembre.* — Célébration de la *Christmas* par un dîner de gala, avec fleurs de brousse sur la table et menu aux armes franco-anglaises; la salle à manger est un abri en branches de palmier construit sur la place du village, et le plat de résistance un dindon amené à grand'peine d'Axim par nos collègues anglais, et auquel on a fait boire un verre de

whiskey avant de l'occire : recette culinaire que j'avoue humblement avoir ignorée jusqu'à ce jour.

*27 décembre.* — La journée d'hier s'est passée à reconnaître l'endroit où la frontière devra quitter la Bouégne et à fixer le programme de nos opérations. Aujourd'hui, tandis que chacun met ses croquis au net et fait la répartition des bagages pour le départ, les indigènes de Dibi célèbrent la *fête des ignames*. Tout le monde s'habille de blanc et se peint en blanc; les femmes arborent la soie et le velours. Et l'on danse au son d'un orchestre endiablé : tamtams, crécelles, planchettes frappées fortement l'une contre l'autre. Manon-Assébian, l'allègre chef de Dibi, semble tout heureux et ne tient pas en place. Quand les femmes ont bien dansé, les hommes leur répandent sur le dos des flacons de parfums; et quand les hommes ont bien dansé, les spectateurs leur donnent des pièces de 50 centimes. Mais on me dit qu'une fois la danse finie, les danseurs rendent l'argent : cette générosité n'était qu'une feinte...



Colporteurs Dioula passant à Yaou, village du San-mvi.

*28 décembre.* — Nous partons en avant, Watherston et moi. nous rendant directement à Yaou, où les autres nous

rejoindront en chaînant le sentier qui suit à peu près la frontière.

Après avoir traversé *Alémoussouan* et *Bouégne*, deux petits villages qui dépendent de Dibi, on passe du bassin de la Bouégne, affluent de la Tano, dans celui de la *Kuoman*, affluent de la Bia. Le sentier suit en la remontant la jolie rivière *Moto*, qui se jette elle-même dans la Kuoman. On gravit une montagne assez élevée, couverte de granit et de latérite, et on arrive à *Akressi* par un sentier à flanc de coteau qui domine une large et profonde vallée : c'est un des rares panoramas qu'il soit donné de rencontrer dans la grande forêt, où l'horizon en général est fort borné. Le village, propre et coquet, est situé sur la rive gauche de la Moto, à laquelle conduisent de belles allées, dont les bords sont plats et riants et où fleurissent des amaryllis blancs au parfum pénétrant.

*29 décembre.* — Le sentier, très mauvais, quitte la Moto pour suivre la *Kuoman*, puis quitte à son tour cette rivière après avoir côtoyé une chute qui n'a guère que 3 mètres de hauteur, mais qui, avec les rapides bouillonnants qui la précèdent, le large bassin fleuri de nénuphars où elle se précipite et le cadre de végétation folle qui l'entoure, forme un tableau méritant qu'on s'y arrête. Après le hameau de *Borikan-krou* et un peu avant celui d'*Aféré*, nous rejoignons la route des caravanes qui conduit d'*Aboisso*, centre commercial situé sur la Bia à quelques kilomètres au nord de Krinjabo et nouveau chef-lieu du cercle du San-mvi, à *Guiamla-krou* (vulgairement Diambara-krou) : en ce dernier point, cette route se continue par celle que suit la ligne télégraphique de Bettié à Bondoukou.

C'est avec plaisir que nous échangeons l'affreux sentier d'Akressi contre cette route large, facile, ombragée tout en étant débroussée, vrai type des routes caravanières à faire en pays de forêt. A chaque instant passent des convois de porteurs chargés de gros pains de caoutchouc allant à Aboisso, ou de

ballots d'étoffes, de poudre, de fusils, de genièvre allant vers le nord.

*30 décembre.* — Ce matin nous avons à gravir trois montagnes, dont la route suit la crête, et dont une offre au voyageur une voie d'accès presque verticale : on a parfois à s'aider de ses mains. Après avoir traversé trois hameaux et deux villages assez importants, *Ebikrou* et *Saounkrou*[1], nous arrivons à *Yaou*, grand village, assez bien bâti, au bord de la jolie rivière Arouba. Les chefs nous font une réception solennelle, avec queues de cheval, cannes sculptées, sabres à poignées dorées, etc. ; il y a même un clairon et on a tiré un coup de fusil.

J'ai la déception de trouver en panne à Yaou les vingt-huit charges que Gbra-Kouassi s'était engagé à faire porter à Zaránou; heureusement le chef de Yaou accepte de leur faire achever leur voyage interrompu.

*31 décembre 1901.* — L'un des notables de Yaou, *Bouadou*, est mort il y a quelques jours, et le bruit court qu'on a fait des sacrifices humains à l'occasion de son décès : cette coutume barbare, malgré la vigilance de nos fonctionnaires, n'a pas encore disparu des pays Agni. La raison qu'en donnent les indigènes est qu'un défunt qui, durant sa vie, a été habitué à un certain train de maison, a besoin de trouver encore autour de lui dans l'autre monde des gens pour le servir; cette croyance est si fortement enracinée que, s'il arrive quelque événement malheureux après le décès d'un notable sur la tombe duquel on n'a pas immolé de victimes, on ne manque pas d'attribuer cet événement à la colère du mort.

Les corps des défunts sont placés dans des cercueils et enterrés sous le sol des habitations; les corps des chefs, dans le *San-mvi*, sont habituellement enterrés dans la brousse en

1. La terminaison *krou* signifie « village » en agni et en assanti; le nom qui la précède est toujours un nom d'homme, tantôt celui du chef actuel, tantôt celui d'un ancien chef resté fameux. *Ebikrou* veut dire « village d'Ebi ».

quelque endroit que connaissent seuls les proches parents des décédés.

On remarque souvent aux abords des villages, à droite et à gauche des sentiers, des emplacements bien nettoyés, au sol aplani, où sont disposés quelques vases, assiettes, bouteilles, etc., généralement au pied d'un arbre. Ces emplacements n'indiquent pas des tombes, comme on le dit quelquefois : ce sont des endroits réservés aux génies protecteurs du village, qui veillent à ce que rien de mauvais n'y pénètre ; on leur offre de la nourriture, qui est renouvelée de temps à autre et placée dans les vases disposés à cet effet.

Bouvet, Des Vœux et Laforgue nous rejoignent dans la soirée : nous verrons ensemble se lever le premier jour de la nouvelle année.

*Coup d'œil sur les populations.* — Depuis Grand-Bassam, les populations que nous avons rencontrées appartiennent en grande majorité au groupe *Agni*[1] de la famille *Agni-Achanti*, ou mieux, pour s'en tenir à la véritable prononciation indigène, *Agni-Assanti*.

Les indigènes qui habitent entre Grand-Bassam et la lagune d'Assinie — indigènes que nous avons bien peu vus, ayant traversé leur pays par la nuit et la pluie — n'appartiennent pourtant pas à cette famille ; ce sont des ***Abouré*** : ils peuplent le pays de Bonoua, vulgairement appelé ***Akapless***, ce qui n'est qu'une façon fantaisiste d'orthographier une vieille dénomination négro-anglaise — *Aka-place*, « lieu ou village d'*Aka* » — appliquée à Bonoua du temps où y régnait le fameux chef *Nda-Aka* ; ils peuplent aussi *Ehyé* ou ***Mouosso***, le Grand-Bassam indigène.

Les autochtones de la grande lagune d'Abi, les ***Mékyibo***, appelés par les étrangers *Vétéré*, *Biétri* ou *Ewoutré*, appartiennent à la même famille que les Abouré.

1. Prononcez *gn* comme dans « agneau ».

Entre Assinie et la frontière anglaise, le long de la plage, et dans quelques villages de la lagune — notamment *Frambo* — et de la basse Tano, la population se compose de *Zéma*, ces gens que les anciens navigateurs, en raison de la beauté sculpturale de leurs formes, ont décoré du surnom d'*Apolloniens*.

Les habitants de Nougoua, les *Arissyin*, sont issus d'un mélange de Zéma et d'Agni, et parlent les deux langues, d'ailleurs très voisines l'une de l'autre. Politiquement ils sont rattachés au *San-mvi*.

Les *Aféma*, qui peuplent tout le *San-mvi*, et qui comprennent les tribus rencontrées de Dissou à Krinjabo et de Krinjabo à Yaou et plus loin encore, sont de vrais *Agni*; leur langue, quelques légères différences dialectales mises à part, est la même que celle des *Bouressia*, des *Assayé* ou *Sahué*, des habitants du *Ndénié*, de l'*Assikasso*, du *Moronou*, et du *Baoulé*. Ce que j'ai dit des habitations de Nougoua peut s'appliquer à celles de tout le *San-mvi*. Quant aux habitants, ce sont d'assez beaux hommes en général, qui se vêtent d'une ample pièce d'étoffe dans laquelle ils se drapent avec beaucoup d'esthétique; les femmes se contentent d'une pièce d'étoffe (ou *pagne*) entourant le corps depuis la ceinture jusqu'aux genoux : souvent, cependant, elles ajoutent à leurs charmes postérieurs en introduisant une sorte de tampon de chiffons au bas de l'épine dorsale : c'est leur « tournure », leur « strapontin ».

---

# CHAPITRE III

## *De Yaou à Zarânou par Dadiessou*

**Nous nous séparons. — Forêt inhabitée. — Sentiers d'éléphants. — A la recherche d'un village qui n'existe pas. — Un poste de douane anglais. — La rivière Bia. — Une route peu fréquentée. — Nous nous retrouvons à Zarânou. — Les populations du Bouressia et du Dadiessou.**

*1er janvier 1902.* — A Yaou comme partout, le 1er janvier débute par des souhaits, dont beaucoup sont intéressés, et continue par des cadeaux, des *dash*, comme on dit en négro-anglais. Je ne sais vraiment pas pourquoi nous avons introduit jusqu'en Afrique cette tyrannique coutume, mais il faut s'y soumettre, puisqu'elle existe, et rien ne sert de la discuter.

*2 janvier.* — Nous nous sommes accordé une journée de repos ; j'en ai profité pour... pêcher à la ligne, dans l'Arouba, et j'ai ramené onze pièces !... un poisson moustachu qui pousse des cris rauques — il n'y a pas que des poissons muets, — une anguille armée d'un dard pointu et dur, six poissons blancs et trois poissons violets à nageoires épineuses.

Beaucoup de poudre passe ici, venant d'Assinie, et destinée en partie à approvisionner, en contrebande, les populations de la colonie anglaise, où la vente de la poudre est interdite. On me dit que, lorsqu'on voit sur la tête d'un porteur un paquet enveloppé de feuilles de bananier et ficelé avec soin, on peut être presque sûr qu'il contient de la poudre destinée à la contrebande.

*3 janvier.* — Nous nous séparons de nouveau. Des Vœux,

Bouvet et Laforgue se rendent à Zarânou par la route des caravanes, qu'ils vont mesurer à la corde. Le major Watherston, appelé à la côte pour la surveillance des opérations topographiques dont il est chargé, va retourner dans la colonie anglaise et ne nous rejoindra qu'à Bondoukou, une fois la carte terminée jusque-là, pour discuter la fixation de la ligne frontière.

Je l'accompagne jusqu'à *Kouenzdbo*, petit village situé à 11 kilomètres environ dans le nord-est de Yaou, le dernier qui dépende de Krinjabo dans cette direction : au delà s'étend une zone de forêt inhabitée qui sépare le pays du *San-mvi* ou des *Aféma* de celui des *Bouressia* et des *Dadiessou-foué* (gens du Dadiessou).

*4 janvier*. — Watherston et moi nous engageons au matin dans la zone déserte, lui vers le sud-est, moi vers le nord-est, en nous souhaitant bonne santé et heureuse rencontre... dans quatre ou cinq mois.

La « route » que je suis chargé de lever est un affreux sentier qui n'est plus fréquenté depuis deux ou trois ans que par quelques chasseurs d'éléphants et de rares chercheurs de caoutchouc. Quelques parties ont dû être bonnes autrefois et sont encore supportables, mais le reste est tellement embroussaillé que la marche y est fort difficile ; les racines, très nombreuses, et les basses branches qui forcent à se baisser, contribuent à rendre la marche plus pénible encore.

Les parties du chemin les meilleures sont encore celles où il emprunte momentanément quelque foulée d'éléphants : ces animaux, en se frayant un passage à travers les taillis épais, ont déblayé au moins la largeur de leur corps, et ce qui est assez large pour un éléphant suffit amplement à un simple bipède humain.

Nous nous arrêtons à la nuit tombante au bord d'une petite rivière appelée *Baoura-assé*, c'est-à-dire « Posez par terre » (sous-entendu : « vos nattes pour passer la nuit ») : c'est là

le lieu de halte ordinaire pour les rares voyageurs qui passent par ici. Nous n'avons fait que 15 kilomètres, et pourtant nous marchons depuis six heures du matin, sauf une halte d'une heure pour déjeuner, et il est cinq heures du soir : cela donne une idée de la facilité de la marche par des chemins pareils !

Je fais installer mon lit de camp à la belle étoile et me couche avec, comme ciel de lit, un morceau de ciel véritable que permet d'apercevoir la petite clairière minuscule débroussée pour le campement, et, comme rideaux, le rideau sobmre et vivant de la forêt toute proche. Et je dors là bien mieux que dans une cave, car il y fait plus frais...

*5 janvier.* — ... Il y fait même un peu trop frais, car il a plu pendant la nuit. Prévoyant l'ondée, j'avais fait interposer, entre moi et mon ciel de lit étoilé, une toiture hâtive — dite *apatam* aux colonies — faite de palmes de raphia, en sorte que je n'ai reçu que de rares gouttes d'eau filtrant à travers mon abri. Mais mes porteurs et hommes d'escorte, qui, malgré mon conseil, avaient négligé pareille précaution, sont légèrement humides lorsque le soleil se lève.

Chemin aussi affreux qu'hier et aussi difficile à distinguer de la brousse environnante... Nous rencontrons quatre chasseurs de Yaou qui retournent à leur village ; l'un d'eux porte un beau bloc de résine copal qu'il a trouvé à terre près du sentier. Nous faisons halte au bord d'une petite rivière encaissée entre deux collines, l'*Essilesso*, que mes guides disent être la frontière entre le *San-mvi* et le pays de *Dadiessou*.

La journée s'avançant, il me tarde d'être arrivé à *Gouan-ndéhoun*, localité indiquée sur les cartes et où, d'après des indications du major Watherston, je dois trouver un village convenable, un petit poste de douaniers anglais et une grande route qui me mènera à Dadiessou. Je soupire surtout après la grande route, et je ne serai pas fâché non plus de trouver un village, car, si j'ai avec moi quelques boîtes de conserves, les

ressources font plutôt défaut pour mon personnel dans des gîtes d'étape comme celui de la nuit dernière.

Vers trois heures et demie, nous arrivons à une petite rivière qu'on me dit se nommer *Gouanndéhoun*; je me dis que le village de même nom ne peut pas être loin et j'interroge le guide. Férocement, il me montre deux huttes sans murs, en ruines, l'une privée de son toit et l'autre n'ayant plus que le toit. posé à terre, et me dit : « Voici Gouanndéhoun !



Dadiessou : douaniers anglais et leur officier.

— Mais le village ? — Il n'y a jamais eu de village ici, c'est un campement de chasseurs, d'ailleurs abandonné. — Je ne le vois que trop... mais le poste anglais ? — Le poste est à Dadiessou, à six heures de marche. — Mais la grande route ? — Tu es dessus. — Ah ! non. ce sentier à peine visible n'a jamais pu être catalogué grande route, même en Angleterre. Je te demande où est la route faite par les Anglais, la route où passent jour et nuit des patrouilles de douaniers. — Ah ! bien ! tu veux dire la route de Nguié (ou Enchy) à Dadiessou ? Elle passe à l'est d'ici. et fort loin, et aucun sentier n'y mène. Si tu veux la trouver, le plus court est d'aller à Da-

diessou. — Six heures de marche ? — Oui. — Par un sentier pareil à celui que nous suivons depuis hier ? — Plus mauvais. — Alors c'est chose entendue : vous allez me prendre la toiture qui est par terre, la poser sur la hutte qui est veuve de son toit, et je coucherai dans cette peu somptueuse demeure que vous appelez Gouanndéhoun, bien que le nom soit un peu long pour une localité aussi exiguë! »

Ce qui fut fait, et nous soupâmes de choux palmistes : ce n'est pas que ce soit bien nourrissant, mais ça tient de la place.

*6 janvier*. — Nous éprouvons une certaine difficulté à trouver le sentier qui doit nous mener à Dadiessou : c'est un chemin qui mène de ce dernier village à Yakassé, dans le Bouressia; mais on ne s'en sert plus depuis longtemps, et, comme me l'avait annoncé mon guide, il est encore plus mauvais que celui que nous avons suivi depuis Kouenzâbo.

Nous rencontrons deux collines auxquelles on ne connaît pas de nom : je baptise celle de l'ouest *Mont Lonsdale* et celle de l'est *Mont Bowdich*, en souvenir des deux explorateurs anglais de la Côte d'Or.

Vers dix heures, nous passons une rivière, l'*Eboua-atikan* qui est coupée transversalement par de curieuses roches, allongées en forme de troncs d'arbres; je mesure l'une d'elles : elle a 28 mètres de long, d'une seule pièce. Je pense que le nom de la rivière, qui signifie « les pierres sont petites », lui a été donné par quelque facétieux.

Au bout de cette immense pierre se dresse un écriteau de bois portant une inscription que je transcris textuellement, en respectant le texte et l'orthographe : THIS VERY CONCESSION NAMED BUNTUTUN IS FOR MESSRS. REV. JAMES REYNOLDS AND CO. OF AXIM BEING A CONCESSION GIVEN TO US BY CHIEF OBILL QUAW OF DADISO SO BE CARE WHEN ENTER THERIN (*sic*).

« Cette concession même nommée Bountoutoun (?) est pour Messieurs Révérend James Reynolds et Cie d'Axim, étant

une concession donnée à nous par le chef Obill Kouaou de Dadisso : ainsi prenez garde quand vous entrez dedans »... Y aurait-il des pièges à loups?

Vers onze heures, le chemin devient un peu meilleur; nous rencontrons un indigène, puis des plantations, et des femmes qui, à la vue d'un Européen certainement inattendu sur un chemin pareil, s'enfuient en criant et vont au village donner l'alarme. Si bien que, lorsqu'à midi nous découvrons le village et, au bout, le poste de douane anglais, les douaniers courent aux armes et avertissent leur chef, le capitaine Campbell, qu'une troupe française s'avance avec des intentions évidemment hostiles. Moins prompt à s'emballer que ses hommes, M. Campbell calme leur exaltation guerrière et m'offre très aimablement l'hospitalité dans une maison construite à la mode indigène, simple, mais vaste, qui lui sert de logement lorsqu'il est de passage à Dadiessou. Ecossais d'origine, mais un peu cosmopolite d'habitudes, il parle le français en vieil abonné des casinos de Biarritz et de Monte-Carlo, et les braves noirs du *preventive service*, assez drôles avec leur casquette bleue et leur fusil minuscule, paraissent fort étonnés de voir que, loin de nous battre, nous nous asseyons à la même table et parlons la même langue, tantôt la sienne, tantôt la mienne.

*8 janvier.* — Après un jour de repos, je reprends la direction de la Côte d'Ivoire par une route qui doit m'amener un peu au sud de Zarânou. Ebi-Kouaou, *alias* Edou-Kouamé, chef de Dadiessou, vient me dire au revoir à la sortie du village, protestant de son désir de s'établir en territoire français, où se trouvent déjà tous les gens de sa tribu : les *Dadiessou-foué* en effet ont une origine commune avec les *Sikâssou-foué* (gens de l'Assikasso); il me dit avoir gardé un très bon souvenir de M. Binger, qu'il avait rencontré dans l'Assikasso en 1892. Ce chef, petit, râblé et joyeux, avec son nez droit, son front énergique, ses cheveux blancs coupés ras et son grand

pagne rabattu sur l'épaule, a un air de sénateur romain tout à fait frappant.

Je m'arrête à *Adiya-krou*, village dépendant de Dadiessou et situé à 300 mètres environ de la rivière Bia, séparé d'elle par un poste anglais abandonné. On m'y fait une chaleureuse réception en ma qualité de Français ; le fait que je parle leur langue surtout semble ravir les indigènes.

*9 janvier*. — Une fois la Bia franchie, le sentier n'existe pour ainsi dire plus : ce n'est qu'une piste de chasseurs, marquée seulement par des branches d'arbre fendues au matchete, procédé du Petit-Poucet revu et corrigé. Au bout de quelque temps pourtant, il devient plus frayé.

Au bas d'une colline, un porteur aperçoit un gros pangolin qui se réfugie dans un arbre creux tombé à terre ; je fais allumer du feu aux deux extrémités de l'arbre, et, forçant ainsi l'animal, étouffé par la fumée, à chercher une issue, nous parvenons à nous en emparer au bout d'une heure environ. Il mesure 1 m. 20 du museau au bout de la queue : en voyant toute cette viande, grasse à souhait, mon brave Sissé Diallo ne se sent pas de joie. Ne pouvant emporter la bête entière, à cause de son poids, nous allumons du feu, on place l'animal dessus — après l'avoir tué au préalable d'un coup de baïonnette au cœur — et on peut ainsi faire tomber facilement les écailles, qui sont énormes, ainsi que les griffes des pattes antérieures. Puis Sissé partage la bête en quartiers et chacun des porteurs ajoute à sa charge une provision de viande qu'il ne trouve certainement pas trop lourde.

Après avoir croisé plusieurs sentiers d'éléphants, bien battus, nous apercevons sur le bord du sentier un nouvel écriteau avertissant le passant — combien rare ! — qu'il se trouve sur une concession appartenant à *Messieurs Kodyo Barah et Cie*. Bien entendu cette concession, comme celle du Rev. Reynolds traversée l'autre jour, ne porte aucune autre race d'exploitation que l'écriteau en question : c'est un mor-

ceau indéterminé de forêt vierge. Ce Kodyo Barah est évidemment l'un des nombreux noirs de la côte anglaise qui font le trafic des concessions soi-disant aurifères : ils en obtiennent pour quelques deniers, parfois pour une bouteille de genièvre, des chefs du pays, et les revendent très cher aux Européens ; souvent même ils vendent la même concession à plusieurs Européens — successivement.

Vers trois heures et demie, ma petite caravane s'arrête. Je demande la cause de cet arrêt, on me répond : « Il n'y a plus de chemin. » En effet, le guide a perdu la piste et hésite entre plusieurs foulées de gibier; enfin l'une d'elles le ramène au sentier perdu et nous repartons, pour aller passer la nuit au bord d'un petit ruisseau où se trouve un minuscule abri de chasseur.

*10 janvier.* — Ayant l'autre jour baptisé deux collines anglaises, je baptise aujourd'hui, pour être impartial, deux collines sans nom des appellations de *Mont Crozat* et de *Mont Braulot*, en souvenir des deux membres défunts de la mission de 1892, morts tous les deux au Soudan au cours de missions ultérieures.

Vers neuf heures et demie se montre un hameau; dix minutes après nous traversons la rivière Songan, au lit assez profond mais presque à sec en ce moment, et nous rejoignons, non sans plaisir, la grande route des caravanes à *Akié-krou*, le village le plus septentrional du *San-mvi* : au nord d'Akié-krou, on entre dans le *Ndénié* ou *Ndénié-nou*, que nous appelons à tort *Indénié* d'après une orthographe anglaise.

*11 janvier.* — L'étape d'aujourd'hui, quoique triple de celle d'hier, me semble une promenade : pourtant je fais mes réserves sur la route dite télégraphique (parce que la ligne télégraphique de Grand-Bassam à Dakar par Bondoukou et Bobo-Dioulasso suit cette route).

D'Akié-krou à *Kouahua-krou* ou *Guiamla-krou* (vulgairement Diambarakrou) la route est excellente, comme d'ail-

leurs depuis Krinjabo. C'est un sentier de cinq à six mètres de large, bien aplani, passant à l'ombre des grands arbres, qui ont été respectés fort sagement. Mais à partir de Kouahuakrou, où l'on échange cette route contre la route télégraphique venant de Bettié, les choses changent d'aspect : on a fait dans la forêt une percée de vingt mètres environ, abattant tout, broussailles et grands arbres : la largeur de la percée est insuffisante pour empêcher le fil d'être coupé par la chute des arbres voisins, beaucoup de ceux-ci ayant de 40 à 50 mètres de hauteur ; d'autre part, elle a l'inconvénient de priver d'ombre le voyageur, sans pour cela lui donner de l'air, la muraille de verdure qui s'étend à droite et à gauche étant un obstacle infranchissable à la brise : en sorte qu'on a les inconvénients d'une route en pays découvert sans en avoir les avantages, et qu'on est privé de l'ombre de la forêt sans être débarrassé des inconvénients de cette dernière. Bien plus, la coulée de soleil qui pénètre le long de la route, l'eau des pluies qui s'y déverse comme dans un canal fait exprès sans être retenue comme en forêt par les troncs, les racines et les broussailles, tout cela favorise la croissance rapide et exubérante d'une basse végétation qui bientôt obstrue la percée, réduisant la route à une simple piste, étroite comme une ornière. Enfin on a voulu suivre le plus possible la ligne droite, sous le prétexte assurément légitime qu'elle est le plus court chemin d'un point à un autre, mais on a oublié que le pays était fort vallonné et que les sinuosités des sentiers indigènes, suivant la loi du moindre effort, n'ont d'autre motif que celui de contourner les collines pour éviter de les gravir : on a supprimé les courbes horizontales, mais pour les remplacer par des courbes verticales ; on n'a donc pas abrégé la distance, et on a seulement rendu la marche plus pénible.

Moralité : quand vous faites une route en Afrique occidendentale, ne la faites pas plus large qu'il n'est nécessaire (trois

mètres donnent une largeur très suffisante) ; respectez les arbres, quitte à élaguer leurs basses branches ; rappelez-vous que ce qui vous paraît être une ligne droite n'est pas toujours le plus court chemin d'un point à un autre. Je ne parle pas, bien entendu, de routes destinées au passage des voitures ou des automobiles.

A midi, au petit hameau d'*Ahoua-krou*, j'ai l'agréable surprise de trouver du sucre, denrée qui me faisait défaut depuis deux jours. L'épicier, un Dioula de passage, a étalé à terre, sur une peau de chèvre, trois petits paquets de dix morceaux chacun. Il me vend son sucre au prix de 3 *pence* (0 fr. 30) le paquet, soit à peu près deux morceaux pour un sou. Je paie d'ailleurs sans marchander, car il n'y a pas de concurrence en face.

Tout le long de la frontière, même en pays français, les Noirs comptent en monnaie anglaise et préfèrent cette monnaie à la nôtre, sous le fallacieux prétexte que les pièces anglaises ont plus de valeur : il est évident qu'un *shilling* vaut plus qu'un franc, mais je ne vois pas bien la différence entre 10 *shillings* et 12 fr. 50 ! En réalité, cela vient de ce que, jusqu'à l'ouverture du pays aux colporteurs Dioula, les seuls traitants étaient des sujets anglais, désireux d'amasser une monnaie qu'ils pussent rapporter dans leur pays. Actuellement, comme nous exigeons que l'impôt de capitation soit payé en monnaie française, le privilège du numéraire anglais tend à disparaître.

Durant une demi-heure seulement, j'ai croisé sur la route 95 charges de caoutchouc se dirigeant vers Aboisso, et de six heures à dix heures du matin, la proportion se maintient à peu près constante : en évaluant la charge à 25 kilos, poids moyen, et la valeur du caoutchouc sur place à 3 francs le kilo, on a donc une valeur journalière de 50 000 à 60 000 francs de caoutchouc passant en cette saison sur la seule route d'Aboisso. De telles constatations font toujours plaisir, quand on

appartient à une race qui, paraît-il, n'est pas colonisatrice.

*12 janvier.* — D'*Apronpron*, misérable hameau où nous avons passé la nuit, nous nous rendons d'une traite à *Eblassé-krou*, le premier village digne de ce nom que j'aie rencontré depuis trois jours, et après une légère collation, nous arrivons à *Zarânou*, chef-lieu du cercle de l'Indénié, où je retrouve mes compagnons de voyage (sauf Watherston et Soden) et mon vieux camarade l'administrateur Tellier; ce dernier, aidé de son actif et sympathique adjoint, M. Amblard, est en train d'achever une construction d'aspect « vraiment monumental », qui, comparée à l'ancien logement de l'administrateur, peut à bon droit passer pour un palais. Une légende dit même que cette maison est bâtie sur des fondations de minerai aurifère d'une richesse inouïe : j'avouerais bien qu'aucune pierre, même aurifère, n'est entrée dans les fondations de la maison, que les seuls matériaux employés ont été l'argile, le bois et la tôle ondulée,... mais à quoi bon détruire les légendes ?

*Coup d'œil sur les populations.* — J'ai déjà parlé des Aféma du *San-mvi* : les *Bouressia*, qui habitent les régions de Diemma et de Nguié (Enchy sur les cartes), et dont je n'ai fait que longer le pays, sont comme eux des *Agni*. Les Agni sont appelés par les Fanti de Cape-Coast *Ahonwi* ou *Aowi* et tous les pays de langue agni *Aowim* : c'est cette appellation étrangère qui a été cause de longues discussions, dans le passé, entre les représentants de l'Angleterre et de la France, les premiers soutenant que les gens du *San-mvi* et du *Ndénié* devaient être sujets anglais parce que leur pays était une province de l'*Aowim* et que les cartes anglaises portaient le mot *Aowim* à côté du mot *Brussa* (Bouressia) : en réalité le *San-mvi*, le *Ndénié*, le *Bouressia*, l'*Assayé* (ou Sahué) et beaucoup d'autres pays sont en effet des provinces de l'Aowim, si par Aowim on entend ce que le mot signifie en fanti, c'est-à-dire « pays de langue Agni »; mais

alors je ferai respectueusement observer aux plénipotentiaires anglais d'antan que, quelque considération que j'aie pour les cartes anglaises, le mot *Aowim* ou le mot *Agni* — c'est tout un — doit être placé, non à côté du mot Broussa ou Bouressia, mais de façon à couvrir tout le territoire s'étendant du Bandama à la rivière Tano : on s'apercevra alors que la dernière lettre du mot, seule, se trouve en territoire anglais, et on pourra dire, renversant la démonstration, que le Bouressia, le Dadiessou et l'Assayé ou Sahué devraient être français, puisqu'ils dépendent de l'Aowim et que la presque totalité de l'Aowim est française. Mais ce sont là jeux de plénipotentiaires, et non jeux de modestes délimitateurs.

Comme type et comme mœurs, les *Bouressia* et les *Dadiessoufoué*[1] ne diffèrent pas des Agni du *San-mvi*, sauf que la présence de nombreux *Fanti* a introduit chez eux des habitudes rapportées de la côte et a vulgarisé la connaissance du dialecte Fanti, qui est en quelque sorte la langue indigène officielle à la Côte d'Or. Mais, quoique le fanti soit compris par la majorité des habitants du Bouressia et du Dadiessou, la véritable langue des indigènes de ces régions, celle qu'ils parlent entre eux, est l'agni.

1. Le suffixe *foué* (en agni), *fo* (en fanti, assanti et abron), *fouré* (en zéma ou apollonien) indique la nationalité, le métier, etc. : *Dadiesssou-foué*, habitants du Dadiessou ; *Bouressia-foué* ou simplement *Bouressia*, habitants du Bouressia ; *nzara-foué* (de *nzara*, armée, colonne), soldat, etc.

# CHAPITRE IV

## *Dans le NDÉNIÉ*

**De Zarânou à Niablé. — Changement de porteurs. — Retour à Zarânou. — On entend un éléphant. — Le guide facétieux. — Difficulté de trouver un village. — La peur des chimpanzés. — Les *Poyofoué*. — Retour à Zarânou. — Les Agni du Ndénié : histoire, mœurs, religion, habitations, costume.**

*14 janvier.* — *Amouakon*, « roi » du Ndénié, arrive d'Abongouro, sa résidence habituelle, et vient saluer « la mission », escorté d'*Adomou* ou Adom, le chef de Zarânou, vieillard énergique doué d'une voix de basse profonde tout à fait particulière. Quant au « roi », c'est un jeune homme de vingt-cinq ans environ, gros, gras et grand, l'air quelconque, qui comprend un peu le français. Il se paie le luxe d'avoir cinq chevaux dans son écurie : dans un pays où les chevaux ont tant de mal à vivre, c'est un véritable luxe. Il se paie même un secrétaire, son neveu Boua, jeune homme vêtu d'une veste verte de chasseur de café et chaussé de souliers vernis. Le « roi » est habillé d'un dolman de toile blanche, d'un pantalon noir serré aux chevilles, et coiffé d'un chapeau de feutre à larges bords (1).

*15 janvier.* — Grand palabre ce matin au sujet de la frontière réclamée par le roi du Ndénié : il prétend avoir des droits sur *Débissou*, village actuellement occupé par les Anglais et habité par des *Assayé* ou Sahué. Ces droits sont défendus par Adom, qui est, comme orateur, bien supérieur à son roi ; sa voix est couverte de temps en temps par le bruit

(1) Amouakon et Adom sont morts tous deux dernièrement.

des grelots de deux chiens qui le suivent — ou plutôt le précèdent — partout où il va, ce qui fait qu'on a coutume d'annoncer l'arrivée d'Adom en disant : « Voilà la meute qui arrive. »

D'après Adom, Débissou aurait été fondé par un Assayé du nom d'Afro-Koua qui, poursuivi pour dettes par ses compatriotes, serait venu s'établir sur la rive droite de la Bia, qui formait alors la frontière entre le Ndénié et l'Assayé à hauteur de Niablé. Le roi qui gouvernait alors le Ndénié aurait exigé d'Afro-Koua, en échange de l'autorisation à lui donnée de fonder là un village qui devint Débissou, un tribut consistant à envoyer au roi du Ndénié les défenses, la queue et la moitié de la viande de tout éléphant tué à Débissou, plus la moitié du poisson pêché dans la Bia. Lorsque Débissou n'acquittait pas ce tribut, le roi du Ndénié, paraît-il, venait l'exiger les armes à la main ; et il en aurait été ainsi jusqu'à l'époque de l'installation des Anglais à Débissou, époque à laquelle Kofi-Ta, le chef actuel, aurait jugé opportun de s'affranchir du tribut.

Naturellement, les gens de Débissou repoussent avec indignation ces allégations un peu humiliantes pour eux.

*18 janvier.* — Tout le monde est d'accord pour dire qu'on ne s'ennuie pas à Zarânou : si les journées sont bien remplies par le travail cartographique, les renseignements à recueillir sur les chemins, la réorganisation des charges, etc., les soirées nous délassent agréablement de ce que les journées ont eu d'aride ou de fatigant.

M. Amblard est pour beaucoup dans la bonne humeur ambiante ; Des Vœux le trouve *picturesque*, et le fait est qu'il n'est pas banal : ayant passé seulement trois mois en France depuis sept ans qu'il est à la Côte d'Ivoire, il a l'intention de faire encore deux ans de séjour avant de prendre un congé. Il déclare d'ailleurs que la France ne vaut pas l'Afrique.

Sa conversation, émaillée de vocables pittoresques, de com-

paraisons inattendues, de définitions toutes spéciales, entretient parmi nous une gaieté irrésistible, qui triomphe de la réserve britannique que Des Vœux avait cru devoir garder d'abord, mais dont il se débarrasse peu à peu, et très vite, comme d'un fardeau gênant. La chanson ne perdant jamais ses droits, chacun y va de la sienne, et Des Vœux se laisse entraîner à chanter quelques airs d'Outre-Manche, notamment un *warlike song* assez mélancolique et une gracieuse petite chanson sur le charme énigmatique de la Japonaise qui fait nos délices. En résumé, grâce à l'inépuisable bonne humeur et aux saillies de Bouvet, grâce à l'amabilité jamais lasse et aux bonnes histoires de l'ami Tellier, grâce enfin aux paradoxes originaux d'Amblard, — né cent ans trop tard, dit Tellier, — les jours semblent passer d'autant plus vite que les soirées se prolongent plus tard.

*19 janvier.* — Amouakon, n'ayant pu réussir à trouver un mouton pour m'en faire cadeau, m'offre un bœuf à la place. J'aurais mauvaise grâce à trouver à redire à ce troc tout à mon avantage! On amène le bœuf... qui est un veau, un petit veau. Comme je sais qu'Amouakon l'a payé cent francs, je lui fais envoyer cette somme à titre de cadeau, plus une montre et sa photographie; mais Amouakon est un roi de haute souche : il a cru que je voulais lui rembourser son bœuf et « alors, me dit-il, mon cadeau n'en est plus un ». Je lui réponds que mes cent francs ne sont pas un paiement, mais un témoignage de satisfaction pour ses bons offices, et il se retire satisfait. Au fond, mon raisonnement était un peu subtil.

*20 janvier.* — Nous nous arrachons avec peine aux délices de Zarânou-Capoue, et, après nous être bien promis de nous retrouver ensemble à Paris, nous prenons congé de Tellier et d'Amblard, puis, après un charmant déjeuner champêtre — ou plutôt sylvestre — sur les bords de la rivière *Soukoussoukou* — jolie rivière et joli nom, — nous faisons halte au hameau de *Ngouanda*.

*21 janvier.* — Comme nous passons à *Diangobo*, Laforgue est reconnu et fêté par le chef et ses sujets des deux sexes, ce qui nous vaut le don d'une petite antilope grise : comme quoi l'amitié d'un petit chef est un bienfait des dieux. Laforgue a résidé en effet un certain temps dans le Ndénié et y a laissé de bons souvenirs.

Les notables nous reconduisent jusqu'à la rivière *Manzan*,



Une halte à Soukoussoukou.

qu'on traverse en pirogue ; elle n'a pas plus de six mètres de large en cette saison et en cet endroit, mais elle grossit notablement après les pluies et, à partir de la latitude de Zarânou, on la descend en pirogue jusqu'à son confluent avec la Comoé.

*22 janvier.* — Ce matin, il faisait un froid assez vif : 13° centigrades à six heures du matin. Mais dès huit heures, la température était montée à 25°, et nous avions 32° à l'om-

bre à une heure. Il en est ainsi pendant la période de l'harmattan, qui donne, dans la même journée, les températures les plus basses et les plus hautes de l'année.

A 6 kil. 500 environ de *Zougounou*, où nous avons couché, nous apercevons le lieutenant Couturier qui vient au-devant de nous, et bientôt nous découvrons le village de *Niablé*, qui a bonne allure avec ses maisons neuves toutes blanches et bien alignées sur une large rue centrale. Le chef, *Kouakou-Anini*, ne se vêt qu'à l'européenne : pour le moment, il porte une tenue blanche de sous-lieutenant dont il semble très fier; promu lieutenant dernièrement, M. Couturier a conféré son ancien grade à Kouakou-Anini, et ce dernier espère que bientôt M. Couturier sera général, ce qui le rendrait, lui, apte au grade de colonel.

Nous licencions aujourd'hui les porteurs que j'avais amenés de Krinjabo ; j'avais eu du mal à les recruter, mais je dois à la vérité de dire qu'ils ne nous ont donné que des satisfactions. Nous les remplaçons par des Koulango de la région de Bondoukou que le capitaine Benquey vient d'envoyer pour nous à Niablé : ils ont tous l'air de braves garçons, mais il nous sera plus difficile de nous comprendre, car personne, parmi nos gens, ne parle le koulango (ou pakhalla); heureusement deux ou trois d'entre eux parlent l'agni ou le dioula, et nous en faisons des chefs d'équipe; la plupart aussi comprennent l'abron, qui est la même langue que le fanti et l'assanti.

Avant de partir, le vieux *Kouadio*, chef des porteurs de Krinjabo, exprime un desideratum au capitaine Bouvet ; ce dernier, qui, comme nous tous, préfère le chapeau de feutre au casque colonial, avait l'habitude de poser son casque sur la tête de Kouadio : « Tu comprends, lui dit Kouadio, j'ai perdu, en portant toujours ton casque, l'habitude d'aller tête nue au soleil ; il faut que tu me donnes un chapeau, sans quoi j'attraperai une insolation. » Rien à répondre à un argument

aussi judicieux ; j'extrais un chapeau de notre stock de pacotille et le donne à Kouadio, qui s'en va heureux.

Dans la soirée nous arrive Soden, en sorte que, à part Watherston, la mission s'assied au complet à la table de la coquette salle à manger du poste de Niablé. Le caporal Watkins vient d'être promu sergent et nous rejoindra dans trois jours avec son camarade Archer.

*26 janvier.* — Retour en arrière : il est difficile, en ce pays, d'avoir des renseignements précis sur les chemins autres que les grandes voies de communication ; on nous avait dit à Zarânou qu'il n'existait ni chemins ni lieux habités entre les routes française et anglaise parallèles à la frontière depuis la latitude d'Akiékrou jusqu'à celle de Niablé : or, nous avons appris que, quoique peu fréquentés, les sentiers sont nombreux, et qu'il existe des villages et des hameaux. Comme notre plan est de ne laisser aucun sentier ni village compris entre les deux routes sans l'avoir relevé, force nous est de retourner sur nos pas.

Nos nouveaux porteurs, qui croyaient partir dans la direction de leur pays, la trouvent mauvaise, mais ils font contre mauvaise fortune bon cœur.

Laforgue se rend directement à Assikasso pour diriger nos charges de réserve sur Bondoukou ; Bouvet et Des Vœux vont chaîner la route anglaise, lever les chemins qui l'avoisinent avec l'aide de Watkins et d'Archer et y prendre des latitudes ; je me charge des sentiers et hameaux compris entre Apronpron, Niablé et Débissou.

*27 janvier.* — J'arrive à Zarânou juste à temps pour y apprendre, par le télégraphe, deux tristes nouvelles : celles de la mort du gouverneur général Ballay, survenue hier, et de mon collègue et ami Gendre, administrateur du Cavally, mort de dysenterie à bord du paquebot qui le ramenait en France.

*31 janvier.* — Muni enfin des renseignements et des guides

nécessaires, je prends congé des hôtes trop aimables qui voudraient me retenir encore, alléguant que je m'attirerai de grands malheurs en me mettant en route aujourd'hui, vu que nous sommes au vendredi et que, en intervertissant l'ordre des deux chiffres du quantième (31), on obtient — ô horreur ! — un *vendredi 13*!...

*1er février.* — Partis ce matin d'Eblassékrou, nous couchons à *Akokrou*, « village minier » composé de trois huttes et de quatre misérables « apatams » sans habitants. En saison sèche, c'est un rendez-vous de chasse. En saison des pluies, les gens d'Eblassékrou viennent y chercher de l'or, qu'ils vont laver dans la petite rivière voisine : celle-ci porte le nom un peu long, mais significatif, de ***Bennzrè-brè-nzué*** (la rivière où on ne demande pas de femmes); ceci indique que la population féminine est exclue d'Akokrou et que ceux qui y séjournent par amour de l'or doivent s'y abstenir de l'amour tout court. C'est sans doute effrayé par la longueur et la signification peu galante de cette appellation qu'un prospecteur venu récemment dans ces parages a baptisé la même rivière du nom d' « Alice ».

Nous sommes rejoints à Akokrou par un chasseur de la contrée, qui, en vrai professionnel, a dans son sac un stock d'histoires extraordinaires : il les débite avec un véritable talent de conteur et une exubérance qui rendrait Tartarin jaloux, imitant tour à tour les cris de ses héros, le rugissement de la panthère et le barrissement de l'éléphant, à la grande joie de mes porteurs qui font cercle autour de lui.

A propos d'éléphants, j'en ai entendu un ce matin à quelques kilomètres d'Eblassékrou : il ne s'est pas montré, mais j'ai reconnu, pour l'avoir entendu chez Bidel et en divers jardins zoologiques, le bruit caractéristique qu'il fait en éternuant dans sa trompe et qui rappelle un peu celui que ferait un sac de noix que l'on viderait à terre d'un seul coup.

*2 février.* — Dure journée pour tout le monde et surtout

pour les porteurs. La « route » d'Akokrou à *Ya-Akra-krou* n'est qu'une suite de chemins de chasseurs et de pistes d'éléphants réunis entre eux par des zones où, seules, les branches cassées indiquent la direction à suivre. Racines, troncs d'arbres à terre, lianes au ras du sol qui accrochent les pieds



Le chef de Niablé et sa famille.

et lianes à hauteur de la tête ou de la poitrine qui forcent les passants à se courber en deux, opération plutôt pénible lorsqu'elle se répète trop souvent et qu'on a une caisse sur la tête. Pour comble d'infortune, notre guide s'est égaré trois fois. Heureusement notre chasseur facétieux, s'improvisant guide auxiliaire, nous a remis dans la bonne direction et nous a procuré un moment de gaîté en tirant un coup de fusil... pour allumer sa pipe : cette allumette

d'un nouveau genre, qui d'ailleurs n'a pas raté, est-elle de contrebande?

Enfin, après douze heures de marche interrompue par deux heures de repos, et après avoir fait de nombreux circuits à travers des marécages hérissés de palmiers épineux et des fourrés épais pour retrouver la direction perdue, nous arrivons à la nuit tombante à Ya-Akra-krou. Il était temps, car j'avais beaucoup de peine à distinguer les divisions de ma boussole.

Heureusement, nous avons eu une bonne réception. Ya-Akra-krou est un hameau minuscule qui ne contient que Ya-Akra et sa famille, en tout dix-sept personnes, y compris les enfants. En général on est mieux accueilli dans les petits villages que dans les grands, et c'est facile à comprendre : les petits villages cherchent à se ménager les bonnes grâces du Blanc qui passe, sachant bien qu'en cas de conflit ils seraient entièrement à sa merci. Avertis de notre arrivée par les appels que lance Sissé Diallo tous les 100 mètres pour me permettre de prendre mes azimuts dans la forêt sans horizon, les hommes étaient venus à notre rencontre à l'orée de la petite clairière qui entoure le hameau, et les femmes avaient fait chauffer de l'eau pour le bain réparateur. Pour apaiser notre faim dévorante, le chef nous a donné des bananes et de la viande d'antilope en abondance.

*3 février.* — Ya-Akra est un Assanti qui a quitté son pays encore jeune, il y a une trentaine d'années, à la suite de contrariétés sur l'ordre desquelles je n'ai pas eu le mauvais goût de chercher à me renseigner. Mettant une bonne zone de terrain neutre entre ses compatriotes et lui, il est venu s'établir ici, sur les bords de la *Songan*, et a fondé en la forêt jusqu'alors déserte ce village où il coule des jours tranquilles et sans doute heureux. Il a pris femme chez les Agni d'Afèoua, ses plus proches voisins, et a eu des enfants; un de ses neveux est venu le rejoindre, s'est marié aussi, et voilà le début d'une nouvelle tribu. Ya-Akra a appris de sa femme le

dialecte agni et ses enfants n'entendent pas la langue de leur père ; le neveu dernier venu comprend mal l'agni : alors la famille s'est composé un dialecte spécial à son usage, mélange d'assanti et d'agni. Si les Blancs ne régnaient pas dans le pays, facilitant les communications et unifiant les petites tribus, peut-être dans cent ans y aurait-il eu en cette région une tribu à part, parlant un dialecte spécial. L'origine des diverses tribus agni n'est pas autre, et il est curieux d'observer à son début l'une de ces migrations modestes d'où peut sortir une nouvelle nationalité, un nouveau peuple.

Le vieux Ya-Akra est un sage. Comme je sais que son village doit se trouver très près de la frontière, sinon à cheval dessus, je lui demande s'il préfère être sujet anglais ou sujet français, dépendre du Ndénié ou de l'Assayé. Il me répond que cela lui est à peu près indifférent ; tout ce qu'il demande, c'est que les Blancs dont il doit dépendre, Français ou Anglais, ne viennent pas l'ennuyer trop souvent.

Le neveu de Ya-Akra doit me conduire demain au campement de la Toya. Il a d'abord manifesté une certaine répulsion à me servir de guide, prétendant que sur la route existe une bête qui arrête les passants et les met à mal. Interrogé sur l'appellation de ce monstre, il me répond, avec une nuance de terreur : « *Akatya* ! » Or l'*akatya* n'est autre que le chimpanzé. Je le rassure sur le danger de cette rencontre et lui promets, si nous trouvons un chimpanzé sur notre chemin, qu'il y aura le soir de la viande à manger. Cette promesse fait disparaître ses hésitations.

*4 février.* — *Toya* est un campement de trois huttes où je trouve trois habitants. Toute cette vaste région où passe la frontière, et qui sépare les territoires du *San-mvi*, du *Ndénié* et de l'*Assikasso* de ceux du *Bouressia*, du *Dadiessou* et de l'*Assayé*, est en réalité inhabitée : les seuls individus qu'on y rencontre sont des gens se livrant à la récolte du caoutchouc, appelés *Poyofoué* par les Agni et *Kongofo* par les Abron. Ce sont

tous des étrangers originaires de la colonie anglaise, Fanti pour la plupart, reconnaissables à la petite croix minuscule en relief qui décore chacune de leurs pommettes, Assanti, Assin, Aa et Zéma en moins grand nombre. Parfois, ils ont pris femme, ont réuni des parents, et ont fondé de véritables petits villages, avec des cases fixes aux murs de bois recouvert de terre, comme Ya-Akra-krou ; mais la plupart du temps, ils ne possèdent que des campements temporaires composés de quelques huttes provisoires, qu'ils abandonnent, lorsque le caoutchouc se fait rare dans la région, pour se transporter dans une région plus neuve.

Les gens du pays et les Poyofoué comptent les distances par *éti* : l'*éti* est l'espace de terrain compris entre les vallées de deux rivières parallèles; si, pour aller d'un point à un autre, on traverse trois cours d'eau, on dira que la distance est de deux *éti*. Cette appréciation des distances est évidemment très approximative, car un *éti* peut être beaucoup plus étendu qu'un autre.

*5 février*. — Retour à Ya-Akra-krou. Mes cadeaux à Ya-Akra m'ont tout à fait concilié ce sympathique vieillard et sa famille : ils sont aux petits soins pour moi ; Mme Ya-Akra me fait chauffer de l'eau pour le bain, et son époux, s'emparant d'un balai, nettoie lui-même ma case, étend sous mes pieds une peau de panthère, et enfin me gratifie d'une sérénade de guitare : il sait au moins trois airs, dont chacun se compose de douze notes environ, mais on les répète une centaine de fois pour faire durer le charme.

*6 février*. — Ya-Akra a tenu à me reconduire, avec toute la population mâle de son village, jusqu'au hameau de ***Bokasso***, situé à 4 kilomètres à l'ouest. A propos de ce fait, je constate combien la sécurité est grande dans ces pays, puisque ces gens n'ont pas craint de laisser seuls, pour une journée, en un hameau sans défense tout entouré de forêt et isolé complètement, trois femmes et deux petits enfants. Et je remarque

qu'en France on n'oserait pas cela, surtout dans les régions les plus « civilisées » de notre belle patrie.

Après une route tortueuse et tourmentée, nous arrivons le soir à *Afèoua*, où nous sommes accueillis de la meilleure grâce du monde par un vieillard rasé, toujours souriant, qui répond au nom pittoresque de *Niamié-Konndo-ngro-hui*. Son village décrépit, aux cases menaçant ruines, est moins gracieux que lui.



Sissé Diallo, notre interprète chef d'escorte, dans un sentier de chasseur.

Le soir, à la veillée, on me parle d'une bête fantastique que les Agni appellent *wanza* et les Apolloniens *kaka* : elle aurait la taille d'un géant, la stature d'un homme, la peau d'une panthère, de grands cheveux blancs, un cou immense et une voix terrible. On la redoute, tout le monde en parle... mais personne ne l'a vue. Ne serait-ce pas là une survivance de vieux souvenirs traditionnels, datant de l'époque lointaine où l'aire des grandes bêtes était plus étendue, et où la girafe peut-être se rencontrait à la Côte d'Ivoire?

*7 février.* — Retour à Zarânou.

*Les Agni du Ndénié. — Quelques notes d'histoire.* — Voici l'histoire résumée du royaume de *Ndénié*, d'après Adom, chef de Zarânou.

Il y a très, très longtemps, toutes les tribus apparentées aux Agni et aux Assanti, depuis Accra jusqu'à la Comoé et depuis la

Volta jusqu'à la mer, obéissaient à un seul roi, appelé *Ano-Assé-man*, que l'interprète Niangoran compare à Napoléon; rien ne se faisait sans qu'on invoquât son nom, on ne mangeait pas un mets sans mettre de côté sa part, on ne buvait pas sans réserver pour lui une bouteille d'*anisado*. Les dates de sa vie et le lieu de sa résidence sont inconnus. Chaque tribu prétend que ce monarque était un de ses membres; les Bouressia en particulier le revendiquent comme un des leurs, de même font les Zéma; en réalité on ignore à quelle tribu il appartenait. Celui qui, après sa mort, réunit sous son autorité toutes les tribus, *Kouakou-Aka*, est généralement considéré comme un Zéma; en tout cas, il résidait en Apollonie. Mais son autorité fut fortement battue en brèche par les tribus de l'est, et à sa mort l'hégémonie disparut, les différentes tribus se rendant indépendantes.

Plus tard, après la fondation de *Koumansi* (vulgairement Coumassie) par *Toutou* vers 1700, les rois des *Assanti* (vulgairement Achanti) essayèrent de reconquérir cette hégémonie à leur profit, et continuellement ils forçaient au tribut, les armes à la main, les différentes tribus *Kyi* (ou Tchi) et *Agni*.

C'est sous le règne d'*Apokou-Ouaré*, deuxième roi des Assanti (1720-1741), qu'Adom place la fondation de *Bettié* ou *Koguinan* et celle du *Ndénié*. Le Bettié fut fondé par *Abiri-Moro*, qui venait de l'*Assayé* (vulgairement Sahué), chassé par Apokou-Ouaré.

Le *Ndénié* ou *Ndéniénou* (vulgairement Indénié d'après une orthographe anglaise) fut fondé par un homme de la tribu des Ntakima dont le nom n'a pas été conservé, bien qu'il soit parfois désigné sous le nom d'Ano, et qui avait été, lui aussi, chassé de son pays par Apokou-Ouaré au retour de l'expédition de ce dernier contre Bondoukou.

Le premier roi du Ndénié dont Adom se rappelle le nom est *Koua-Kiumassi*, puis vint *Kia-Moro*, puis *So-Kabna*, puis *Nan-ndakyi* ou Nan-ndéké, puis *Bomoua*, qui ne régna que

deux ans, puis *Kiemlé*, puis *Abouroukié*, puis *Gboua-Kouassi*, qui eut comme héritiers Mia-Kouadio, Amouakon et Kofi-Amatran. Avant sa mort, *Mia-Kouadio* désigna comme son successeur son frère *Ambuakon*, fondateur du village d'Abongouro ou Amouakon-krou ; mais une famille rivale, celle de Kouassi-Dikié, résidant à Amélékia, jeta un sort sur le trône du Ndénié, disant que si un descendant de Gboua-Kouassi occupait ce trône sans avoir offert au préalable une calebasse pleine de poux, un chien cornu et cent bœufs, — trois offrandes également difficiles à se procurer, la deuxième surtout ! — il mourrait. Malgré cela, Amouakon, sur les instances de son parti, s'assit sur le trône, mais il mourut l'année suivante (1892). Son frère *Kofi-Amatran*, par crainte du même sort, refusa la succession, et *Kouassi-Dikié* s'empara du pouvoir ; mais il fut continuellement en lutte avec le parti de la vraie famille royale, et, en réalité, de 1892 à 1895, il y eut deux rois rivaux, l'un à Amélékia, l'autre à Abongouro. Enfin, après avoir excité le mécontentement de tous et avoir favorisé le mouvement hostile aux Français, Kouassi-Dikié fut déposé et expulsé par nous en 1895. Kofi-Amatran était mort : le trône revenait donc à *Amouakon* le jeune, son neveu, qui, après avoir longtemps hésité à accepter le trône par crainte du fameux sort jeté par Kouassi-Dikié, finit par s'y asseoir, et qui l'occupait au moment de notre passage.

*Mœurs et religion.* — Les mœurs des Agni du Ndénié m'ont paru semblables à celles des Agni du San-mvi, autant que j'en ai pu juger par le peu que j'en ai vu.

Leurs chants sont harmonieux et rappellent beaucoup les chants du Baoulé ; mais les danses auxquelles il m'a été donné d'assister m'ont paru très inférieures à celles de ce dernier pays : je n'ai vu autre chose que la danse commune où hommes et femmes, à la queue leu-leu, tournent en rond à proximité des tambours, en un cercle très étroit, frappant la terre du talon, le corps penché en avant.

Les danses sacrées sont analogues à celles de tous les pays Agni. J'ai vu les masques de *Guié*, représentant une tête de bœuf, et dont la vue est interdite aux femmes, ainsi que les masques plus débonnaires de *Zamlé*, représentant une tête d'antilope. La danse de *Do*, interdite aux femmes comme celle de Guié, et qui consiste en exercices d'agilité accomplis par des jeunes gens qui frappent contre le sol un tambour à deux peaux suspendu à leur cou, au rythme de chants spéciaux, existe également.

Les dieux lares se rencontrent partout aux abords des villages, quelquefois représentés par des statuettes. Le plus souvent, ils ne sont pas représentés, mais, sur un emplacement bien nettoyé, au pied d'un arbre, on dépose des offrandes (amandes de palme, œufs, sang. vin de palme, gin, cornes ou crânes d'animaux tués à la chasse, etc.) dans des assiettes ou des tessons de faïence. Les génies auxquels on fait ces offrandes sont censés protéger le village, écarter les épidémies. les bêtes fauves et toute chose dangereuse.

Dans la cour de chaque case ou dans la rue. devant les portes, sont les dieux lares domestiques. La plupart du temps, ils ne sont représentés par aucune figure matérielle, mais un arbre spécial est là qui sert d'habitat au génie familier : c'est généralement un arbuste à petites fleurs blanches et odorantes, presque toujours couvert de toiles d'araignées auxquelles on ne touche jamais, parfois un bananier, ou encore un petit fromager (*bombax*) où les oiseaux vulgairement appelés « gendarmes » élisent domicile. Souvent l'arbuste sacré porte dans sa fourche une vieille écuelle où l'on dépose des offrandes ou que l'on remplit d'eau; souvent aussi l'arbre n'est qu'un pieu fourchu supportant cette écuelle. Au pied sont des pots, des ossements, des coquilles d'œufs ou d'escargots, toutes choses déposées à titre d'offrandes.

D'autres fois, au lieu d'un arbre, on trouve une sorte de table basse faite d'un clayonnage de nervures de palmier

abritée par un toit à pente unique, parfois même protégée sur trois côtés par un mur qui soutient le toit. Les offrandes sont déposées sur cette table.

A l'entrée de beaucoup de villages est une sorte de barrière au-dessus de l'ouverture de laquelle est suspendu un paquet de petits morceaux de bois. Cette barrière se compose souvent de deux pieux fichés en terre et supportant une corde à laquelle est suspendu le paquet en question. C'est là encore une pratique destinée à préserver le village de la visite de gens malintentionnés.



Chaise vue à Kouassi-Ndramakrou.

Les morts sont, suivant leur rang social, enterrés dans des cercueils de bois placés dans un caveau sous le sol des cases, ou enfermés dans une sorte de hotte en feuilles de palmier que l'on dépose en un coin de brousse écarté. Les caveaux mortuaires se composent d'un puits vertical donnant accès dans une galerie horizontale.

Les funérailles sont une occasion de coups de fusil, de ripailles et de beuveries. Les parents et amis viennent de partout, apportant du gin et de la poudre, vêtus de pagnes riches et d'étoffes de soie, les femmes couvertes de parures et de bijoux d'or, les hommes faisant de multiples gestes pour montrer leurs doigts tout encerclés d'or. L'héritier doit nourrir tous ces visiteurs et souvent une bonne partie de l'héritage y passe. On immole un bœuf, des moutons, et même, dans les régions où notre autorité n'est encore qu'imparfaitement assise, on accomplit parfois des sacrifices humains. Les femmes, la figure couverte de peintures

blanches, rouges et bleues, font des visites, caquettent et dansent; les hommes crient, se pavanent, décochent aux dames des traits galants, et surtout boivent.

*Habitations et costume.* — Les habitations du Ndénié sont construites et agencées comme celles du San-mvi; mais elles sont en général plus exiguës, plus étroites, mais plus hautes de toit. Par contre, leur ornementation est plus perfectionnée. Dans le San-mvi, on ne voit guère sur les murs que des ornements assez frustes : des croix de Malte, des points des courbes entrelacées, le tout sans ordre ni régularité, quelquefois des personnages ou des animaux très grossièrement représentés. Dans le Ndénié, on trouve sur beaucoup de murs des bas-reliefs plats très réguliers représentant des motifs d'un style original et d'un goût assez relevé. La maison d'Adom à Zarânou est un type du genre; on en voit aussi à Bokàssou, à Eblassé-krou et à Niablé.

Les volets de fenêtre en bois peint et sculpté sont nombreux. D'autres fois on rencontre des volets en caillebotis, comme il en existe aussi dans le San-mvi. La balustrade du premier étage de la case d'Adom est construite dans le même genre et partagée en sections de différentes couleurs.

Presque tous les chefs ont une maison à étage. De plus, beaucoup de cases ont une sorte de grenier, constitué par un plancher auquel donne accès une sorte de porte-fenêtre percée dans le mur latéral du bâtiment; on y monte au moyen d'une échelle que l'on adosse à ce mur. On ne rencontre pas les greniers cylindriques ou ovoïdes indépendants de la case, si nombreux dans le Baoulé et surtout dans les pays Sénoufo.

Dans beaucoup de villages existent des poulaillers, reposant sur des tréteaux, où l'on enferme la volaille la nuit pour la mettre à l'abri des fauves. Pour le même motif, on enferme souvent les moutons dans des sortes de cages longues et basses, sur pilotis, faites de rondins juxtaposés.

Chaque village a son ou ses water-closets, composés tantôt d'un tronc d'arbre couché, tantôt d'une longue fosse rectangulaire dont les bords sont protégés par des troncs d'arbres.

L'art ne fait pas défaut aux productions de l'industrie locale. Les anciens poids en cuivre destinés à peser la poudre d'or sont maintenant bien connus, et les bijoutiers indigènes en fabriquent encore pour les vendre aux Européens ; certains sont de véritables bibelots d'étagère, représentant des animaux, des hommes, des scènes de la vie familière.

Les chaises sont carrées, basses, avec dossier incurvé, souvent sculpté à jours et orné de clous de tapissier en cuivre. Les tabourets sont de forme rectangulaire ; le siège est incurvé et soutenu par quatre piliers extérieurs et un pilier central circulaire qui est souvent très remarquablement sculpté à jours; les cinq piliers reposent sur une base plate. On rencontre aussi des tabourets bas de forme circulaire.

Le costume est identique à celui du San-mvi : le grand pagne porté comme une toge pour les hommes, le pagne roulé à la taille pour les femmes; les vêtements européens, vestons surtout, et blouses courtes pour les femmes, se répandent de plus en plus.

Les hommes portent en général les cheveux courts. Parfois ils se rasent la tête en ménageant une sorte de toupet plat sur le sommet du crâne. Ils aiment porter la moustache et la barbe, qu'ils tressent lorsqu'elle est longue, et se coiffer d'un chapeau de feutre mou gris ou noir à larges bords.

Les femmes se font les coiffures les plus diverses : chignon en casque, boule unique au sommet de la tête ou plusieurs petites boules, tresses droites, etc.

## CHAPITRE V

## *Dans l'ASSAYÉ et l'AKONAN-NZAN*

Une route qui ne conduit nulle part. — Sur les chemins de Poyofoué. — Inondation nocturne. — Les vivres sont rares. — Un village assanti. — Le poste anglais de Débissou. — Voyage en zig-zag. — Le rocher gigantesque d'Apaassou. — Un crâne d'éléphant. — Sur la route anglaise. — Le pays du caoutchouc. — Un village où il n'y a qu'un seul habitant. — Les Poyofoué. — Un chef expansif. — Arrivée à Assikasso.

*11 février. — Soukoussoukou.* — Je quitte Zarânou ce matin à huit heures, mais ce n'est qu'un faux départ : à 2 kil. 500 du poste, le sentier devient impraticable et le guide déclare qu'il n'est pas compétent plus loin; je l'envoie chercher au village quelqu'un de plus savant. Il revient seul, mais avec un billet de Tellier m'expliquant que le sentier que j'ai pris ne va pas plus loin : il conduit à un simple rendez-vous de chasse. Force m'est de revenir au poste, où d'ailleurs m'attend un excellent déjeuner.

Après le repas, je prends congé définitivement, cette fois, des hôtes aimables de Zarânou, et me dirige sur Soukoussoukou, où l'on doit me montrer un chemin conduisant chez les Assayé. A Adoukrou, je remarque des enfants qui jouent avec une toupie à musique de leur fabrication : c'est une petite calebasse ronde que traverse un bâtonnet pointu et qui est percée de deux trous; au moyen d'une ficelle qu'ils enroulent autour du bâtonnet et d'une planchette qu'ils tiennent à la main et sur laquelle, grâce à une échancrure semi-circulaire pratiquée à l'une des extrémités, on appuie la toupie tandis

que l'on tire la ficelle, ils impriment à la calebasse un mouvement giratoire, et elle tourne sur le sol en ronflant, à l'instar d'une toupie européenne.

*12 février. — Afré-krou.* — Le chemin dont on m'avait d'abord nié l'existence et que j'ai eu tant de peine à me faire montrer quitte la route télégraphique à Ngouan-nda : c'est un sentier convenable et visiblement fréquenté ; nous y rencontrons quelques hameaux composés de huttes très propres, avec de la volaille et de petites plantations : on y chasse, on y fait du caoutchouc et on y « vend » l'hospitalité aux chasseurs et *Poyofoué* de passage.

*13 février. — Su-ntirénou.* — Hier soir, nous avons eu un très violent orage et une pluie d'une virulence extrême qui a duré toute la nuit. Je ne m'étais pas aperçu que le toit qui protégait mon lit était à claires-voies... et la pluie est tombée dans ma chambre à coucher comme chez elle. A la fin cependant, vaincu par le sommeil, je me suis endormi, enfoui sous ma couverture trempée, dans une douce moiteur. Ce matin le ruisseau qui borde Afré-krou, presque à sec hier, était devenu un torrent impétueux coulant à pleins bords et même plus, puisqu'il avait jeté son dévolu sur le sol de ma hutte à titre de déversoir : j'étais mouillé par en haut et par en bas.

Restés à Afré-krou jusqu'à midi pour nous sécher un peu, nous arrivons à 1 h. 50 à Su-ntirénou, campement de *Poyofoué* Fanti. Le maître de céans m'engage à coucher chez lui, me disant que les campements que je rencontrerais sur ma route ne renfermeraient pas assez de marmites pour cuire les aliments de mon personnel, pourtant réduit à douze hommes (cinq porteurs, quatre hommes d'escorte, l'interprète, mon domestique et un guide). On ne résiste pas à des arguments aussi sérieux et nous nous installons à Su-ntirénou. Lorsque j'aurai le temps, j'ajouterai au chapitre des Chapeaux de feu Aristote un appendice « sur l'influence du nombre des marmites dans l'organisation d'un itinéraire ».

*14 février. — Ngonnda-Bissa-krou.* — Nous n'avons en effet trouvé sur notre route que des campements abandonnés et en ruines ; quant au campement de Ngonnda-Bissa-krou, il renferme quelques marmites, mais pas un seul habitant.

Sur le bord du sentier, nous avons rencontré un squelette d'éléphant ; la tête, privée de ses défenses, naturellement, était en partie envahie par la mousse.

On me dit que les Assayé savent préparer, avec l'amande des fruits de l'acajou, une huile blanche et liquide, très bonne au goût, qu'ils mettent en bouteilles et exportent parmi les tribus voisines. Les femmes Zéma savent aussi préparer une sorte d'huile avec les peaux de bananes.

*15 février.—Kouamé-Mbri-krou.*— C'est un village de trois cents habitants environ, en partie Assayé, en majorité Assanti. Toute la population était venue assister à mon arrivée : c'était la première fois qu'un Blanc arrivait par la route de l'ouest, et la première fois aussi que l'on voyait un Français dans ce centre où se sont réfugiés beaucoup des Poyofoué qui nous ont fait la guerre en 1898. Tous les gens sont richement vêtus de pagnes de fabrication européenne, aux couleurs voyantes, et les coiffures des femmes pourraient rivaliser avec celles de Cape-Coast. L'accueil a été parfait : après les formalités protocolaires d'usage, on m'a donné l'une des cases les moins délabrées — car ici le logement n'est pas à la hauteur de l'habillement — et bientôt s'entassaient à mes pieds les bananes grosses et petites, vertes et mûres, les ananas, les ignames, avec une poule et une cuisse d'antilope.

*16 février. — Débissou.* — Par une route excellente, j'arrive ce matin à Débissou, gros village moitié assayé et moitié assanti : une longue rue centrale bordée de cases un peu décrépites, avec une foule très bigarrée. Au bout du village est le poste anglais, très quelconque, formé de trois cases bâties de guingois sur l'une desquelles l'architecte a placé ses initiales, un H et un L énormes. Je retrouve Soden, qui

me présente le médecin de la mission anglaise, le Dr Forbes, arrivé d'hier.

*18 février.* — *Fanabo.* — J'ai repassé aujourd'hui par Kouamé-Mbri-krou, où j'ai encore été accueilli très aimablement, mais toujours avec une pointe de curiosité. Oyua, mon guide assanti, me déclare que c'est la première fois que ses compatriotes voient un Blanc faisant des cadeaux en échange



Le capitaine Soden et l'escorte de la mission anglaise à Débissou.

des présents reçus et des tirailleurs ne faisant pas main basse sur les poulets et les moutons ; je pense qu'il y a dans ses affirmations une bonne part de flatterie à l'adresse de la nation à laquelle appartient son patron actuel, mais j'ai constaté pourtant que les habitants des villages anglais traversés nous faisaient, à mes gens et à moi, de véritables ovations.

*19 février.* — *Zougounou.* — Me voici revenu en territoire français.

Ce matin, au lever du jour, j'ai abattu un « chat-volant », animal de la taille d'un chat, dont la tête et la queue ressemblent absolument à celles d'un chat, mais dont les pattes et la queue sont réunis par une membrane analogue à celle des

chauves-souris, qui lui permet de s'élancer d'un arbre à l'autre, à d'assez grandes distances; le poil est noir sur la tête et le dos, blanc sur le ventre, les membranes et la queue. J'ai mangé la bête à mon déjeuner: la chair est ferme et délicate.

A propos de bêtes bizarres, j'ai aperçu hier, entre Débissou et Kouamé-Mbri-krou, un de ces curieux serpents que les Noirs appellent le « serpent à deux têtes ». Ce n'est pas que ce reptile ait quelque rapport avec l'hydre de Lerne, mais il est difficile, s'il reste immobile, de savoir où est la tête et où est la queue. Ce serpent est vermiforme et de la taille d'un gros orvet ; la tête ne porte aucune trace d'yeux, d'oreilles ni de narines; elle possède un seul orifice, minuscule et circulaire, situé sur la face inférieure. Quand l'animal rampe, il souffle par cet orifice, d'où sort une langue bifide et agile. Les écailles sont grisâtres. Ce serpent doit être absolument incapable de mordre; cependant les indigènes en ont peur, sans doute en raison de sa conformation quelque peu mystérieuse et déconcertante.

Quelqu'un qui n'a pas peur des serpents, c'est *Blackman's-trouble*, l'un des porteurs de Soden : il a toujours un serpent sur sa tête ou à sa main, enveloppé dans un mouchoir, et il joue avec lui, le prenant par la queue, le passant dans ses mains ou autour de son cou, ce qui met en fuite tous les Noirs (d'où le surnom pittoresque de *Blackman's-trouble*, « l'ennui du Noir »). Je l'ai vu opérer avant-hier avec un long serpent gris très mince à la queue effilée et à la tête très petite, qui gonfle son cou comme une naja et possède des crochets venimeux visibles, quoique de dimensions restreintes. Avant de se livrer à ses jeux de charmeur de serpents, Blackman's-trouble ne manque pas de s'oindre les doigts et les orteils d'une composition qui, d'après lui, le rend invulnérable.

Puisque je suis sur le chapitre des curiosités, il me faut mentionner une fleur bien singulière que j'ai trouvée le 15 février en me rendant à Kouamé-Mbri-krou. Elle a la forme d'une

cloche renversée, étranglée à la partie supérieure et surmontée d'une sorte de gros pédoncule renflé et recourbé dont l'extrémité s'attache à la tige, laquelle est une liane mince et flexible. Ce qui fait l'étrangeté de cette fleur, jaune pâle strié de bandes brunes verticales, c'est sa grosseur, qui est celle d'une tête d'homme de très forte stature, et sa rigidité. J'en avais aperçu trois, dont une complètement éclose, et avais cueilli cette dernière : malheureusement mon domestique, qui la portait, l'a laissée se déchirer aux broussailles de la route.



Une ..eur rencontrée dans la forêt.

*20 février. — Mokouan-krou.* — Le chef de Diangobo, qui m'avait affirmé qu'aucun sentier ne menait de son village au pays Assayé, et qui ensuite avait prétexté ne pas pouvoir me trouver de guide, a fini, non sans se faire prier, par me montrer lui-même la route.

Les indigènes du Ndénié n'aiment pas indiquer aux Européens les sentiers de Poyofoué, et cela pour deux raisons : d'abord parce qu'ils craignent de mécontenter les Poyofoué, qui n'aiment pas qu'on passe chez eux et qu'on voie les sources de leur richesse; ensuite parce qu'en cas de guerre, ces routes sont des chemins stratégiques de premier ordre pour se mettre à l'abri, et, ma foi, on n'aime pas livrer les secrets de la défense nationale à des gens qui peuvent éventuellement être vos ennemis...

Quant aux Poyofoué eux-mêmes, Fanti, Assanti ou autres, ils se sont montrés toujours pleins d'attentions et de prévenances pour nous et nous ont donné nos meilleurs guides : je ne prétends pas qu'ils étaient contents de nous voir passer à travers leur champ d'opération, mais, très intelligents en général, ils ont pris le parti de faire contre mauvaise fortune

bon cœur. Ils n'y ont d'ailleurs pas perdu, car j'ai largement récompensé leurs services.

*21 février. — Anani-krou.* — Toujours des campements de Poyofoué. sans un seul village véritable.

On remarque souvent, le long des chemins, des sortes de bancs de coquilles d'escargots: voici l'explication de ces amas de coquilles : les gens de la forêt ramassent les escargots et les mettent « en nourriture » dans des espèces de parcs; lorsqu'il y en a suffisamment — la récolte dure souvent une semaine et plus — ils les sortent de leurs coquilles. les font sécher, les agglomèrent en paquets gros ou petits qu'ils enfilent dans une corde, et vont vendre ces paquets dans les villages, laissant les coquilles sur place. C'est auprès de ces amas de coquilles que les mères viendront déposer leurs œufs, afin que leurs petits puissent y trouver la chaux nécessaire à la confection de leur carapace. Ces escargots varient de la taille d'un gros escargot de Bourgogne à celle d'un poing d'homme.

Nous avons vu aujourd'hui un phénomène naturel assez curieux : à 2 kilomètres environ de Ngonnda-Bissa-krou, où j'avais recoupé mon itinéraire précédent. le sentier traverse une sorte de calotte sphérique de 200 mètres de diamètre. composée d'un seul bloc de granit. grisâtre à la cassure, mais noirci extérieurement; sauf quelques maigres touffes d'herbe qui ont poussé dans les fissures du roc, ce monticule ne porte aucune trace de végétation, la pierre étant tout entière à nu. Cette vaste clairière pierreuse au milieu de la forêt dense. formant une solution de continuité unique, offre un aspect autrement curieux que si elle se trouvait en pays découvert. On appelle cette colline rocheuse *Apaassou*.

Comme je faisais remarquer à Niangoran que, en raison de l'horizon relativement étendu dont on jouit en cet endroit, les Anglais pourraient y bâtir un excellent poste d'observation — mon guide assanti se mit à parler de la dernière campagne de Koumansi, à laquelle il avait pris part — comme ennemi des

Anglais, d'ailleurs — et raconta à mes gens un détail curieux sur la façon dont le gouverneur Hogdson aurait réussi à sortir de la ville investie, détail dont je ne garantis pas, bien entendu, la véracité : ayant appris que les Assanti se proposaient de lui couper la retraite par un mouvement tournant, il aurait fait déposer de grosses sommes en livres sterling sur le chemin que devaient suivre les rebelles ; ceux-ci, apercevant l'or, se jetèrent dessus, se disputèrent pour le partage, se battirent même, coururent mettre leur or en sûreté, et, quand ils arrivèrent enfin à l'endroit où ils avaient projeté d'arrêter le gouverneur, ce dernier, marchant bon train, était passé depuis longtemps. Une fois de plus la cavalerie de Saint-Georges aurait joué un rôle décisif dans l'issue d'une guerre. *Se non e vero...*

*22 février. — Aguafoué.* — La réception qui m'a été faite dans ce village populeux, mi-partie Assayé et mi-partie Assanti, contraste beaucoup avec celle que m'avaient faite les autres villages du territoire anglais. Personne n'est venu me saluer ni m'offrir un abri, sans excepter deux agents de la *Frontier preventive police*, qui n'ont pas même daigné se lever à mon approche. J'ai dû employer la menace pour obtenir une case et quelques maigres vivres, menace d'ailleurs que je n'ai pas eu à répéter, car il m'a suffi de prendre ma grosse voix pour que le chef et ses aides fassent le nécessaire au pas gymnastique.

*23 février. — Débissou.* — Je retrouve Des Vœux et Bouvet : un mois presque s'est écoulé depuis notre séparation à Niablé, et nous avons une masse de choses à nous raconter. Eux aussi ont eu une rude besogne, en particulier dans le massif montagneux de Kouamiama, en pays Assayé.

*26 février. — Essénou.* — Essénou est un gros village de 600 habitants environ, Assayé, Fanti et Assanti, très proche de Débissou. Comme dans les autres villages Assayé de cette région, les maisons sont petites, mal bâties, mal entretenues, et les rues sont sales. Nous sommes loin des villages si propres

et des maisons si confortables des Agni du San-mvi et du Ndénié. A part cela, je trouve peu de différences entre les Assayé et les autres tribus Agni.

Il vient d'y avoir un décès ; résultat : la moitié de la population est ivre. Ces « saouleries » qui accompagnent chez les Agni de l'Est toute cérémonie mortuaire sont réellement dégoûtantes ; combien j'aime mieux les belles fantasias des Agni du Baoulé, les processions rituelles et toutes ces cérémonies d'une sauvage grandeur et d'un antique symbolisme. Il est vrai que les Baoulé sont moins entamés par la « civilisation » et qu'ils consomment plus de vin de palme que d'eau-de-vie de genièvre, et portent plus de tissus indigènes que de cotonnades de Manchester.

A propos de cotonnades, j'ai vu ici, pendus à l'éventaire d'un colporteur, des mouchoirs où, entre les portraits de Roberts, Kitchener, Buller et French, on voit de beaux soldats rouges flanquant des piles magistrales à d'horribles Boers : ce sont sans doute des tableaux scolaires destinés à répandre l'instruction par l'image.

*27 février. — Bopouàssou.* — Un campement de cinq huttes délabrées dont un vieillard infirme est le seul habitant, tel est le « village » de Bopouàssou, où nous passons la nuit.

Ce vieillard semble très expert en l'art de prédire l'avenir au moyen de cordons de cuir : son appareil divinatoire se compose de deux faisceaux de minces lanières disposées comme celles d'un martinet ; il en frappe violemment une peau de singe, et, suivant la façon dont les lanières s'emmêlent, il démêle, lui, l'imbroglio de l'avenir et proclame les événements futurs avec une extrême volubilité, sur un ton monotone et scandé, à l'instar de Mlle Couesdon. Malheureusement pour lui, comme Bopouàssou est moins peuplé que Paris, il a moins de clients.

*28 février. — Kouakou-Amanfou-krou.* — Ici, nous trouvons de véritables cases, avec des vrais murs, dénotant que la

localité a quelque chose de stable. Cependant, ce village, qui ne compte d'ailleurs qu'une quarantaine d'habitants, n'est qu'une station de Poyofoué étrangers, ayant la même origine que les campements épars à travers cette immense forêt inhabitée qui sépare le Ndénié, l'Assikasso et le Bonna de l'Assayé et de l'Aa, et qui a nom *Akonan-*



Un coin de Débissou, village assayé (Côte d'Or).

*nzan*. Mais Kouakou-Amanfou, qui est un Fanti de Cape-Coast, a eu l'idée d'ajouter au bénéfice qu'il retire de l'exploitation du caoutchouc celui retiré de la vente de nourriture aux voyageurs, et, dans ce but, il a débroussé un très vaste emplacement qu'il a planté de bananiers, d'ignames, de manioc, d'arachides, de patates et de cannes à sucre. Aussi il fallait voir briller la joie dans les yeux de mes porteurs, lorsqu'à leurs regards ravis se montrèrent ces champs d'abondance.

Les arbres à caoutchouc abondent dans l'Akonan-nzan ; la liane au contraire y est fort rare et on ne l'exploite pas. Le

sol est jonché de troncs morts d'arbres à caoutchouc, reconnaissables aux cicatrices dont ils sont couverts. suivant des lignes obliques à l'axe du tronc; mais à côté de ces cadavres se dressent quantité d'arbres encore bien vivants. Le latex est recueilli dans des petits pots en terre et coagulé, au moyen d'acides divers et notamment du suc d'une plante indigène. dans de grandes fosses creusées dans l'argile dure ; le produit est sectionné en larges et longs pains rectangulaires connus dans le commerce sous le nom anglais de *lumps*. La valeur marchande de ce caoutchouc est en général très inférieure à celle du caoutchouc provenant des lianes de la région située au nord de la forêt, mais il s'y rencontre beaucoup moins de déchets.

*1er mars. — Agnima-krou.* — Ce qu'on m'avait signalé comme le « campement » de l'Apollonien Agnima est un véritable petit village, et peut-être le plus joli village noir qu j'aie vu jusqu'ici. Les maisons, bien alignées et bien bâties, so ornées de bas-reliefs et d'ornements divers; la position ch sie, sur le flanc d'un coteau au pied duquel coule l'Assué- est parfaite. Tout est d'une propreté extrême. Enfin c'est bon gîte, d'autant mieux accueilli qu'il était inattendu.

Agnima, superbe noir qui mérite bien. par ses formes scu pturales. le surnom donné à sa race, se met en frais po nous : trois poules, un vrai monceau d'ignames, et toutes l cases les meilleures et les cuisinières les plus habiles à not disposition. Je consulte de l'œil mon monde pour savoir si dois m'arrêter ici ou passer outre : la réponse est écrite da tous les yeux. et j'accepte l'hospitalité si aimablement offert

Bien m'en a pris : vers deux heures éclate une tornade tr violente suivie d'une pluie torrentielle : mieux vaut être à l'ab chez Agnima que de traîner ses grègues dans la forêt ruiss lante.

*2 mars. — Koguia-krou.* — En arrivant à Koguia-krou, nou entrons dans l'*Assikasso*, habité par la tribu agni des *Sikd*

*sou-foué* (gens du pays de l'or). La population diffère d'ailleurs très peu de celle du Ndénié. Elle présente seulement, au moins ici, un aspect plus pauvre, moins familier, mais plus réellement cordial. Les cases, petites et isolées, sont plus rustiques et moins confortables, mais les plantations sont plus vastes et mieux tenues.

*3 mars. — Poste d'Assikâsso.* — Aujourd'hui nous avons quitté les sentiers de brousse pour de véritables routes, largement débroussées, traversant de vrais villages et d'immenses plantations où l'igname commence à avoir le pas sur la banane et où se montre le coton.

Les villages traversés, en particulier Damé, sont vastes, bien aérés, et respirent un air de prospérité agricole ou *rurale*, bien différent de l'apparence de prospérité financière *ou* citadine que présentent les villages du Ndénié.

Koguia, le chef expansif, bruyant et remuant de Koguia-*krou*, a tenu à m'accompagner lui-même jusqu'à Adou-krou, village où l'on rejoint la route télégraphique, près du poste. Au fond je crois qu'il avait affaire en cette localité et que son amabilité n'était qu'un vernis donné à son intérêt... Mais il faut toujours avoir l'air de croire aux bonnes intentions des gens, surtout lorsque, comme Koguia, ils savent pratiquer l'hospitalité.

Au poste d'Assikâsso, l'accueil le plus amical m'est fait par le capitaine Caillens, le docteur Canac et le receveur des Postes Clavié. J'y retrouve Bouvet et Des Vœux, arrivés d'hier, venant de Débissou par Abrofrâssi. Une heure après moi arrive Laforgue qui, depuis notre séparation à Niablé, s'est donné tout entier à l'organisation de notre ligne de ravitaillement. Aucun de nous n'a cessé d'être en parfaite santé.

## CHAPITRE VI

# *Dans l'ASSIKASSO et le BONNA*

Les grands villages de l'Assikâsso. — Koguinan et les Bonna. — Une peu aimable réception dans un joli petit village. — Premier contact avec les Abron et les Koulango. — Le chef Kabran-Pya. — Les champs de « cannes à pêche ». — Les exploitations aurifères. — Nos porteurs servent d'interprètes. — Rencontre de Sitafa, l' « hôte de M. Binger ». — Toujours des zig-zags. — Retour à Assikâsso. — Les Agni de l'Assikâsso et du Bonna.

*11 mars. — Koguinan.* — Après quelques jours passés à faire des calculs astronomiques, à reviser et assembler nos itinéraires, à réunir des renseignements sur le pays et les routes, nous avons quitté le 9 le poste d'Assikâsso, nous partageant les levers à faire dans le polygone très peuplé dont les sommets sont Assikâsso et Kouaou-Kouamé-krou sur la route française, Diaba-krou et Pâmou sur la route anglaise.

Les villages habités par les Agni *Sikâssou-foué*, entre Assikâsso et Kotokosso inclus, sont tous peuplés et prospères et nous y trouvons excellent accueil et abondance de vivres : *Kongodia*, *Eyua-krou* et *Kotokosso* notamment sont les plus gros villages que nous ayons rencontrés depuis la côte, exception faite de quelques villages du San-mvi. Le bétail (bœufs, moutons, chèvres) et la volaille abondent, et les plantations s'étendent à perte de vue, semant dans la forêt des clairières qui ont souvent plus d'un kilomètre de long. A Eyua-krou, pour la première fois depuis la côte, j'ai vu des tisserands et des femmes filant le coton.

La population, plus simple que celle du Ndénié, est aussi plus sympathique et plus travailleuse.

us nous sommes tous retrouvés à *Koguinan* ou *Adou-rou*, très gros village habité par des Agni de la tribu *'onna*. dont la position par rapport à la frontière est in-ne, bien qu'il ait toujours été considéré comme français. rage violent déverse des trombes d'eau qui filtrent à



Idoles et bas-relief à Kongodia, près Assikâsso.

s la toiture de notre salle à manger ; Ekra, le domestique 'orgue, montre alors son ingéniosité d'une façon tout ıdue : afin d'empêcher la pluie d'éteindre la bougie, il a géniale autant qu'inédite de coiffer le photophore... ıne boîte d'allumettes...

*mars*. — Adouyao, chef de Koguinan et des Bonna de ıon. était autrefois vassal du roi de l'Abron. ainsi d'ail-que le chef des Sikâssou-foué ; actuellement, ils sont l'autre à peu près indépendants. Adouyao est d'ailleurs

un vrai chef, à la parole brève et énergique, ennemi des détours et des longs discours. Il me donne succinctement mais de façon précise tous les renseignements que je lui demande. Je l'ai conquis tout à fait, du reste, par le présent d'une pièce de soie rouge qui fait ses délices : il avait envoyé trois fois à la Côte pour avoir de la soie rouge, me dit-il, et il n'avait trouvé que de vilaines satinettes qu'on lui avait fait payer un prix fou.

Il a voulu se faire construire une maison à étage, avec toiture en planches : mais ses talents d'architecte sont minimes et sa maison est une écumoire inhabitable et inhabitée. Par contre il a d'autres cases, de style indigène, très confortables, hautes de toiture, ornementées avec goût et bâties sur des terre-pleins élevés. Presque toutes les toitures sont faites avec des feuilles de *ouarè* (*Sterculia Cordifolia*), larges et dures, disposées en plaques carrées bien tressées, que l'on place comme des ardoises; ces toitures restent étanches durant deux à trois ans, paraît-il, sans avoir besoin de réparation : elles seraient donc bien supérieures à la toiture commune en palmes de raphia et surtout aux toitures en larges feuilles ovales de certains villages du sud, et pourraient rivaliser avec les bonnes toitures en herbe ou en paille, dont la fabrication en forêt est fort difficile et très onéreuse à cause de l'absence complète de ces deux matériaux.

On fait beaucoup ici le commerce des énormes escargots gros comme le poing qu'on appelle en agni *bouyé*, *ko-ngroma* ou *kérékété*, suivant les régions. Les Poyofoué, durant les intervalles de loisir que leur laisse la récolte du caoutchouc, ramassent ces mollusques, les sortent de leurs coquilles, les fument légèrement, et vont les vendre dans les villages, en même temps que des tortues de terre dites « casse-noisettes », qui sont fort abondantes dans la forêt.

*13 mars.* — *Diaba-krou.* — Diaba-krou est un misérable hameau fondé par quelques *run-away* des environs de K[illegible]u-

mansi, appartenant à la tribu assanti des *Aa* ou *Aafo*; il est situé sur la route, à peu près parallèle à la frontière, qui réunit les postes de douane anglais de Débissou et de Pâmou. Bâti des deux côtés d'un ruisseau cascadeur, dans un site ravissant, il ne paie pas de mine avec ses quelques huttes aux cloisons de planches disjointes. Quant aux habitants, ils sont réellement peu aimables.

A mon arrivée, deux vieillards et un jeune homme coiffé d'une perruque de laine noire mauvais teint, que Niangoran me dit être un « docteur », m'offrent l'hospitalité et m'apportent deux ignames, excusant la modicité de leur cadeau par la pauvreté du village; point de plantations; les habitants avouent qu'ils sont obligés d'aller s'approvisionner à Koguinan, qui est à 10 kilomètres. Et pourtant ces gens peu enclins aux travaux agricoles ont la prétention de tenir auberge pour les convois qui traversent leur hameau! Diaba-krou, en effet, si on excepte Adabo-krou, village voisin de Débissou, et quelques localités toutes proches de Pâmou, est le seul lieu habité sur les 100 kilomètres au minimum qui séparent les deux postes anglais.

Dans une auberge, il doit y avoir à manger moyennant finances. En effet, les indigènes offrent à mes hommes quelques minuscules ignames à raison de... 6 pence (60 centimes) la pièce! Je la trouve mauvaise; néanmoins, ne voulant pas discuter les prix dans un village qui n'est pas en territoire français, j'offre de payer au taux demandé les 15 ignames fournies à mes porteurs, quitte à rendre compte au capitaine Soden. Le « docteur » répond qu'il « ne veut pas » que j'écrive au capitaine Soden et qu'au surplus il n'acceptera pas les 9 fr. 50 d'argent français que je lui offre, la monnaie française n'ayant pas cours en territoire anglais. Je lui fais observer que, d'après ses propres affirmations, les gens de Diaba-krou vont s'approvisionner à Koguinan, où la monnaie française a cours, et je lui tends les 9 fr. 50. — « Nous n'en

voulons pas, crie le « docteur ». — Eh bien, laissez-les, dis-je en les déposant à terre; maintenant je suis sourd : inutile de parler encore. »

Le « docteur » disparaît, mais un de ses camarades reste là, me guettant du coin de l'œil. Me voyant me lever de ma chaise, il croit que je vais reprendre la monnaie, la ramasse prestement et s'éclipse.

Le soir, autre palabre : on avait assigné à mon brigadier Sissé une case pour lui et mes hommes d'escorte; voilà maintenant qu'une femme veut les mettre à la porte, crie et tempête pour ameuter le village; la persuasion n'ayant pas prise sur cette mégère, je la saisis par le poignet et la mets elle-même à la porte. Nous avons enfin la paix.

*14 mars. — Koumakpatié.* — Mon départ de Diaba-krou a été plutôt froid : assis sur un tronc d'arbre, le « docteur » et ses acolytes m'ont regardé passer, en conservant une immobilité de statues : un groupe de bronze pour les jardins du Pavillon de Flore.

De retour à Koguinan, j'ai raconté à Adouyao comment j'avais été traité à Diaba-krou. Il fumait d'indignation, et me montrait d'*énormes* ignames, me disant qu'elles étaient vendues autrefois aux gens de Diaba-krou à raison de *trois* pour 6 pence, mais que, depuis un an, personne n'était venu de Diaba-krou à Koguinan. Adouyao soupçonne, et non sans raison, ces aubergistes insolents et paresseux de venir s'approvisionner « à la foire d'empoigne » dans les plantations de Koguinan, dont certaines s'étendent jusqu'à trois kilomètres du village dans la direction du pays anglais.

*15 mars. — Brofouéyédou.* — Bonne route, bons villages, bonnes gens. C'est la première fois, paraît-il, qu'un Blanc passe par ici. Tous les chefs veulent me garder à coucher.

J'ai passé sans transition, entre Nan-ngo et Kyimbri-krou, au pays des *Bonna* dans celui des *Abron*. Ces derniers sont le premier peuple non agni que nous rencontrons depuis

ougoua, si l'on ne tient pas compte des établissements fondés ans la forêt par les Poyofoué étrangers. Les Abron apparennent d'ailleurs à la même grande famille que les Agni, iais ils font partie d'un groupe différent, qui comprend aussi es Assanti, les Aa, les Fanti et la majorité des tribus de la ôte d'Or, et qui est connu des ethnologues sous le nom de



Sur la grande place de Koguinan, village Bonna.

groupe *Kyi* ou *Otchi* ou *Tchi*. De plus, ils ne sont que les conquérants du pays qu'ils occupent, et dont les autochtones, de race très différente, sont les *Koulango*, tribu à laquelle appartiennent nos porteurs. Le dialecte abron, presque identique au dialecte assanti, a de grandes analogies avec les divers dialectes de la langue agni, mais le koulango n'a de rapports ni avec l'un ni avec l'autre.

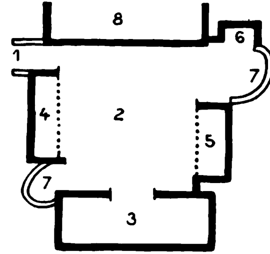
Je disais que la transition est insensible entre les Bonna et

les Abron : en effet, les deux tribus ont les mêmes mœı provienment d'une souche commune et ont eu de tout teı des rapports étroits ; l'agni est généralement compris Abron du sud et l'abron est compris d'une grande partie Bonna. Leurs villages sont très voisins les uns des aut formant un enchevêtrement où il est difficile de démêler frontière réelle. Il n'existe pas entre ces deux peuples zone déserte comme on en rencontre généralement entre différentes tribus.

Toute cette région est aussi populeuse que la partie Ndénié que nous avons traversée l'est peu. La forêt comme à être plus clairsemée, bien qu'on ne rencontre pas enc de solutions de continuité naturelles, en dehors de quelq plateaux de roche ferrugineuse; mais les immenses espa débroussés pour les plantations ne sont plus, même aband nés à eux-mêmes, recouverts par la végétation arborescen comme il arrive plus au sud : laissés en friche, ils constitu de vastes clairières que recouvrent seulement de hautes her à forme de roseaux; Bouvet a baptisé ces clairières du non « champs de cannes à pêche ».

La population présente les mêmes caractères que observés déjà dans l'Assikàsso : nullement arrogante, accu lante, simple, cordiale sans excès de familiarité, poli déférente envers l'Européen. Le protocole du San-mvi et Ndénié a disparu : on échange les nouvelles sans formal préalables, mais partout règne l'excellente coutume de jamais demander les nouvelles au voyageur avant de avoir offert, à lui et à sa suite, de l'eau pour se désalté Les gens sont aussi plus travailleurs et plus artistes que d le sud. On cultive en grand, non seulement pour la nou ture, mais aussi pour l'industrie. L'igname a remplacé la nane, l'arachide a remplacé l'amande de palme, et les tis indigènes, faits sur place à l'aide du coton récolté dans le pa prennent le pas sur les tissus de fabrication européenne.

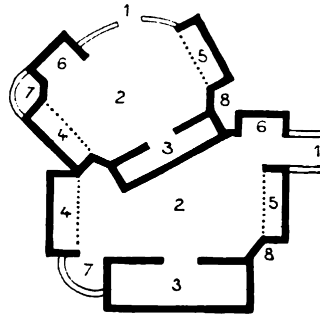
plus, et bien qu'on voie peu de bijoux en or, beaucoup moins que dans le Ndénié et dans le San-mvi, les exploitations aurifères sont bien plus étendues que dans ces deux pays. Les chemins sont bons, même les sentiers de brousse, par la raison simple qu'ils sont entretenus. Le sol est seulement un peu rébarbatif, à cause de la grande abondance des cailloux de quartz et des roches ferrugineuses.




Type de case abron.

1. Entrée; 2. cour; 3. chambre fermée ; 4. 5, chambres ouvertes ; 6, cuisine; 7. salle de bains; 8. chambre fermée de la maison voisine; 9, palissade.

Le chef abron *Kabran-Pia*, qui jouit d'une certaine autorité dans la région, m'accueille de la façon la plus affable dans son village de Brofouéyédou, et m'installe dans une maison toute couverte de bas-reliefs polychromes très réussis. Deux pages armés de chasse-mouches ne le quittent pas d'une semelle, ce qui lui donne une allure de seigneur féodal. Ses renseignements me révèlent l'existence d'une foule de villages encore inconnus, qui vont me forcer à continuer mes zigzags quatre jours de plus que je ne pensais.




Type de cases accolées chez les Abron.

1, Entrée; 2, cour; 3, chambre fermée; 4, 5, chambres ouvertes; 6, cuisine; 7, salle de bains; 8, murs de jonction.

*16 mars.* — *Deimba.* — J'ai rencontré à Deimba, où j'ai rejoint la route télégraphique, le riche commerçant *Sitafa*, de Bondoukou, célèbre dans l'histoire de la Côte d'Ivoire pour

avoir été l'hôte de Treich-Laplène et de M. Binger en 1888 et de la deuxième mission Binger en 1892. Ses affaires continuent à prospérer; il emmène en ce moment à Grand-Bassam tout un convoi : deux cents charges de caoutchouc, trente bœufs à bosse et sans bosse et trois chevaux. Cependant ce riche et digne négociant, après m'avoir très poliment salué et s'être informé de la santé de M. Binger et de celle de M. Clozel, n'a pas craint de me demander l'aumône, tant il est vrai qu'aucune honte ne s'attache à la mendicité en pays noir. « M. Binger, me dit-il, serait certainement très fâché s'il apprenait que tu as rencontré Sitafa et que tu ne lui as rien donné; M. Clozel m'a donné de l'argent chaque fois qu'il m'a rencontré; tu es l'envoyé de M. Binger, qui commande toute l'Afrique, et de M. Clozel, qui commande la Côte d'Ivoire; par conséquent, détenteur au moins momentané de leur autorité, tu me commandes, moi Sitafa, et tu ne peux pas t'abstenir de me faire un cadeau. » Devant une argumentation aussi solide, il n'y a qu'à s'incliner et c'est ce que je fais.

Il me demande aussi si j'ai les photographies qu'a prises de sa personne et de sa maison M. Marcel Monnier; je lui réponds qu'effectivement je possède un livre (*France Noire*) où elles sont reproduites, mais que j'ai laissé ce livre à Assikâsso.

Comme je lui fais remarquer que ses chevaux ont mauvaise mine, il m'affirme que ce pays-ci est moins mauvais pour les chevaux que Bondoukou, contrairement à l'opinion généralement répandue : « Dans l'Assikâsso, me dit-il, les chevaux peuvent tenir deux ans; à Bondoukou, ils ne peuvent même pas tenir un an. »

*19 mars. — Kyimbri-krou.* — Des zigzags nombreux m'ont ramené ici, après m'avoir fait traverser en trois jours des villages abron, reliés entre eux par de bons sentiers, et dont plusieurs sont uniquement habités par des autochtones *Koulango* : dans ces derniers, pour me faire comprendre, je suis obligé d'avoir recours à mes porteurs, dont deux ont

trois comprennent l'abron, que parle Niangoran, et le dioula, que parle Sissé Diallo.

J'ai traversé aujourd'hui plusieurs exploitations aurifères : les simples trous superficiels, d'ailleurs, creusés dans le voisinage ou dans le lit même des ruisseaux, et, à côté, des sortes de citernes alimentées par la rivière et où l'on lave la terre.



Diabakrou, hameau Assanti (Côte d'Or).

Tous les villages de la région possèdent des champs de tabac assez étendus et bien entretenus. Contrairement aux Agni du sud et comme les Baoulé, les Abron prisent et chiquent plus qu'ils ne fument. Ils préparent leur tabac à priser en séchant les feuilles sur un tesson de poterie chauffé au feu et les écrasant sur une pierre polie au moyen d'une pierre ronde bien lisse ou d'une coquille de gros escargot. Mais ce n'est pas tout; cette poudre de tabac, pure, ne serait pas assez

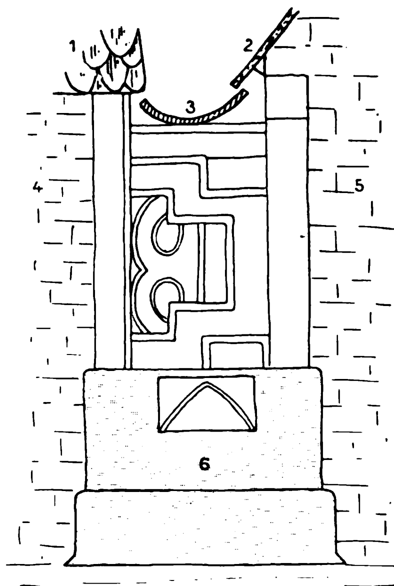
forte. Alors on fait brûler des peaux de bananes, que l'c réduit en cendres; on enferme ces cendres dans une sorte c sachet en feuille de bananier, ouvert par le haut, et dont le bc est fermé au moyen d'une ligature assez lâche pour qu'ur goutte d'eau y puisse passer; on suspend ce sachet à tro bouts de bois formant trépied, au-dessus d'un foyer qu supporte une assiette d'argile ou un tesson de poterie, chauff à blanc. On verse de l'eau dans le sachet. Cette eau, traver sant la cendre, se filtre très lentement, tombant goutte goutte par la ligature du sachet sur l'assiette chaude; là, l'ea s'évapore, et il demeure un sel qui présente l'aspect de la ma gnésie calcinée. Ce sel est recueilli, mélangé en petit quantité à la poudre de tabac et trituré avec cette dernière su la pierre polie. Il paraît que le tabac, après cette préparation monte davantage à la tête.

Ce sel extrait, par filtrage et évaporation, de la cendre de peau de bananes, entre aussi dans la préparation du savon indigène pour lequel la matière grasse est fournie, dans le sud par l'huil de palme, dans le nord par l'huile de carapa ou touloucouna

*20 mars. — Kouassi-Ndrama-krou.* — Tous les village bonna traversés aujourd'hui (Nguessan-krou, Akyin-Kouamé krou, Ata-krou et Kouassi-Ndrama-krou), comme le villag abron de Kyimbri-krou où j'ai couché hier, se livrent à l'in dustrie de l'or. La route serpente au milieu des puits quelques-uns larges et pleins d'eau, d'autres étroits, bie cylindriques, et profonds de 2 à 5 mètres. Ici, les indigène n'exploitent que la terre : le quartz est laissé de côté; il es probable que ce quartz, qui forme des amas considérables à l'entour des puits, renferme au moins autant d'or que la terre dont il a été extrait; mais, trouvant suffisamment d'o dans la terre pour satisfaire leurs besoins, les indigène estiment à bon droit qu'ils auraient tort de dépenser leur temps et leur peine à concasser des pierres, alors que le sable es riche en métal et qu'il suffit de le laver.

*22 mars.* — *Kotokosso.* — Sur la route de Yifossi à Kotokosso, isolé au milieu de villages bonna et à proximité des villages Sikâssou-foué, se trouve le hameau de *Kouakou Gbrirakrou*, le plus méridional, je crois, des villages dépendant de l'Abron : la langue *koulango* est la seule qui y soit comprise couramment.

Depuis mon départ d'Assikâsso, j'ai déjà traversé douze fois la rivière *Yifo*, dont deux fois aujourd'hui, et ce ne sont pas les dernières ! Cette rivière, très sinueuse, aux berges assez élevées, marque à peu près la limite entre la forêt absolument dense, au sud, et la forêt parsemée de clairières, au nord. Ses bords sont couverts presque partout d'exploitations aurifères.




Type de mur de jonction orné de bas-reliefs à Tâforo (Doma).

1, Toiture en feuilles de *ouaré* du mur Nord-Sud ; 2, bord de la toiture du mur Est-Ouest ; 3, gouttière en écorce ; 4, mur Nord-Sud ; 5, mur Est-Ouest ; 6, base du mur de jonction peinte en rouge (la portion ornée est peinte en blanc).

*23 mars.* — Retour au poste d'Assikâsso par d'assez mauvais chemins traversant des exploitations aurifères très étendues et des petits villages peuplés de Bonna et de Sikâssou-foué.

*Les Agni de l'Assikâsso et du Bonna.* — Les *Sikâssou-foué*, appelés *Guabéné-fo* par les Abron, et les *Bonna* ou *Bonna-foué* ou *Bonnda*, appelés *Bonnaï-fo* par les Abron

qui désignent d'ailleurs sous ce nom tous les gens de langu agni, forment deux peuplades très voisines l'une de l'autre dépendant historiquement du roi des Abron ; leur dialecte surtout chez les Bonna, quoique très voisin de celui du Ndénié se rapproche davantage encore de celui du Baoulé.

Quant aux mœurs, elles se différencient de celles des Agr du sud par une plus grande simplicité, une plus grand ardeur au travail, une tendance plus marquée à compter su les produits de l'industrie locale au lieu de compter sur le importations européennes.

La fabrication des sièges, surtout chez les Bonna, est élevé à la hauteur d'un art. J'ai remarqué à Ata-krou une chais dont la barre transversale joignant les pieds de devant es faite de deux barreaux très minces réunis dans le milieu pa un nœud, le tout taillé dans le même morceau de bois et auss régulier que si c'était fait au tour. A Kouassi-Ndrama-krou j'ai vu une chaise présentant la même particularité, avec, en plus, un dossier vraiment remarquable. Les chaises basses et les tabourets du Ndénié se retrouvent dans l'Assikàssc et le Bonna, mais les chaises des chefs sont le plus souvent des chaises hautes, à dossier droit, au siège forme d'une pièce de cuir soutenue par des lanières de même matière, et présentant tout à fait l'aspect d'une chaise européenne de salle à manger.

*Les Binié.* — Dans quelques villages abron du sud, on trouve des représentants de la tribu agni des *Binié* ou *Bini*, peu différents des Bonna, mais plus mélangés que ces derniers avec les Abron. Cette tribu est éparse depuis le sud-est de l'Abron jusqu'à Mango ou Groumània et au Barabo. Peut-être n'est-elle pas d'origine agni pure et y faut-il voir un reste métissé de la tribu mandé-fou des *Bin* ou *Gbin*, dont quelques représentants existent encore dans la région de Bondoukou, proches parents des Ngan (ou Gan-né) de l'Anno et du Diammala et des Lo ou Gouro répandus à l'ouest du Bandama.

## CHAPITRE VII

### *Dans le DOMA et dans l'ABRON*

Le pays des Doma. — Pâmou et le roi Ponou-Yao. — Les villages frontières. — La lèpre. — Une région sans eau. — Des gens qui ont l'ouïe perçante. — A la lueur des torches. — Dans les champs de « cannes à pêche ». — Ngamé : les premiers horizons. — Loyale tentative d'alpinisme mal récompensée. — Limite des bassins de la Comoé et de la Volta. — Fin de la forêt.

*4 avril 1902. — Ouamé.* — Partis le 1er d'Assikâsso, nous nous sommes séparés dès le lendemain, nous partageant encore la besogne en zones à peu près parallèles : la route d'Assikâsso à Boudoukou est échue à Bouvet et Des Vœux avec la traverse de Matémangoua à Pouliâno ; j'ai pour moi la bande longeant la route anglaise de Pâmou à Sangba par Pouliâno, et Laforgue doit naviguer au milieu. Watkins et Archer chaînant la route anglaise et une traverse de Pâmou à Bondoukou.

Le joli village de *Ouamé* ou *Pâmou* est situé sur la rive gauche de la Pâmou ou mieux *Kpan-mou*, gros affluent de la Yifo, qui se jette elle-même dans la Bâ, affluent de la Comoé. C'est là que réside *Ponou-Yao*, chef ou « roi » des *Doma*, lesquels forment une tribu de même famille que les Assanti et de même origine que les Abron.

Les Anglais y ont un poste composé de quelques cases assez bien construites mais inhabitées et d'une série de huttes en ruines qui ont dû servir de logement à des troupes à un moment donné ; actuellement le personnel du poste se compose de deux *policemen* en guenilles et d'un Fanti plus ou

moins lettré qui remplit les fonctions de juge et d'interprè (*linguist*) du roi : ce Fanti me montre une sorte de hang pourvu d'une manière de comptoir et me le désigne sous nom de ***British court*** (tribunal britannique).

En passant à Ouamé, Soden avait recommandé à Ponoı Yao de me bien traiter. Aussi, dès mon arrivée, il est ver me saluer en grande pompe, précédé de chasse-mouches et sabres à poignée dorée, un serviteur l'abritant sous ı parapluie. C'est un homme jeune encore, à la tête et aı attaches fines, au nez droit et pointu, comme sont d'ailleu beaucoup d'Assanti. Il parle peu ou pas, pour bien établ qu'il est un roi. C'est un vieux, gros et roublard, qui prend parole à sa place. On m'a également présenté une dame d'âg respectable que le *linguist* m'a désignée comme *the queen* ( *the country*.

Le village de Ouamé est très bien construit : les cases so hautes et étroites comme celles des Assanti, avec toitures feuilles de *ouarè* qui de loin ressemblent à des ardoises ; voit aussi quelques toitures en herbes. Les maisons so régulièrement alignées; les murs, d'une blancheur éblouı sante, sont couverts de sculptures et de moulures délicates bien dessinées ; quelques maisons sont précédées d'un auve soutenu par des colonnettes sculptées, en bois recouvert d'a gile : l'ensemble a un aspect très coquet. Ponou-Yao est train de se faire construire une maison à étage, avec escali intérieur et vérandah faisant le tour de la maison ; les mur très épais, sont en terre et les cloisons en bois. Les portes les fenêtres, fort bien faites par des menuisiers de professio sont prêtes à être posées.

Le roi a un beau cheval et il a tenu à me montrer ses qu lités de cavalier : il ne manque pas de tenue d'ailleurs et sc coup de chapeau est d'un sportsman accompli.

*5 avril. — Sikâssué.* — Ponou-Yao affirme à qui veut l'e tendre que tout le pays situé à l'ouest de Ouamé lui appartieı

jusqu'à Krapa-krou inclus. Cependant, à moins de 3 kilomètres de Ouamé je trouve un chef abron, *Kouassi-Asséman* qui, en présence du porte-canne de Ponou-Yao, affirme avec véhémence qu'il est complètement indépendant de ce dernier et ne relève que de Kouadio-Eboua, roi des Abron; il ajoute que, si son pays est définitivement annexé à la colonie anglaise, il émigrera vers Bondoukou avec tous ses sujets. Et partout aujourd'hui j'ai constaté ce même état d'esprit, manifesté avec la même vigueur : à l'exception de quelques villages situés dans le voisinage immédiat de Ouamé ou sur la route anglaise (Koraàsso, Mounkouaàsso, Kouadio-Assem-krou, Kouadio-Assouman-krou, Assan-Ndi-krou, Tàforo, Guègne), qui sont peuplés de Doma, tout le pays à l'ouest et au nord de la rivière Pàmou est habité par des Abron qui, tous, affirment leur dépendance de Kouadio-Eboua et ont en horreur la domination de Ponou-Yao et des Assanti.

Les Assanti qui, depuis deux siècles, ont toujours cherché à s'emparer par la force de Bondoukou et du pays abron, sans y réussir d'ailleurs, sont les ennemis naturels des Abron, et les Anglais ont certainement commis une grosse faute en installant ou laissant s'installer, auprès des quelques chefs abron que le traité de 1893 a laissés en territoire britannique, des manières de résidents assanti dont le joug est insupportable aux indigènes : pour ces derniers, « domination anglaise » est devenu synonyme de « domination assanti », et c'est pourquoi tous les villages abron voisins de la frontière, mais situés en territoire britannique, demandent à émigrer chez nous. La prohibition de la poudre dans la colonie anglaise, le prix élevé des alcools de traite, la saisie du gin importé du territoire français, les exactions commises par les douaniers, les rapines auxquelles se livrent les tirailleurs Haoussa — pas plus mauvais que n'importe quels soldats noirs, mais un peu trop livrés à eux-mêmes — sont autant de causes supplémentaires du peu d'affection dont la domina-

tion britannique est l'objet parmi les populations frontières.

Le chef Kouassi-Asséman est lépreux : les premières et les secondes phalanges de ses deux mains n'existent plus qu'à l'état de souvenir, et l'un de ses pieds suit la même voie; cela d'ailleurs semble ne le gêner aucunement et ne l'empêche pas d'être vigoureux. Comme je lui avais fait un cadeau en échange du poulet qu'il m'avait offert, il est venu me dire merci en me tendant la main, selon la coutume répandue parmi les Assanti, les Abron et les Agni du sud-est. Je lui ai pris son informe moignon, puis, me rappelant l'horreur en laquelle nous tenons la lèpre, j'ai demandé à Niangoran si les Noirs de ces pays regardent cette maladie comme contagieuse. Niangoran s'est prononcé nettement pour la négative; après avoir réfléchi, il m'a dit n'avoir jamais vu un exemple de contagion : nombre de lépreux sont mariés et cohabitent avec leurs femmes sans que ces dernières attrapent la lèpre. Il m'a cité le roi de Béyini (Apollonie), qui était affligé d'une lèpre très caractérisée, qui avait des femmes, qui vivait constamment avec les unes et les autres, qui en a eu huit enfants, et qui a toujours été le seul lépreux de son entourage. J'avais déjà entendu soutenir la même thèse au Baoulé, où la lèpre est assez répandue mais n'est un objet de répulsion pour personne, au moins de répulsion motivée par la crainte de l'attraper, alors que, dans le même pays, les plus grandes précautions sont prises pour éviter tout contact, même le plus superficiel, avec les syphilitiques.

Toute la région parcourue aujourd'hui est couverte d'exploitations aurifères : les rivières sont remplies de trous, de canaux, de barrages, très gênants pour le voyageur qui a à les traverser, car ces ouvrages sont surtout nombreux aux endroits où les chemins croisent les cours d'eau.

*7 avril. — Ndàbéné.* — Je suis toujours en territoire anglais, mais j'ai laissé le pays des Doma, dont le dernier village, traversé ce matin, s'appelle Guègne, pour rentrer définitivement

dans celui des Abron et de leurs vassaux Koulango que je ne quitterai qu'aux approches de Bondoukou.

La forêt a changé encore d'aspect : les clairières sont moins nombreuses que dans les plaines bien arrosées du bassin de la Yifo, mais la végétation forestière y est plus maigre et plus desséchée. Nous n'avons pas trouvé une goutte d'eau sur les 12 kilomètres qui séparent Guègne (prononcez l'*u* et l'*e* comme dans « duègne ») de Ndâbéné : on rencontre quelques lits de cours d'eau, mais ils sont absolument à sec et tapissés de



Pâmou, village Doma (Côte d'Or).

feuilles mortes; parfois seulement il reste un peu d'eau blanchâtre dans un trou et ce sont ces endroits que les indigènes ont choisis pour y bâtir leurs villages, qui ne sont d'ailleurs que des hameaux.

On me dit à Ndâbéné qu'un Blanc est en ce moment à Kohué-nzyin, village si proche, ajoute-t-on, que d'ici on entend parler les gens de Kohué-nzyin. Pensant que ce Blanc doit être Des Vœux, je demande un guide pour m'y conduire ; il est quatre heures et demie du soir : les gens de Ndâbéné me disent alors que je n'aurai pas le temps d'aller et de revenir avant la nuit (qui tombe à six heures et quart environ). « Comment ? mais vous m'avez dit que d'ici on entendait parler les gens de Kohué-nzyin ? — Oui, mais quand ils parlent fort... »

Il faudrait en effet qu'ils eussent la voix bien puissante ou

que les gens de Ndâbéné eussent l'ouïe bien perçante, car il y a 5 kilomètres d'un village à l'autre, et deux hameaux entre les deux! Je ne trouve personne d'ailleurs : Des Vœux y a simplement passé dans la matinée, se dirigeant sur Pouliàno. J'en suis quitte pour revenir sur mes pas : mais au sortir du hameau d'Atounanou, il faisait tout à fait nuit, et une marche de nuit en forêt, par un sentier indigène peu battu, n'est ni facile ni agréable. D'autant plus qu'au nord de Ndâbéné, le chemin passe par une ancienne plantation, et je ne connais pas de casse-cou plus réussi qu'une plantation abandonnée. Mon guide avait bien une torche de roseaux, mais la lumière artificielle, à cause des ombres portées et des alternatives de clair et d'obscur, est plus gênante en forêt que la nuit complète. Enfin je suis rentré au gîte sain et sauf, n'ayant à mon actif qu'une chute sans gravité, causée par une radicelle d'igname où s'était embarrassé mon pied.

*9 avril. — Kohué-nzyin.* — Un zigzag me ramène au village dont les habitants parlent si fort! Entre Atouna et Ndâhuérim, j'ai dû traverser une clairière entièrement recouverte de ces hautes herbes dures à l'apparence de roseaux que Bouvet appelle des « cannes à pêche » : une telle clairière est plus pénible à traverser que la forêt la plus épaisse, surtout lorsque le feu a été mis aux herbes et qu'une tornade est survenue ensuite, comme c'est le cas aujourd'hui ; le feu en effet respecte les tiges, mais les tord, et le vent aidé de la pluie les couche dans tous les sens. Il faut marcher courbé, écarter les tiges dures qui viennent vous frapper au visage et chevaucher à travers celles qui s'inclinent vers le sol : après cet exercice on est trempé de sueur et noir de suie.

*11 avril. — Kouaé-Mdari-krou.* — Me voici rentré, momentanément, en territoire français. La végétation maigre des plateaux qui limitent le bassin de la Yifo a fait place de nouveau à des fourrés épais, arrosés par des rivières à l'eau claire et rapide. La grande forêt tient à se montrer dans

toute sa force à la limite de son domaine, car déjà, par des éclaircies, on aperçoit les sommets de la chaîne de hautes collines qui marquent à la fois la fin de la zone de végétation dense continue et la limite entre les bassins de la Comoé et de la Volta.

*13 avril. — Ngamé.* — Avec Laforgue, rencontré à Ngamé, je fais l'ascension d'une de ces collines, dont le sommet est à 100 mètres environ au-dessus de la plaine environnante : la vue s'étend à l'infini au nord, à l'ouest et au sud; seul l'est nous est caché par le mont Diàbo. A nos pieds, les « cannes à pêche » d'une immense clairière semblent de vulgaires brins de gazon desséché; un peu plus loin s'étend la forêt sans fin, que les brumes du soir, dorées par le soleil couchant, font ressembler à une mer houleuse vue d'un promontoire ou d'un vaisseau. Par-ci, par-là, des montées droites de fumée bleue décèlent la présence d'un village. Des sommets de collines, comme des terres lointaines, surgissent de l'océan de verdure moutonnante : l'Ebouàbo-Boka, sorte de monstre couché, dresse sa tête énorme à 15 kilomètres de nous; plus loin, si loin qu'on les perçoit à peine, deux pics jumeaux érigent leurs pointes bleuâtres; à l'ouest, sous le disque agrandi du soleil, une longue ligne de hauteurs ferme le bassin de la Ba ; au nord enfin, et tout près, s'accusent les montagnes au delà desquelles nous devinons le Soudan, les espaces découverts, Bondoukou, la civilisation musulmane...

Ne songeant qu'à nous rassasier les yeux de ce panorama, privés que nous sommes depuis quatre mois et demi de toute vue étendue, de tout horizon, rafraîchis délicieusement aussi par la brise pure qui nous fouette le visage, nous ne prêtons qu'une attention distraite à de gros nuages couleur d'encre qui s'élèvent rapidement derrière nous. Avertis un peu tard par quelques coups de tonnerre, nous commençons à descendre rapidement les pentes escarpées, les poumons à l'aise et le cœur léger. Mais, à peine atteignons-nous le bas de la

colline, que les nuages crèvent en rafale de pluie et de gı qu'un vent terrible pousse horizontalement devant lui. En clin d'œil nos vêtements sont saturés d'eau, que la prése de grêlons fondus rend plutôt froide. La traversée de l'étr bande de forêt qui enserre la rivière Kokroko est super les arbres se tordent sous la tornade avec un bruit de vo claquant au vent, les feuilles s'agitent comme des oriflamı et le tonnerre domine, complétant l'orchestre. Cent mètr peine avant d'arriver au village, nous rencontrons r ordonnance qui accourt... avec un parapluie : c'est bieı « précaution inutile ».

*14 avril. — Ahiressua.* — Je suis entré aujourd'hui, quittant Adouyoko, dans le bassin de la Volta, et j'ai la en même temps derrière moi la forêt dense continue, don limite, en cette région, coïncide très exactement avec la li de partage des eaux du bassin de la Comoé et de celui d Volta, en sorte que cette limite se trouve plus rapproché la côte aux abords de la frontière qu'à ceux de la route t graphique Assikâsso-Bondoukou.

Tout en jouissant de l'horizon qui s'étend devant moi pense que bientôt je la regretterai, cette forêt de l'Afri intertropicale dont on a tant médit, qu'on a tant raconté si faussement le plus souvent. On a parlé, avec une sort terreur superstitieuse, de ses « ténèbres » : on en a même le titre d'un livre fameux. Pour ma part, j'avoue humblen n'avoir jamais remarqué que la forêt africaine fût plus soı que n'importe quelle forêt digne de ce nom. Des Vœux m disait fort justement l'autre jour : les quelques vieilles fo de chênes ou de pins que nous avons respectées dans n Europe sont aussi sombres que la forêt africaine dans ses ties les plus denses et les plus vierges. On ne peut nier demment que la végétation soit éminemment plus dense c la forêt africaine que dans n'importe quelle forêt d'Eur mais là encore on a beaucoup exagéré en parlant de broı

inextricable, impénétrable, etc. Assurément on ne peut circuler ni en voiture ni à bicyclette, ni même à cheval la plupart du temps. Mais la forêt est sillonnée de sentiers dont les plus mauvais sont néanmoins des sentiers, c'est-à-dire des voies par où l'on passe ; quelquefois la marche y est pénible, nous avons payé pour le savoir : mais c'est moins la densité du fourré que l'état du sol qui rend la marche pénible en ces sentiers ; si l'on supprimait les racines sur lesquelles le pied glisse ou contre lesquelles il butte, et les troncs d'arbres abattus par l'âge ou le vent qu'il faut, soit enjamber, soit, lorsqu'ils sont trop gros, passer en grimpant dessus, les sentiers de forêt ne seraient pas plus désagréables que les autres.

Il ne faut pas oublier d'ailleurs qu'il existe en forêt, notamment au nord de Zarânou et jusqu'à la limite des régions découvertes, nombre de chemins qui méritent le nom de routes et où l'on peut circuler librement.

Certains voyageurs aiment à parler de l'état délabré de leurs vêtements à la suite d'une marche en forêt : à ma grande humiliation, je dois avouer que je n'ai pas déchiré plus de vêtements dans la forêt qu'ailleurs et que je n'ai qu'éraflé mes coudes dans les sentiers dits « de chasseurs ».

Non, la forêt n'est pas si impénétrable qu'on veut bien le dire. Assurément, lorsqu'on quitte les sentiers battus, il faut choisir les endroits par où l'on doit passer ; il ne faut pas s'aller jeter dans un buisson de palmiers-lianes : il pourrait vous en cuire ; mais en faisant les détours nécessaires, en sachant plier convenablement l'échine à l'occasion, on peut circuler presque partout dans la forêt. Les indigènes, quand ils vont à la chasse, ne suivent pas les sentiers, et c'est précisément pour cela qu'ils voient et tuent beaucoup de gibier, alors que nous, qui ne nous aventurons guère en dehors des chemins, nous en voyons très peu et en tuons moins encore : et pourtant les indigènes n'ont ni bas de cuir, ni bottes, ni complets en peau de taupe... et ils reviennent entiers.

Je disais tout à l'heure qu'on a tendance à exagérer l'obscurité de la forêt. Plusieurs fois, il nous est arrivé de n'atteindre le gîte d'étape qu'à six heures passées, c'est-à-dire à la nuit tombante, et pourtant nous avons pu jusqu'au bout lire les divisions de la boussole, chose difficile dans les ténèbres! D'ailleurs, si la forêt est sombre, cet inconvénient est compensé par d'appréciables avantages qui se résument en un mot: dans la forêt on est à l'ombre. Et l'ombre est chose si précieuse sous les tropiques qu'il faut savoir gré à la forêt de nous la prodiguer... royalement. On peut, sans fatigue, marcher en forêt tout un après-midi par les jours de soleil : pourrait-on le faire sans fatigue en pays découvert? On peut supprimer le casque et souvent même le chapeau sans inconvénient ; on peut se reposer, déjeuner, sans être obligé de s'enfermer dans une hutte basse et chaude ou de s'abriter sous une tente plus chaude encore.

On a dit et écrit maintes fois qu'on éprouvait en forêt une sensation constante de gêne et d'étouffement : il y a dans cette accusation un peu de vérité. Certainement, les jours où l'air est calme, on respire moins aisément en forêt qu'en terrain découvert, et la sueur, s'évaporant moins facilement, devient plus gênante. Mais il convient de remarquer que, dans les mêmes conditions atmosphériques, si en pays découvert on respire plus largement, on y a plus chaud aussi et que par suite, on n'est guère plus à son aise, à moins que ce pays découvert soit situé dans la région ultra-sèche du Sahara. D'autre part, lorsque la brise se fait sentir, elle pénètre très bien la forêt et est particulièrement agréable. Pour ma part, je ne sais rien de plus délicieux qu'une promenade matinale dans la forêt, alors que le soleil brille de place en place sur les feuilles humides de rosée et qu'une fraîcheur — de trop courte durée, j'en conviens — vous pénètre tout l'être. L'étouffement, ce n'est pas tant en forêt que je l'ai éprouvé que dans les savanes, entre les hautes herbes qui dépassent

la tête, formant comme une fournaise sans air, sans horizon... et sans ombre.

On a dit encore beaucoup de choses sur le silence éternel de la forêt, et sur la fatigue morale qui en résulterait pour le voyageur. La forêt africaine est, je l'avoue, moins bruyante que le Bois de Boulogne un jour de courses, mais elle est plus reposante. Ce « silence éternel » est quelque peu le fruit de l'imagination : dans le jour, sans parler des insectes qui font bruire leurs ailes aux abords des cours d'eau, on a le chant des oiseaux, les jappements des singes et leurs ébats dans les hautes branches, les rameaux morts qui tombent, les arbres qu'abat la vétusté; la nuit, ce sont les gémissements des pérodictiques (*ahua* ou *ouèya*), les appels des perdrix et des pintades, le cri des chauves-souris, le chant des grenouilles, les mille bruits des insectes, le hululement des oiseaux nocturnes, parfois le rugissement des panthères, et, toujours, le fracas de quelque géant sylvestre qui s'écroule, entraînant dans sa chute tout ce qui l'environne. Je ne vois pas en quoi la forêt de l'Akonan-nzan serait plus silencieuse que les savanes du Baoulé ou la brousse du Soudan, ou que n'importe quelle vaste étendue où les habitants sont clairsemés. J'ai voyagé dans le Sahara algérien, et c'est là que j'ai eu la sensation d'un silence éternel et impressionnant, la sensation aussi de quelque chose de grand et de solennel : mais ces sensations, la forêt africaine ne me les a pas fait éprouver.

En réalité, ce qui caractérise la forêt de la côte occidentale d'Afrique, c'est sa *continuité*; c'est le fait, par exemple, que d'Ellenda à Ngamé, c'est-à dire sur une distance de 300 kilomètres environ, nous n'avons pas rencontré une seule clairière naturelle, même de 10 mètres de large, en dehors de la roche d'Apaàssou dont j'ai parlé plus haut, et que, d'Ellenda à Assikàsso, soit sur une distance de 220 kilomètres, il n'existe même pas de clairières artificielles en dehors des espaces occupés actuellement par les villages et certaines plantations.

Un résultat de cette continuité, c'est que la vue est perp tuellement bornée. Là encore pourtant il convient de ne p exagérer et de ne pas dire, comme on le fait trop souver qu'on n'a même pas le spectacle du ciel : il suffit d'avoir cam une nuit en forêt pour savoir qu'on aperçoit toujours au moi un petit morceau de ciel au zénith. De plus, il est des régio où les gros arbres poussent en futaie, tuant sous eux la bas végétation, et où, par suite, l'horizon, quoique barré place en place, est relativement étendu : c'est même le cas plus général sur les plateaux. D'autre part, il ne faut pa oublier que dans les savanes, à l'époque où les herbes son hautes, la vue est plus bornée encore qu'en forêt et le spectacle autrement monotone. Enfin, si la vue ne s'étend pas loin, on a assez à regarder autour de soi, si on en a le loisir, pour ne pas trouver la forêt monotone; elle n'est toujours la même qu pour ceux qui ne savent pas se servir de leurs yeux; se aspects diffèrent énormément suivant les régions, ainsi qu les essences qui la peuplent et les êtres qui l'habitent. Et com bien de paysages merveilleux il est donné au voyageur de con templer! combien de sites que les millionnaires d'Europe n pourraient se procurer à prix d'or dans leurs parcs les plu éblouissants ! C'est un acajou gigantesque qui, en tombant, déchiré un coin d'horizon et permis au soleil de colorer de ton plus clairs et plus variés le fouillis de plantes que n'écras plus de son ombre le géant déchu ; c'est un pied de fromage aux étais colossaux rappelant le péristyle d'un temple égyp tien ; c'est un enchevêtrement de lianes enserrant un arbre e mariant ensemble les feuillages les plus divers ; c'est un tapi de vanille sauvage qui semble suspendu à quelque balco aérien ; c'est un groupe d'arbres aux racines étranges, décou pées à jour, soudées ensemble de place en place, formant un série de portiques où pourrait passer un cavalier ; c'est u ruisseau à l'eau limpide et fraîche cascadant sur des pierre noires garnies de mousse qu'il frange de son écume blanche

c'est une bande de singes se poursuivant d'arbre en arbre ; ce sont de petites antilopes grises qui passent et disparaissent, légères, presque immatérielles, glissant à travers les fourrés au galop de leurs minces sabots ; c'est un vol d'oiseaux noirs, casqués de jaune, qui battent l'air de leurs ailes puissantes avec un bruit de toiles secouées par le vent ; c'est toute la vie



Tâforo, village Doma (Côte d'Or).

de ce monde immense qu'est la forêt, vie intense, aussi variée en ses aspects que la vie humaine.

C'est une femme et c'est une déesse, cette forêt, et je comprends que les anciens l'aient féminisée et divinisée, et peuplée d'êtres surnaturels, étranges ou gracieux, Satyres, Nymphes et Dryades. C'est une femme, et comme toute femme, elle a ses charmes et ses caprices. C'est une maîtresse dant le voyageur est l'amant, et qui se plaît à se montrer à lui sous ses dehors les plus séduisants, mais qui aime parfois aussi à le

faire souffrir. Ondoyante et diverse à l'image de la femme — qui l'est peut-être un peu plus encore que l'homme, — elle se révèle à qui sait la comprendre sous les aspects les plus variés et les plus inattendus : tantôt aimable, offrant la consolation de ses ombrages et de sa fraîcheur, présentant aux baisers de l'amant ses lèvres humides de rosée, étendant sous ses pieds le tapis moelleux de sa robe de feuilles mortes : tantôt traîtresse ou simplement taquine, semant les obstacles sur la route, la glaise où le pied glisse, la vase où il enfonce, les piqûres des fourmis et des mouches de feu ; tantôt revêche et acariâtre, montrant ses coudes pointus qui sont les branches cassées ou ses dents acérées qui sont les buissons épineux.

C'est une déesse aussi : elle en a la majesté, l'éternité, l'immensité. Elle se complaît en l'adoration des mortels, et, au voyageur oublieux de sa divinité ou irrespectueux, elle rappelle les hommages auxquels elle a droit : grâce à des lianes adroitement jetées en travers de la trouée du sentier, elle le force à s'incliner devant elle, et, à l'orgueilleux qui refuse de s'humilier, elle arrache brusquement son chapeau : parfois même elle le force à l'adoration, et une simple racine oblige le passant à se prosterner, la face contre terre, devant la divine Sylvie...

Demandez à l'ami Bouvet combien de fois il a ainsi adoré la déesse...

---

## CHAPITRE VIII

# *A Bondoukou*

Les derniers villages abron. — Savanes et plateaux ferrugineux. — Habitations peu esthétiques. — Le culte des pierres. — Le tablier koulango. — Les Nafâna et les Noumou. — Le poste anglais de Sikassiko. — Les premières cases rondes. — Arrivée à Bondoukou. — Le poste. — *L'almami.* — Un pari sensationnel. — *Joseph.* — Conclusion d'un arrangement.

*22 avril. — Soko.* — Depuis le 15 avril. une série de zigzags m'ont amené d'Ahiressua à Soko par un itinéraire ressemblant à une toile d'araignée. traversant et retraversant constamment la frontière. J'ai ainsi visité les derniers villages abron de la région : Kérébiou, Domiabra, Odoumansi. Kokossua, Métine, en territoire français ; Adâmessou, Bodan. Biama. Yaodongo, Korâssi. Sâkétya, Ponko. Ndorobo. Aman-mvossou, Môri. Zonnzomié, Nioromé. en territoire anglais ; tous villages renfermant, surtout en pays français, une forte population de Koulango autochtones à côté d'un nombre moindre d'Abron détenteurs de l'autorité, les uns et les autres paraissant vivre d'ailleurs en bonne intelligence.

Toute cette région est en dehors de la zone de végétation dense continue : il n'y a plus que de petits bois en bordure des cours d'eau ou sur quelques sommets. Les espaces découverts sont en majorité, consistant. suivant la nature du sol. tantôt en savanes de hautes herbes parsemées de termitières en pain de sucre et d'arbustes ou arbres isolés. parmi lesquels domine l'arbre à beurre *(karité)*, ou réunis en bosquets; tantôt en plateaux ferrugineux à base de latérite, à végétation maigre

représentée par une herbe courte et fine, des aloès nai quelques lys blancs et noirs et des arbustes rabougris et so vent épineux, avec de nombreuses termitières en forme champignons : ces plateaux offrent très souvent l'aspe d'une assiette à soupe renversée, aux bords nets et abrupts l'assise rocheuse est à nu.

En cette saison, ces maigres prairies qui recouvrent l plateaux de latérite sont d'un vert de gazon ; la rosée brille a soleil du matin comme des diamants au bout des tiges gr ciles ; les lys embaument l'atmosphère : l'aspect général ces étendues stériles est beaucoup plus riant que celui d savanes plus fertiles, et la promenade y est délicieuse ta que le soleil n'a pas encore rappelé trop brutalement sa pr sence.

On commence à apercevoir quelques baobabs aux enviro ou sur les places des villages, concurremment avec des fic géants, des fromagers, des *finsan*, des *ouarè* et des arbr aux fleurs rouges ressemblant à des tulipes et aux frui rappelant absolument d'énormes saucissons suspendus par u ficelle. Il est assez curieux de constater que les villages de forêt sont en général de petits Saharas sans un coin d'ombr tandis que ceux du pays ensoleillé sont toujours pourv d'ombrage.

Quant aux habitations, quoique aussi d'un type analogue celles des Agni, elles sont moins confortables et moins joli que celles des Abron du Sud et surtout des Doma et d Assanti. Les murs n'en sont pas blanchis, souvent même i sont peints en noir à l'intérieur et n'ont pas été crépis à l'e térieur, ce qui donne aux cases un aspect de tristesse et délabrement. Les toitures sont uniformément faites av l'herbe longue et large des savanes.

Dans beaucoup de villages, un petit abri formé d'un t conique reposant sur de simples poteaux de bois recouv une sorte de pyramide circulaire en argile consacrée au gén

*Sakara-Bounou* ou Sakara-Brou, dont le culte, originaire, dit-on, du pays primitif des Abron, s'est répandu chez les Assanti, les Agni, les Koulango et jusque chez certaines tribus Sénoufo et certaines peuplades de la côte où il vient seulement de pénétrer. Parfois, la pyramide est remplacée par une simple plate-forme circulaire supportant un petit tas de pierres : la pierre semble jouer d'ailleurs un rôle important dans les manifestations du culte chez les Koulango; j'ai remarqué que les emplacements consacrés aux génies, aux abords des villages, portent presque tous des tas de pierres ou un gros fragment de roche. Dans les villages où domine l'élément koulango, l'arbre sacré des Agni et des Abron, servant de demeure aux dieux lares, est remplacé par une sorte de haut cylindre en argile, soudé au sol, et renfermant à son sommet, dans un vase plein d'eau, une plante aquatique aux feuilles courtes et grasses; près du cylindre est planté un long pieu auquel est suspendu un paquet d'amulettes.



Sikassiko : le tribunal.

Les Abron et les Koulango portent également le pagne drapé à la façon des Agni, mais le vêtement de dessous des Koulango — le seul porté d'ailleurs dans beaucoup de circon-

stances — diffère notablement de la bande d'étoffe passant entre les jambes et retombant de chaque côté par-dessus la ceinture, que portent les Agni : chez les Koulango et chez beaucoup d'Abron aussi, ce vêtement est formé d'une sorte de petit tablier à franges posé sur le derrière, noué au-dessous du nombril et portant en avant une pièce d'étoffe triangulaire dont la pointe est ramenée sur les reins en passant entre les jambes; lorsque les Koulango ne portent pas de pagne, ils complètent souvent ce costume rudimentaire par une bande étroite d'étoffe, frangée à l'extrémité, qui part de la ceinture et retombe librement sur les genoux.

A *Soko*, les habitants ne sont plus des Koulango, quoique rien dans le costume ni dans les habitations n'indique nettement qu'on ait affaire à une peuplade toute différente : les trois quarts de la population appartiennent à la tribu *Sénoufo* des *Nafâna* et sont connus des Abron sous le nom de *Pantara* et des Dioula sous celui de *Bambara*; le quatrième quart, habitant un quartier à part, est composé de *Noumou*, dont la tribu éparse dans tout le Soudan fournit surtout des artisans (potiers, vanniers, menuisiers, forgerons), si bien que le mot *noumou* est devenu au Soudan synonyme d'artisan. Les Noumou appartiennent au même grand groupe de la famille Mandingue ou *Mandé* que les Dioula, mais ils ont un dialecte légèrement différent et sont demeurés païens.

Soko est un groupe de huit villages comptant ensemble environ 1500 habitants, mais d'aspect misérable, bien que très riche en bestiaux, en volailles et en produits du sol. Ce qui lui donne cet aspect, ce sont ses cases basses, aux toitures presque plates en palmes de roniers ou en mauvaise herbe, aux murs gris le plus souvent non crépis et qui ont, même neufs, l'air de tomber en ruines, par suite de ce fait que l'armature de bois qui soutient la glaise a été laissée à nu. D'autre part, les plantations sont vastes et bien tenues, et le marché qui se tient tous les six jours sur une place centrale est très achalandé.

*Sangba* ou Sampa, appelé *Sikassiko* par les Anglais je ne sais trop pourquoi, est aussi un village en majorité Nafâna, mais beaucoup moins important que Soko. On y trouve de plus des Abron, car c'est là que les autorités britanniques ont fixé sa résidence au chef de Ndorobo, sous la dépendance



Bondoukou, à l'entrée du poste.

duquel ont été placés tous les villages abron attribués à la colonie anglaise.

Le poste anglais de Sangba ou Sikassiko, que j'ai visité ce matin en venant de Nioromé à Soko, est placé dans une situation très favorable, sur le sommet d'un plateau rocheux d'où l'on jouit d'une vue très étendue. Il est un peu mieux construit et un peu plus confortable que les autres postes du Gold-Coast rencontrés jusqu'ici. A côté de la maison d'habitation de

l'administrateur, très ordinaire. est une sorte de tour ronde dont le rez-de-chaussée sert de tribunal et le premier de salle à manger : cette tour est l'œuvre de Soden, qui a fondé le poste.

J'ai trouvé à Sangba Soden et le Dr Forbes : l'administrateur actuel du *Gaman britannique* (nom sous lequel est désigné le district de Sangba, *Gaman* ou mieux *Guiaman* étant le nom donné aux Abron par les Assanti), le capitaine Slater, était absent.

Ce soir, entre cinq et sept heures, nous avons eu une éclipse totale de lune : je me suis offert le puéril plaisir d'étonner la population de Soko en lui annonçant à l'avance le phénomène. Les indigènes d'ailleurs sont vite sortis de leur première surprise, en me disant que, les éclipses étant dues à un sortilège des Blancs, il n'était pas difficile à ces derniers de les prédire d'avance...

*23 avril. — Bondoukou.* — Sortis de Soko en traversant la jolie rivière Moroulo où pullulent des bandes de singes sacrés que l'immunité dont ils jouissent rend tout à fait familiers, nous avons passé par le petit village de *Diokouam* où, à côté de Koulango aux cases rectangulaires, habitent quelques *Dioula* dans des cases cylindriques à toitures coniques, les premières de cette forme rencontrées depuis la côte.

Nous côtoyons ensuite le flanc oriental des monts Zanzan par un défilé très pittoresque, où d'énormes blocs de granit semblent suspendus en l'air parmi un fouillis de lianes et d'arbustes.

Bientôt on commence à apercevoir, au pied de lointaines montagnes bleues. une immense tache grise : cette tache, se précisant peu à peu. montre les terrasses et les minarets pyramidaux d'une ville qui paraît immense, lorsqu'on n'a vu encore que des villages informes dont le plus gros n'avait que 1500 habitants. C'est la vieille ville musulmane, le Dienné du Sud, c'est Bondoukou [1].

1. Des détails sur la ville de Bondoukou et ses habitants seront trouvés au chapitre XVII.

Après avoir longé l'enceinte crénelée d'un cimetière, nous pénétrons dans le dédale des rues puantes du quartier Nafâna, aux masures noires et croulantes. Puis ce sont des rues étroites encaissées entre de hautes murailles hérissées de gargouilles, de grandes places que bordent des maisons



Bondoukou : le quartier de la vieille mosquée.



La vieille mosquée.

d'une blancheur éblouissante, le marché où grouille une populace tumultueuse et affairée, puis enfin c'est le poste, presque dissimulé derrière des quinconces de flamboyants.

Des Vœux, Bouvet, Laforgue, sont arrivés déjà. Le capitaine Benquey, administrateur du Cercle, me reçoit avec la plus aimable cordialité et je goûte avec délices le plaisir du

repos et du confort, après ces vingt-trois derniers jours de marche sans arrêt.

*24 avril au 1er juin 1902. — Séjour à Bondoukou.* — Maintenant que, depuis Nougoua jusqu'ici, nous avons couvert la zone frontière des zigzags de nos itinéraires, et que, grâce à Bouvet et Des Vœux, grâce aux mêmes et à Watkins et Archer, nous possédons des latitudes définies et des bases minutieusement mesurées, nous établissons notre carte afin ensuite d'y tracer la frontière exacte. La facilité de la vie à Bondoukou, les locaux mis gracieusement à notre disposition par le capitaine Benquey, l'arrivée prochaine aussi du major Watherston attendu pour le mois de mai, nous ont fait choisir le poste de Bondoukou comme point de relâche entre les deux parties de notre voyage.

Fondé par M. Clozel en 1897, commencé par mon excellent ami l'administrateur Lamblin et achevé par le capitaine Benquey, le poste de Bondoukou est le plus confortable et le plus agréable à habiter de tous les postes que j'ai vus jusqu'à présent à la Côte d'Ivoire. Peut-être pourrait-on seulement lui reprocher d'être un peu caché, si modestement caché par les maisons de la ville et les arbres qu'il faut arriver dessus pour le voir : mais cette modestie ne nuit pas à son charme, au contraire. Ce qui séduit tout d'abord en ce poste, c'est l'ombre dont on y jouit. Oh! ces Saharas inondés de soleil de Zarànou, de Niablé, d'Assikâsso, qui brûlent les yeux, d'où sort une buée de tristesse parmi les ondulations de l'air chaud! Ici au contraire ce ne sont qu'allées ombreuses et verdure fraîche : les flamboyants aux fleurs de sang forment berceau au-dessus des têtes, se répandant de tous côtés en avenues discrètes ; les acacias à huile dressent leurs fleurs blanches et leurs gousses pointues le long des palissades, laissant juste apercevoir le minaret tout proche de la grande mosquée d'où, chaque vendredi, se fait entendre la voix profonde du muezzin appelant les fidèles à la prière ; d'immenses *ouarè* abritent les abords

du poste, et au loin la vue s'étend, soit sur les terrasses de la ville, soit sur les pentes vertes et boisées çà et là qui précèdent le cirque des montagnes.

Dans la cour se dresse un grand arbre aux rameaux puissants : le capitaine Benquey a fait disposer un toit conique



Les puits à teinture à Bondoukou.

autour du tronc et a ménagé ainsi une sorte de tente doublée de verdure où l'on peut à son aise lire, travailler... ou somnoler doucement dans des hamacs tentateurs. C'est là que nous établissons notre quartier général, là que, sur d'immenses tables, nous procédons au travail d'assemblage de nos itinéraires.

Nous sommes un peu honteux lorsque, dans cet Eden, nous arrivent des lettres où, naïvement, nos correspondants

s'apitoient sur les misères que nous devons endurer à mener cette terrible « vie sauvage ».

Le chef religieux de la ville, *Mohammadou Timité*, qu'on appelle plus communément *almami* (l'*imâm*, le grand prêtre), vient rendre visite au capitaine Benquey tous les vendredis, au sortir de la grande prière de deux heures. C'est un bel homme de quarante-cinq ans environ, très foncé de peau, grand, l'air digne et grave dans ses vêtements somptueux d'une propreté scrupuleuse, la figure fine, respirant l'intelligence, un peu malicieuse. Outre le dioula, sa langue maternelle, il parle couramment le koulango et l'abron. Il aime causer en arabe et s'exprime assez correctement en cette langue, bien qu'il soit obligé de chercher ses mots ; ce sont les formes de l'arabe écrit dont il se sert en parlant, comme d'ailleurs tous les Noirs dans le pays desquels l'arabe n'est pas usité d'ordinaire.

Le *28 avril*, Des Vœux et Bouvet vont lever les routes qui avoisinent le poste anglais de Sangba ou Sikassiko et nous les accompagnons jusqu'à ce poste, où un pari sensationnel est engagé entre Soden et Benquey au sujet de la nationalité de Sangba : Benquey parie que le point se trouve en territoire français, ainsi qu'il l'a toujours soutenu, et Soden parie qu'il se trouve en territoire britannique ; la commission sera l'arbitre ; l'enjeu est un dîner à Paris.

Des Vœux et Bouvet reviennent le 1er mai, ayant déterminé la position exacte de Sangba ; Benquey a perdu : Sangba est en territoire anglais, de bien peu — 300 mètres à peine, — mais enfin il y est. Je dois dire d'ailleurs que, d'après la carte annexée à l'arrangement de 1893 et le texte de cet arrangement, on peut trouver douze interprétations différentes dont quelques-unes font passer la frontière bien à l'est de Sikassiko : mais ces dernières ne sont pas très honnêtes et nous les abandonnons généreusement. Benquey paiera le

dîner. Comme le dit Des Vœux : « Que nous importe qui paie? nous mangerons toujours[1]! »

Le *6 mai* arrive le major Watherston, avec M. Campbell, qui m'avait reçu à Dadiessou lors de mon passage. Le lendemain, c'est l'arrivée de M. Leroy, professeur, ancien



Bondoukou : une maison Dioula.

membre de la mission Foureau-Lamy : nous sommes seize Européens à Bondoukou!

Cependant le travail de la carte s'achève sous l'œil indifférent de *Joseph*. Joseph est une personnalité de Bondoukou. C'est un oiseau. Mais c'est un oiseau peu banal : sorte de buceros noir et blanc au bec énorme, il vient quand on l'appelle, exprime sa satisfaction par des grognements peu

1. Le capitaine Benquey a tenu loyalement et superbement ses engagements durant l'été de 1903, non plus à Bondoukou, mais sur les boulevards parisiens.

harmonieux mais discrets quand on le gratte sous le menton, attrape au vol les bananes qu'on lui lance, et prend un malin plaisir à se glisser sous les hamacs pour déchirer à coups de bec le fond des culottes des dormeurs. Il a encore un autre défaut, qui est de semer n'importe où, avec une sérénité et un détachement superbes, des traces de son passage. A part cela, c'est un oiseau fort bien élevé.

La carte étant achevée au 1 : 50.000e jusqu'à Bondoukou, nous y portons le tracé de la frontière tel qu'il résulte de l'arrangement de 1893 et de la carte y annexée. Seul, le tracé aux environs de Sangba donne lieu à quelques divergences d'appréciation; mais Bouvet ayant présenté une solution basée sur la rigueur mathématique, elle est acceptée à l'unanimité.

Une fois ce tracé bien défini, nous le modifions légèrement en vue de substituer des lignes droites à des lignes courbes ou brisées et d'utiliser le plus possible les limites naturelles, de façon à rendre la frontière plus facile à reconnaître et à marquer sur le terrain. En une journée, et sans nous être disputés une seule fois, nous arrivons à un arrangement très satisfaisant, sensiblement identique à l'ancien en ce qui concerne les superficies attribuées à chaque nation, mais plus avantageux au point de vue politique : nous gagnons en effet six villages qui se réclamaient de nous depuis longtemps et dont deux au moins, Koguinan et Assafoumo, ont une réelle importance ; les Anglais obtiennent l'aisance des coudes autour de leur poste de Sangba, en plus d'un assez gros morceau de terrain au nord-est de Niablé.

L'arrangement est signé le 12 mai, et le lendemain le major Watherston repart pour la Côte et l'Angleterre.

---

# CHAPITRE IX

## *De Bondoukou à Bouna*

Chez les *Nafâna*. — Le temple d'Oûrigué. — Le culte de *Sakara-Bounou*. — Tour de Babel. — Les *Dégha* et leur singulier village. — Les *Huéla*. — Une danse mortuaire. — Montagnes. — La Volta. — La limite du royaume des Abron — Chez les *Gbanian*. — Demeures bizarres. — Traces du passage de Samori. — Les *Siti*. — Arrivée à Bouna.

*2 juin 1902. — Oûrigué.* — Par un temps superbe, reconduits jusqu'à la sortie de la ville par Benquey, son aimable adjoint M. Folquet, le non moins aimable receveur Clavié et l'*almami*. nous reprenons notre vie errante. Laforgue et moi avons fait chacun l'acquisition d'un cheval; le mien relève d'une maladie appelée *souma* (c'est-à-dire « froid ») en mandingue, caractérisée par l'enflure des boulets et des petites poches d'humeur séreuse qui se forment sous le ventre.

*Oûrigué*, appelé *Soumbala* par les Dioula. est un assez gros village en majeure partie Nafâna. avec un quartier abron et un quartier koulango : toujours les cases rectangulaires assez frustes des Nafâna et des Abron du nord. avec quelques petites maisons à terrasse. Le village est formé de deux quartiers distincts entre lesquels se trouve. à l'ombre de grands arbres. un petit temple en fort mauvais état. composé de trois huttes. Dans la hutte du fond est une statue en terre, haute d'un mètre, représentant un homme assis : à côté sont les débris d'une statue de femme. et des fragments de bas-reliefs représentant une hyène et un crocodile. Une autre statue, renversée sur le sol et brisée. permet de voir la façon

dont elle a été construite : les membres sont obtenus au moye d'une armature en bois sur laquelle a été appliquée l'argile

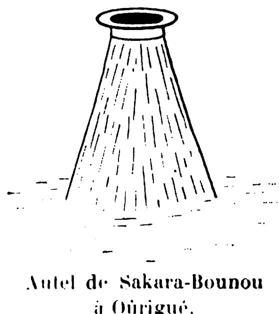
Dans la hutte de gauche, on remarque sur le mur, en reliefs polychromes, un serpent roulé sur lui-même, un casse-tête et une effigie très remarquable du génie Sakara-Bounou, supportant sur deux cornes droites un disque à rayons, symbole du soleil ; cette figure rappelle, de façon grossière il est vrai, les représentations communes de l'Osiris égyptien.

Devant les trois huttes est un cône d'argile supportant un plat à offrandes.

Le culte de *Sakara-Bounou*, partout où il a pénétré, a causé la mort d'un grand nombre d'êtres humains. Les dépositaires du culte (*Bounou-foué* en agni), c'est-à-dire les gens malins qui ont introduit cette superstition et s'en sont constitués les prêtres, trouvent à chaque instant que, si tel ou tel homme riche est malade, c'est que Sakara-Bounou est irrité contre lui, sans doute parce qu'il a violé un serment prêté sur l'autel du génie : pour échapper à la mort, il faut que le malade offre au génie — lisez « à son prêtre » — un bœuf, un mouton, des poulets, de l'or, etc. Le prêtre puise ainsi à la mine jusqu'à ce qu'elle soit épuisée, ou bien jusqu'à la mort du malade — lequel meurt, naturellement, parce qu'il n'avait pas suffisamment apaisé la rancune du génie. Si le malheureux, fatigué de ces demandes sans cesse renouvelées, refuse d'accorder les dons sollicités par le prêtre, ce dernier a recours au poison, et, une fois la victime morte, on proclame Sakara-Bounou l'auteur de ce châtiment mérité. Et tant est forte la crédulité dans le cœur de l'homme que les survivants se hâtent de combler de cadeaux le génie irrité, afin de prévenir de nouvelles vengeances. Tout le monde, en secret, déplore la cruauté de Sakara-Bounou, mais personne n'ose songer à se venger sur le prêtre, ni même à le soupçonner, encore moins à renoncer à ce culte meurtrier.

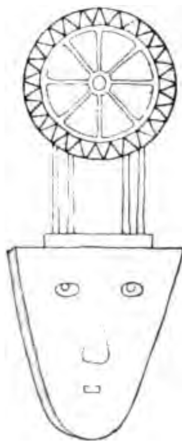
Les attributs de Sakara-Bounou sont en général un serpent

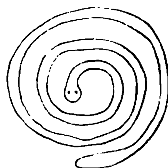
roulé sur lui-même et une tête de bœuf plus ou moins fantastique. L'autel a la forme d'un cône ou d'une pyramide à base circulaire, soit construit en escalier, soit bas et aplati, soit mince et étroit à son sommet: ce cône supporte une assiette de terre ou un bassin de cuivre généralement arrosé de sang.



Autel de Sakara-Bounou à Oûrigué.

*6 juin.* — *Assafoumo.* — Il est peu de régions où les races soient aussi mélangées que dans la région de Bondoukou : côte à côte, dans le même village ou dans des villages voisins, habitent des familles de races et de langues très différentes, et dans la même journée, il peut arriver d'avoir affaire à des *Abron*, à des *Koulango*, à des *Nafâna*, à des *Gbin*, à des *Dioula*, à des *Noumou*, à des *Huéla*, à des *Ligbi*, à des *Dégha*, autant de peuplades dont chacune a sa langue ou son dialecte à part. Heureusement le *koulango* est compris de tout le monde et sert de langue franque; le *dioula* et l'*abron* sont également très répandus, mais moins que le koulango. Quant aux autres idiomes, ils ne sont guère parlés en dehors des tribus auxquelles ils appartiennent en propre.







Bas-reliefs d'Oûrigué.

*Assafoumo*, connu aussi sous les noms de *Sâfou-Bourou* et de *Bouroumba*, et dont le nom indigène est *Guioboué*, est

ainsi que *Môtya-mô* ou *Ouriké* (près du village nafâna d'Oûrigué) et *Zaghala* (près du village nafâna de Tambi), habité par la curieuse population des *Dégha*, appelés *Guiamou* par les Dioula, *Mô* par les Abron et *Bourou* par les Nafâna et les Koulango. Les Dégha, d'après leurs propres traditions, seraient venus il y a fort longtemps des plateaux de la haute Volta, du Gourounsi probablement; leur dialecte a en effet de nombreux rapports avec la langue de ce pays, et leur type rappelle beaucoup celui des Dagâri du Nord.

Assafoumo est un groupe de cinq villages comptant ensemble 1 200 habitants environ; il s'y fabrique des poteries pour toute la région. Ce qui fait l'originalité de cette agglomération, c'est la disposition des cases, qui forment une circonférence autour d'un immense tertre central, haut de quelques mètres, et constitué par des amas séculaires de détritus. Ces cases, grises, basses, au sol plus bas que celui de la rue qui les borde, ressemblent à des tanières; elles sont en terre et couvertes de terrasses sans parapet où pousse de l'herbe.

*8 juin. — Sorhobango.* — Ici, les habitants sont des *Huéla* ou *Vuéla*, tribu mandingue assez voisine des Dioula, mais plus encore des Ligbi, et dont le dialecte a d'étroites affinités avec celui de ces derniers et celui des Noumou. Les Huéla sont en partie musulmans et en partie païens : les premiers s'habillent comme les Dioula et ont comme eux des maisons à terrasse : les seconds portent le pagne, habitent des cases rectangulaires à toit d'herbes sèches, et ont adopté très généralement la langue koulango. Aussi, bien que Sorhobango compte environ 2500 habitants, cette grosse agglomération n'a pas, comme Bondoukou, l'aspect d'une ville : les huttes des païens gâtent l'aspect d'ensemble. Par contre, les environs sont charmants : d'énormes arbres entourent le village et abritent les places, et une immense prairie où paissent de beaux troupeaux de bœufs s'étend au nord jusqu'aux confins de l'horizon.

On voit, dans le quartier musulman, les ruines d'une mos-

quée qui a dû être assez belle et qu'avait construite, il y a une cinquantaine d'années, un pèlerin huéla à son retour de La Mecque. Mais actuellement les chèvres grises tachetées de noir et les tourterelles roses sont, avec les énormes lézards à tête rouge qu'on nomme vulgairement « margouillats », les seuls fidèles qui s'aventurent parmi les murailles écroulées.



La mosquée de Sorhobango.

*10 juin.* — *Tambi.* — Il y a un mort et l'on fait la fête. Depuis le matin, des théories de femmes traversent les divers quartiers : horribles mégères, le front et les lèvres peints en noir de suie, elles portent des ignames ou des assiettes de bouillie, offrandes destinées au défunt, et courent, chantent et dansent, précédées de joueurs de tambour, de flûte et de corne.

Dans l'après-midi, la poudre parle. La population se masse en demi-cercle autour d'une vaste pelouse, les femmes revêtues de leurs plus beaux pagnes et ornées de leurs bijoux d'or et d'argent, les chefs assis sur de grandes chaises

sculptées à l'ombre d'immenses parapluies, des enfants agitant autour d'eux des chasse-mouches faits de queues de cheval. Des jeunes filles font le tour de la pelouse en une course désordonnée, portant sur leurs têtes les tabourets du mort, escortées de femmes qui agitent des queues de cheval et d'hommes qui sautent, crient et tirent des coups de fusil, tandis que les tambours font rage.

Quand le soir vient, tous les guerriers se réunissent, sous le commandement d'un officier bizarre vêtu d'une grande redingote qui porte le mot THÉATRE brodé sur le collet; ils se forment en bataillon carré et exécutent des feux de salve. Malheureusement, les fusils ne partent pas tous en même temps, plusieurs même ne partent pas du tout.

La poudre étant épuisée, les chefs, portés dans un panier en forme de long berceau, selon la coutume des Abron, font le tour de l'assemblée en remerciant d'un geste bénisseur danseurs et guerriers, et la foule se retire dans le village, où bientôt coule à flots le *dolo* (bière de mil).

*13 juin.* — *Boué* ou *Lôha*. — Sur les cinquante kilomètres qui séparent Tambi de Lôha, on ne rencontre qu'un misérable hameau de 15 habitants (Zarhahuiri), qui se trouve en pays anglais. La région, déserte et sauvage, est rendue assez pittoresque par les massifs montagneux qui s'élèvent de tous côtés. Au sommet du col de Palia se dresse une pyramide de pierres noires : mon guide me dit que c'est un point de repère destiné à empêcher le voyageur de s'égarer; le fait est qu'au milieu de l'amoncellement de rochers, il est assez difficile de ne pas perdre de vue le sentier.

On longe ensuite le flanc nord de la chaîne des monts Tougouli qui se dresse contre le chemin, énorme, toute droite, sa crête grise et déchirée surplombant la base et coupée de place en place de longues et étroites fissures, produites par la chute de blocs gigantesques de granit, et par où l'on aperçoit un pan de ciel derrière la muraille sombre. Un défilé assez

étroit nous conduit en dehors de la région montagneuse, et bientôt nous laissons derrière nous le dernier sommet des Tougouli, énorme masse rocheuse, nue et pelée, qui se dresse à pic au-dessus d'une savane, isolée du reste de la chaîne par une vaste échancrure.

Le village de Boué ou Lòha, peuplé de Nafâna et de Noumou,



Groupe de Nafâna assistant à une fête funéraire à Tambi.

est situé à 250 mètres de la Volta Noire, qui coule en cet endroit entre deux chaînes de montagnes assez pittoresques. Placé sur la route de Bondoukou à Kintampo, c'est un lieu de halte très fréquenté; les cases sont nombreuses, mais d'aspect misérable, huttes cylindriques à toit conique et cases rectangulaires, éparpillées en petits groupes séparés les uns des autres. Ce village, me dit-on, a beaucoup souffert du passage des bandes de Samori.

*15 juin. — Dikrou.* — J'ai suivi aujourd'hui un sentier qui

longe de très près la Volta, parmi des forêts de gommiers et de bambous. Dikrou est un village de chasseurs nafâna, très joliment situé à l'ombre d'immenses fromagers et de baobabs, tout près de la Volta, qui, en cet endroit, a environ 200 mètres de large, et coule parmi des roches noires entre deux berges à pic. Les hippopotames se montrent çà et là, levant leur mufle au-dessus de la surface du fleuve et chassant bruyamment l'eau de leurs larges naseaux.

*19 juin. — Degbango.* — Après avoir passé Kassa, village nafâna, je suis rentré le 17 en pays français et arrivé à Zaghala, village dégha, d'où je suis revenu à Tambi, village nafâna. Plus au nord, on ne rencontre plus de Nafâna; l'on retombe chez les Koulango, qui s'étendent sans interruption jusqu'à Bouna inclus, mêlés parfois à des Dioula.

Les cases cylindriques deviennent de plus en plus nombreuses, et je ne m'en plains pas, car elles sont bien plus confortables que les habitations rectangulaires, trop basses de toiture et pas assez vastes.

*23 juin. — Bandaghadi.* — J'ai traversé ces jours-ci les villages les plus septentrionaux sur lesquels s'étende encore l'autorité du roi des Abron : Degbango, Porhogbè, Kammala, Tarhadi; plus au nord, les Koulango dépendent, au moins nominalement, du chef de Bouna.

Tarhadi était autrefois un gros village, comme en témoignent les ruines qui s'étendent à perte de vue en arrière du hameau actuel : mais les Sofa de Samori ont passé par là, venant de Bôlé, et n'ont laissé debout que des pans de murs entre lesquels maintenant pousse du maïs.

Quant à Bandaghadi, complètement ruiné par les Sofa, il n'est habité aujourd'hui que par quelques gens venus du territoire anglais, des *Gbanian* émigrés de Kirhifinni, qui se disposent d'ailleurs à repasser la Volta pour regagner leur pays d'origine.

*24 juin. — Adéresso.* — C'est ici que la frontière franco-

anglaise rejoint le thalweg de la Volta noire : au sud, les deux rives du fleuve sont anglaises ; au nord, la rive orientale est anglaise et la rive occidentale française : à partir de ce point, la délimitation se borne donc à un simple travail de topographie.

*Adéresso* est sur la rive anglaise et son nom veut dire en



Un affluent de la Tommé, près de Zarha-huiri.

assanti et en abron « sur la Volta ». La Volta est connue dans la région sous un grand nombre de noms ; les Gbanian l'appellent *Adérè*, et les Assanti et Abron leur ont emprunté cette désignation : les Koulango l'appellent *Bouroungo*, les Nafâna *Kpan*, les Dagàri et les Birifo *Mânè*, les Lobi *Miro* ; les Agni et les Dioula lui donnent le même nom qu'à la Comoé, *Koumoué* ou *Koumbo*.

La pirogue qui sert au passage est une mauvaise auge à cochons, trop courte et surtout trop courbe ; les riverains

paraissent n'être ni pêcheurs ni navigateurs; ils m'expliquent d'ailleurs que des rapides, en amont et en aval, empêchent de se servir du fleuve comme moyen de communication.

Le village est un misérable hameau de huttes cylindriques, habitées par des gens plus misérables encore. Ces gens sont des *Gbanian*, connus des Assanti sous le nom de *Ntafo* ou *Boréfo* (gens du Nta ou de Boré ou Bôlé); les Gbanian habitent toute la région s'étendant de Salaga inclus à Bôlé inclus, région désignée sur les cartes sous les noms de *Nta* (appellation assanti) ou de *Gondja* (appellation haoussa); ils sont tatoués de trois cicatrices verticales sur chaque joue, comme les Bambara de Ségou, et par une coïncidence au moins curieuse, les Dioula de la région les appellent précisément *Bambara*, comme ils appellent aussi les Sénoufo, tatoués ou non tatoués. Cependant les Gbanian n'ont aucun trait commun (sauf ce surnom de Bambara et le tatouage) avec les populations de Ségou et du Kaarta, non plus qu'avec les Sénoufo : ils appartiennent à la grande famille qui étend son domaine sur les plateaux de la haute Volta et en forment l'un des groupes les plus importants avec les Mossi, les Dagboma (ou Dagomba), les Birifo, les Dagàri et les Samo, dont les divers dialectes sont très voisins du dialecte gbanian.

Un convoi de fourmis voyageuses menace pendant la nuit d'envahir ma case : j'ai recours au procédé usuel, qui consiste à entourer l'endroit à protéger avec une traînée de cendre bien sèche; l'obstacle paraît bien faible, mais les fourmis ne le franchissent jamais.

*25 juin. — Ouolassi.* — Ce qui reste de *Ouolassi* depuis le passage des bandes de Samori est tout à fait curieux, au moins pour le voyageur qui, comme moi, vient du sud, et n'a pas fait connaissance encore avec les peuples de la haute Volta. Les huttes d'Adéresso n'étaient que des abris temporaires : ici je vois les vraies habitations des Gbanian, sortes de châteaux

forts qu'ils appellent *dî* ou *yiré* et que les Dioula nomment *so-kala*.

A l'arrivée au village, je me trouvais un peu en arrière de ma petite caravane, et, tout en grimpant le coteau sur lequel est perché Ouolassi, je voyais mes gardes et mes porteurs, déjà arrivés, se montrer tout à coup sur une sorte d'éminence,



Vue prise à Boué ou Lôha (Côte d'Or).

puis disparaître comme dans un trou, pour réapparaître bientôt et disparaître encore. Des femmes, portant sur la tête des cruches ou des paniers, surgissaient aussi brusquement et paraissaient ensuite rentrer sous terre.

En débouchant sous le grand *finsan* qui étend son ombre en avant du village, j'eus la clef du mystère.

Le village ou plutôt la *sokala* est une énorme construction en terre n'ayant qu'une seule porte qui la mette en communication avec l'extérieur. Cette porte donne accès dans une

courette, sur laquelle s'ouvrent deux chambres plafonnées : comme les murs n'ont pas d'autre ouverture que les portes de ces deux chambres et que ces dernières n'ont pas d'autre porte que celles donnant sur la cour, on se demande au premier abord comment on peut communiquer avec le reste du château. Mais voici : contre l'un des murs est appuyée une poutre de bois, dans laquelle ont été creusées des entailles en biseau ; c'est une échelle, et par cette échelle, dont on apprend par l'usage à se servir sans accident, on parvient à la terrasse de l'une des chambres. Une autre échelle permet de descendre de là dans une autre courette, où s'ouvrent encore deux ou trois chambres. Et ce système se répète dans toute la *sokala*.

De là ces apparitions semblant surgir de terre et disparaître dans un trou. Pour aller d'une chambre à l'autre, il faut passer par-dessus le plafond. On peut d'ailleurs se promener sur les terrasses, qui communiquent les unes avec les autres, alternant avec les trous béants des courettes comme les cases blanches d'un damier avec les cases noires. La population passe la plus grande partie de la journée sur les terrasses et y dort même chaque fois qu'il fait beau. Je comprends du reste qu'on préfère les terrasses aux chambres, car celles-ci, chauffées par le soleil sur deux côtés au moins et sur le plafond, sont de vrais fours quand vient le soir.

Ces chambres sont très propres ; le sol, bien battu, est dur comme de la pierre, et les plafonds, soutenus par de grosses et nombreuses poutres, sont solides et bien faits. Les terrasses, cuites par le soleil, ne laissent pas filtrer la pluie, dont l'écoulement est assuré par des gouttières et des gargouilles en bois ou en terre cuite.

Les Gbanian sont en général vêtus d'une bande d'étoffe passant entre les jambes et, accessoirement, d'une blouse courte à manches dépassant à peine l'épaule, quelquefois d'un pagne. Les femmes portent un pagne étroit autour des reins.

Tous ont l'air humble et timide des populations habituées à subir un joug et à fournir d'esclaves les peuples plus forts ou plus riches.

*26 juin.* — ***Bandara.*** — Bandara ou Ouandala, situé entre Bôlé et la Volta, devait être autrefois une véritable ville : depuis le passage de Fourouba Moussa, Bakari et Sarannkié-Mori — les lieutenants de Samori qui ont ravagé la contrée — il y a plus de ruines que de maisons debout. Cependant ce point a encore une certaine importance, tandis que *Bôlé* (ou Boualé), simple amas de ruines, n'en a plus aucune, sinon qu'il se trouve être actuellement le terminus de la ligne télégraphique anglaise venant de la côte par Koumansi.



A Ouolassi (Côte d'Or) : l'échelle conduisant aux terrasses.

Bandara est peuplé de Gbanian païens, habitant des *sokala* analogues à celles de Ouolassi, et de Dioula musulmans dont les maisons sont disposées comme celles de Bondoukou : une grande cour rectangulaire autour de laquelle s'élèvent de longs bâtiments à terrasse ouvrant sur la cour par des portes nombreuses, avec une sorte de vestibule, au centre de l'une des faces, donnant accès sur la rue. On rencontre aussi quelques Haoussa, teinturiers pour la plupart, et quelques Gbanian convertis à l'islamisme.

De gros amas de granit gris entourent la ville, bordés de

jolis bosquets où croît en abondance un arbuste qui porte des fleurs blanches disposées comme celles du sureau. La vue s'étend très loin, et, par un temps clair, on peut apercevoir une chute de la Volta située à une dizaine de kilomètres, près du village koulango de Talaniéné, lequel est bâti sur la rive française.

Les plantations, immenses, sont très bien entretenues : le grand mil ou sorgho, les ignames, le maïs, les arachides et le manioc dominent..Aux coins des champs on remarque presque toujours une pierre levée dont l'une des faces, bien polie, porte une croix peinte en noir; cette pierre a pour but, me dit-on, d'éloigner des cultures les voleurs et les animaux nuisibles. On voit aussi une pierre levée à l'entrée de beaucoup de *sokala*, jouant le rôle de dieu lare.

Je m'amuse à observer les salutations, qui sont assez curieuses. L'inférieur qui rencontre un supérieur, la femme qui s'approche d'un homme, s'accroupit, non pas en faisant face à l'individu salué, mais en tournant le flanc, presque le dos, de son côté, et en frappant en même temps doucement ses mains l'une contre l'autre, un certain nombre de fois, et répétant *ya ya ya ya ya*... Les musulmans n'usent pas de ce mode de salutation : ils s'inclinent en plaçant leur main droite sur leur poitrine, ou en levant le coude droit à hauteur du menton, le poing ramené vers l'épaule; quant aux musulmanes, elles font une révérence de côté, accompagnée d'une demi-génuflexion.

La prière publique et l'école se font sur la place située devant la maison de mon hôte. Le soir, lorsque les travaux domestiques sont achevés, les femmes de mon hôte, qui est un bon musulman, s'enveloppant la tête d'un linge blanc, font à leur tour la prière rituelle. Mais je dois dire que la dévotion ne paraît pas les étouffer; au milieu d'une prostration, elles s'arrêtent pour rire ou causer entre elles de leurs petites affaires, puis recommencent ou continuent sans se troubler.

*27 juin.* — *Vonkoro.* — Que de ruines! que de ruines! Sur les 25 kilomètres qui séparent Bandara de la Volta par la route de Bôlé à Bouna, je n'ai pas rencontré moins de cinq villages détruits par les bandes de Samori.

Sur la rive française, à quelque distance du fleuve, est le village de *Vonkoro*, dont les cases sont toutes des huttes cylindriques à toit conique ; mais le toit est fait, non pas d'herbes comme dans les pays du sud, mais de paille disposée par couches régulières s'imbriquant comme des ardoises. Les portes sont en forme d'urne, plus étroites du haut et du bas que du milieu ; un petit mur intérieur, partant du coin de la porte, s'avance jusqu'au milieu de la case, de façon à ménager une sorte d'alcôve à l'abri du vent et de la lumière. Partout, on voit de grandes poteries noires bien vernies ; de grandes urnes en terre crue et séchée, appuyées contre le mur, servent de magasins à grains.

Vonkoro est habité par des *Siti*, peuplade originaire du Gourounsi qui a occupé autrefois un certain territoire entre la Volta et Bouna, mais qui ne compte plus que deux villages : Vonkoro et Himbié ; outre leur langue, les Siti parlent tous le koulango ; ils obéissent au chef de Bouna. Ils ne sont pas tatoués, mais ont tous les yeux cerclés de bleu au moyen d'une poudre d'antimoine ; les hommes portent les cheveux ramenés en touffe ou en crête sur le sommet de la tête ; ils se promènent toujours avec une sorte de casse-tête en bois en forme de crosse, qui se porte suspendu sur l'épaule et qui sert au besoin d'arme défensive ; comme vêtement, les femmes ont un pagne étroit autour des reins et les hommes la petite blouse courte et le *bilan* (nom dioula de la bande d'étoffe passée entre les jambes).

Des hommes se tiennent continuellement dans les plantations, une fronde à la main : lorsqu'ils aperçoivent des oiseaux, ils leur lancent une pierre avec leur fronde en poussant un cri aigu. De petites huttes en paille, en forme de taupinières,

servent à les abriter en cas de pluie ou pendant la nuit.

*28 juin. — Bouna.* — Himbié, hameau siti, et Ouadigué, hameau koulango, sont en réalité des fermes du chef de Bouna, qui y met en pension ses troupeaux de bœufs. Ces hameaux se composent de quelques cases cylindriques couvertes en paille, disposées en cercle, et réunies ensemble par une barrière de bois et d'épines, un *diassa*, qui les protège contre les incursions des fauves : on signale en effet la présence dans la région de nombreuses hyènes et même de quelques lions.

Peu de temps après avoir quitté Ouadigué, on aperçoit, sur la crête d'un grand plateau dénudé, une immense ligne de toits pointus dont la paille jaune, s'il fait beau, brille au soleil avec des reflets dorés : c'est la ville de *Bouna* ou mieux *Gbôna*, la capitale des Koulango du Nord.

---

# CHAPITRE X

## *Bouna*

La ville de Bouna. — Les *Koulango*. — Le poste. — Le roi de Bouna. — Un souverain ami de la dive bouteille. — Le marché. — Visite au monument Braulot. — Les différentes versions sur le massacre. — L'hypothèse la plus vraisemblable. — Sarabande infernale. — Réjouissances du 14 juillet.

La ville de Bouna est vaste, mais elle n'a rien de joli ni de pittoresque. C'est un fouillis de huttes cylindriques à toit conique fait de couches de pailles imbriquées, huttes d'ailleurs grandes et bien construites, tantôt isolées, tantôt et le plus souvent réunies par groupes de cinq ou six que relie entre elles un mur circulaire en terre ou une palissade de tiges de sorgho ou d'épines. Partout, au milieu de la ville, sur la lisière, le long des places, sont amoncelées des ruines. Des deux mosquées, il ne reste que des amas de briques et quelques pans de murs qu'affectionnent les chèvres pour y prendre leurs ébats : Sarannkié-Mori, le fils préféré de l'Attila ouest-africain, a passé par là.

Le quartier musulman, habité par des Dioula, renferme, outre des huttes à toit conique, quelques maisons à porte trapézoïdale et à terrasse bordée de créneaux pointus. Il y a deux écoles, l'une chez l'*almami* Saléha Sissé, l'autre chez un marabout moins influent.

Le gros de la population se compose de *Koulango*, dont le dialecte offre de très légères différences avec celui des Koulango de l'Abron. Le type physique est à peu près le même,

mais dans les vêtements, les coiffures, les habitations, les mœurs, on retrouve une influence dioula assez marquée, tandis que, chez les Koulango de la région de Bondoukou, c'est l'influence abron qui se fait sentir.

Ces Koulango (ou Kparhala, comme les appellent les Dioula) se disent originaires du Mampoursi, région située à l'est du Gourounsi ; ils seraient venus, il y a six ou sept siècles, dans la région de Bouna en passant par le Dagboma ou Dagomba et le Gbanian ou Gondja, et auraient ensuite essaimé vers Kong, où on les retrouve sous le nom de *Nambaï* ou de *Zazéré*, vers Lorhosso, vers Nasian et vers Bondoukou.

Ils ne sont pas tatoués, non plus que les Dioula de souche pure. Mais on trouve à Bouna, comme à Bondoukou, un certain nombre de gens tatoués soit de trois cicatrices en éventail, soit de trois cicatrices verticales, soit d'autres marques diverses : ce sont des *Soronngui* ou étrangers qui ont embrassé l'islamisme et adopté la langue et les coutumes dioula, ou bien des esclaves ou descendants d'esclaves originaires du Gbanian, du Gourounsi, du Tafiré, etc.

Les Koulango de Bouna portent en général la blouse courte et le *bilan* ; quelques-uns ont adopté la culotte large et le bonnet napolitain des Dioula ; d'autres portent le pagne, soit roulé autour des reins, soit rejeté sur l'épaule gauche. Les uns ont la tête rasée, d'autres portent tous leurs cheveux, d'autres se font une ou deux tresses droites en forme de cornes. Beaucoup ont sur le ventre une croix faite de quatre incisions partant du nombril. Les femmes portent le pagne roulé autour des reins ; beaucoup ont, à l'imitation des femmes mandingues, les cheveux relevés en casque ou tressés en nattes qui retombent sur le front, la nuque et les tempes. Hommes et femmes aiment à se bleuir le tour des yeux avec de l'antimoine.

Quant aux Dioula, ils sont vêtus, comme à Bondoukou, de la culotte large, de la grande chemise à larges manches, souvent double, et d'une pièce d'étoffe jetée sur l'épaule gauche ;

ils sont chaussés de sandales et coiffés du bonnet napolitain ou du bonnet dit « gueule de caïman ».

Le poste est à 800 mètres de la ville ; on ne l'aperçoit que lorsqu'on en est tout près, car il est situé dans un bas-fond, près d'une place plantée de très beaux arbres. Ce poste est une cour carrée entourée d'un fossé et d'un mur bas et épais ;



**Ansoumana, ancien guide du capitaine Braulot, devant une mosquée de Bouna détruite par les sofa de Samori.**

une case surélevée et une autre case, assez basse, construite sur l'emplacement de l'ancien poste anglais, servent d'habitation aux Européens. Un puits donne une eau très claire et très bonne.

Le « roi » de Bouna est un Koulango nommé *Dari* qui a jugé bienséant de se parer du nom de la famille dioula des *Ouatara* ; il est plus communément désigné par l'appellation de *Gbôna-Mansa* (chef de Bouna). Il vient nous faire visite le lendemain de mon arrivée. De nombreux tambours, dont un,

énorme, est porté sur la tête de deux hommes, annoncent sa venue. Des cavaliers en turban, au haïk flottant, un sabre en bandoulière, précèdent le cortège en caracolant; derrière eux s'avancent les musiciens, puis la foule des courtisans, conseillers, etc.; enfin Dari Ouatara lui-même, monté sur un cheval blanc, vêtu d'une longue lévite de couleur sombre, chaussé de hautes bottes molles, le chef orné d'un bonnet que des chiffons placés à l'intérieur rendent rigide, lui donnant l'aspect d'une tiare. Arrivé sur la place qui s'étend devant le poste, le roi descend de cheval et s'assied sur une haute chaise de l'Abron à clous de cuivre qui le suit partout; de jeunes garçons agitent autour de lui des éventails et des queues de cheval, et l'un de ses serviteurs l'abrite sous un parasol. Il attend que le chef de poste lui ait fait dire qu'il est prêt à le recevoir.

Une fois cet avertissement donné, il pénètre dans le poste avec son escorte, vient nous serrer la main à tous et s'assied en face de nous. C'est un homme encore jeune, portant à peine quarante ans; il a une belle figure régulière d'un noir assez foncé; les yeux un peu morts sont cerclés d'antimoine; le nez est long et mince. Il mâche perpétuellement de la noix de cola et crache dans une calebasse remplie de cendres qu'un enfant présente à la bouche royale sur un signe discret de l'auguste personnage.

Dari Ouatara comprend le dioula, mais il ne veut pas le parler et se fait traduire en koulango par son interprète tout ce qu'on lui dit en dioula. Il reste immobile et impassible, causant posément. Au premier abord, on lui trouve grand air; ensuite on s'aperçoit qu'il est peu intelligent. De plus, c'est un ivrogne : malgré toute sa dignité, il quémande de l'alcool chaque fois qu'il vient au poste, et il accepte avec un plaisir évident un vieux fond de bouteille de *gin* que j'avais presque honte de lui offrir.

Quand il apprend que nous voulons nous rendre en pays

Lobi, il cherche à nous en dissuader, affirmant que les Lobi sont des sauvages qui ne reconnaissent aucune autorité, ni la sienne, ni celle des Blancs, et qui nous lanceront des flèches empoisonnées dès qu'ils nous apercevront. Je lui réponds que cela est notre affaire et que d'ailleurs il peut nous assurer le passage chez les Lobi, puisqu'il prétend, avec une tranquille obstination, que son royaume s'étend jusqu'à Diébougou. Ma réponse semble l'embarrasser un peu, et il préfère ne plus rien dire.

En fait, l'autorité de ce roi de parade ne s'exerce, incomplètement d'ailleurs, que sur Bouna et les quelques villages koulango qui l'entourent. Du reste, c'est tout à fait à tort que l'on a coutume de désigner sous le nom de Lobi l'ensemble des populations qui habitent entre Bouna et Diébougou : les *Lobi* n'en forment qu'une infime partie, cantonnée autour du massif des monts Dioulou (région de Gaoua) : le reste est composé de tribus *Birifo* et *Dagàri* dont la langue est très différente de celle des Lobi, bien que leurs mœurs, surtout celles des Birifo, aient une grande analogie avec celles des Lobi.

Je suis allé faire une visite au marché, qui est à peu près vide : un boucher toucouleur étale sa viande à terre, quelques femmes vendent du *soumbala* (condiment extrait des fruits du *néré* ou *nété*, arbre ressemblant au tamarin), du beurre de *sé* (ou karité), des haricots, du sel en petits cristaux provenant de Krakyi (Togo allemand) et placé dans de menus étuis en vannerie qui se vendent à raison de cinq pour 0 fr. 50.

Le mil est très rare à Bouna en cette saison ; on le fait venir du pays des Birifo, qui sont bien meilleurs cultivateurs que les Koulango.

La monnaie usitée est l'argent français pour les grosses sommes, et les cauries, à raison de mille pour un franc, pour les petits achats.

Les chevaux sont assez nombreux, et semblent se porter à peu près bien, quoique peu durent plus d'une année ; leur

prix varie de 150 à 300 francs. Les bœufs sont nombreux et de belle allure ; ce sont les mêmes bœufs qu'on rencontre depuis la côte, bas sur pattes, râblés, les cornes petites, la robe généralement noire ou tachetée de noir et de blanc. Ils se vendent de 30 à 60 francs, suivant la taille. On voit aussi quelques bœufs à bosse amenés par des Foulbé, mais ils se portent mal et leur chair est peu appréciée.

Sous la conduite du lieutenant Chaudron, qui vient de prendre le commandement du district de Bouna, nous allons tous rendre une visite au monument élevé, à 6 kilomètres environ à l'ouest du poste, au capitaine Braulot, au lieutenant Bunas, au sergent Miskiewicz et à leurs hommes, tués en cet endroit le 20 août 1897. Nous avons avec nous le nommé Ansoumana, qui servait de guide à Braulot lors du massacre, et qui remplit actuellement les fonctions d'agent politique à Bouna : il porte sur la nuque une énorme cicatrice provenant d'un coup de sabre reçu d'un sofa durant l'échauffourée.

Un peu avant d'arriver au monument, Ansoumana nous montre, sur la gauche du chemin, des ossements humains dispersés dans un bosquet : ce sont ceux des porteurs de Braulot qui, partis en avant, furent massacrés par une bande de sofa venant de Bouna pour rejoindre l'armée de Sarannkié-Mori.

Un peu plus loin, sur la droite du chemin et à l'ombre de quelques arbres, s'élève une pyramide dressée sur un socle cubique, le tout en briques crues; le socle porte une plaque de fonte où sont gravés ces mots : « *A la mémoire du capitaine Braulot, du lieutenant Bunas, du sergent Miskiewicz et des tirailleurs sénégalais tués à Bouna le 20 août 1897.* »

Ansoumana nous raconte l'événement ; mais son récit ne concorde pas exactement avec celui des tirailleurs survivants, d'où est sortie la version officielle, et lui-même n'est pas toujours constant dans ses explications. Il dit que Braulot se dirigeait vers Bouna en compagnie de Sarannkié-Mori, avec lequel il voyageait depuis deux jours et était dans les meilleurs

termes. Comme ils arrivaient à une vingtaine de kilomètres de la ville, le fils de Samori aurait dit : « Attendons ici quelques heures; je vais envoyer en avant des cavaliers pour prévenir Souleïmân, le lieutenant de mon père qui commande à Bouna; car, s'il n'était pas prévenu, il pourrait, en voyant arriver des Blancs en armes, nous tirer dessus. » Braulot aurait approuvé, tandis que Bunas, craignant une trahison, aurait dit : « Mon capitaine, vous avez tort d'avoir confiance en Sarannkié-Mori, il prépare un guet-apens. — Si vous avez peur, aurait réparti Braulot, je ne vous oblige pas à me suivre. — Puisque vous parlez ainsi, aurait répondu Bunas, je ne dirai plus rien. »

Vers dix heures du matin, Sarannkié-Mori aurait dit : « Nous pouvons partir. » A ce moment, Ansoumana lui-même se serait approché de Braulot et lui aurait soufflé à l'oreille : « Mon capitaine, il faut faire marcher Sarannkié-Mori et ses sofa en avant et bien le garder, car j'ai entendu des conversations : il se prépare quelque chose de mauvais. » Braulot aurait alors donné un coup de pied à Ansoumana en lui disant : « Si tu as peur, va-t'en, je n'ai pas besoin de toi et je sais ce que j'ai à faire. »

Puis la colonne se serait mise en marche, les porteurs en avant, ensuite quelques tirailleurs mêlés à des sofa, puis Sarannkié-Mori à cheval précédé d'Ansoumana et suivi de Braulot et de Bunas, également à cheval; derrière eux des sofa, puis des tirailleurs, d'autres sofa, d'autres tirailleurs, le sergent Miskiewicz, et enfin le gros des sofa, beaucoup plus nombreux que les tirailleurs.

Au passage d'un ruisseau, un peu avant d'arriver à la place où est le monument en allant vers Bouna, les sofa envoyés en avant par Sarannkié-Mori, embusqués dans les buissons, auraient tiré sur Braulot; ce dernier serait tombé de cheval, probablement blessé ; au moment où il cherchait à remonter à cheval, il aurait reçu un coup de sabre à la tête. Ansou-

mana, s'étant retourné au bruit de la chute du capitaine, aurait reçu de Sarannkié-Mori lui-même le coup de sabre dont il porte encore la trace. Bunas aurait été tué au même moment, ainsi que Miskiewicz et presque tous les tirailleurs. Une dizaine de ceux-ci s'échappèrent; plusieurs, dont un clairon, seraient passés dans les rangs de Sarannkié-Mori. Ansoumana put s'échapper grâce à la vitesse de son cheval.

Je dois dire que, bien que nous ayant déclaré que Braulot et Bunas avaient été tués au passage du ruisseau, il nous a montré une termitière, sur le bord du sentier, à 200 mètres environ au delà du monument en allant vers Bouna, c'est-à-dire à 500 mètres à l'est du ruisseau, en nous disant : « C'est ici que le capitaine a été tué. »

D'autre part, la version qui a cours parmi les indigènes et les Dioula est que Braulot et ses compagnons auraient été tués *la nuit*, dans le petit village situé entre le ruisseau et le monument, où la colonne aurait fait halte, et que le massacre se serait produit au cours d'une échauffourée résultant d'une dispute entre sofa et tirailleurs au sujet d'une femme, sans qu'il y ait eu trahison ni guet-apens, et malgré les efforts de Sarannkié-Mori pour retenir ses hommes.

Je suis convaincu que la vérité n'est pas encore exactement connue, mais, dans mon for intérieur, je reste persuadé qu'il n'y a pas eu guet-apens : la trahison à notre égard n'était pas habituelle chez Samori ni dans son entourage. Le fameux *almami* était un chef de pirates souvent cruel et sanguinaire, mais il a toujours traité les Européens avec égards, même au moment où ils étaient ses ennemis et se trouvaient à sa merci; je n'en citerai comme preuve que la courtoisie avec laquelle il a traité MM. Nebout et Le Filliâtre, à Dabakala, peu de temps précisément après la mort de Braulot. Je ne comparerais Samori ni à Alexandre ni à Napoléon, comme on l'a fait, mais je ne le comparerais pas non plus à César, qui était un bien grand général, mais un fier scélérat. Il me rap-

pellerait plutôt Charlemagne qui, ignorant lui-même mais aimant à s'entourer de savants, comme Samori, souvent enclin à montrer de la dignité et de la grandeur d'âme, n'hésitait pas à faucher les têtes avec un détachement superbe et à aller razzier les Saxons, Sarrazins et autres « Barbares », sous prétexte de les châtier de leur hérésie ou de les convertir.

On a dit que Sarannkié-Mori n'avait pas les qualités de franchise de son père. C'est possible; cependant il a eu entre ses mains un officier anglais et s'est contenté de le mener à son père. S'il avait eu de mauvaises intentions contre Braulot, rien ne lui était plus facile que de le faire prisonnier. Il est absolument certain d'autre part que Samori a manifesté un regret paraissant sincère de la mort de Braulot et qu'il n'a pas cependant puni son fils, alors qu'il n'aurait pas manqué de le faire si ce dernier eût désobéi à ses ordres.

Pour moi, il y a eu :

1° Imprudence de la part de Braulot à laisser ses hommes se mêler aux sofa, fait qui est prouvé par l'unanimité des dépositions à cet égard ;

2° Malentendu, causé très probablement par une querelle de femme entre tirailleurs et sofa, malentendu qui a amené une mêlée générale que Sarannkié-Mori, aussi bien que Braulot, a été impuissant à arrêter: les sofa, étant de beaucoup les plus nombreux, ont eu le dessus.

Il est bien évident que les tirailleurs échappés au massacre ont donné une version qui leur était plus favorable. Mais les gens du pays, impartiaux dans la question, me semblent mériter plus de crédit.

C'est là-dessus que voulait s'expliquer Samori lorsqu'on a couvert sa voix du bruit des clairons comme on avait couvert celle de Louis XVI du bruit des tambours. Dans ces deux occasions, la vérité aurait peut-être gagné à ce qu'on laissât parler le condamné, et le résultat cherché aurait été atteint quand même.

*Le 14 juillet 1902.* — Le lieutenant Chaudron a si aimablement insisté pour que nous lui permettions de nous offrir des spectacles inédits à l'occasion du 14 juillet, que nous avons retardé notre départ de quelques jours : comme d'ailleurs, depuis plus de sept mois, nous n'avons pas pris un seul jour de congé, même à l'occasion du jour de l'an, nous pouvons raisonnablement nous accorder cette faveur.

Nous ne le regrettons pas d'ailleurs, car le lieutenant Chaudron et l'adjudant Bézert se sont surpassés.

Dans la soirée du 13, la fête s'annonce par une sarabande nocturne qu'éclairent les lueurs fumeuses de plusieurs centaines de torches de paille. On entend d'abord les sons des tambours, des cornes et des calebasses entourées d'un filet où sont passées des cauries ; puis, s'avançant dans la nuit sur la route qui vient de la ville, on voit des feux nombreux et pressés qui vont, viennent et s'agitent ; les feux s'approchent, et alors ce sont des cris, des clameurs assourdissantes, poussées par une bande en délire de Noirs presque nus, sautant, dansant, hurlant, courant, en secouant leurs torches qui vomissent des nuées d'étincelles. Les flammèches volent partout, brûlant parfois un épiderme qui tressaille à peine. Les femmes circulent parmi les groupes en agitant les calebasses aux clic clac assourdissants, que les tambours et les cornes accompagnent rageusement. C'est un grouillement de chair noire, de feu, de bruit ; c'est étourdissant et fantastique, c'est effrayant et grotesque, c'est beau à force d'être infernal.

Peu à peu les torches s'éteignent et les danses s'organisent au centre d'un vaste cercle formé par les spectateurs et que la grosse lanterne de Des Vœux inonde de lumière. Des hommes se livrent à la lutte à mains plates, au rythme de la musique. D'autres avancent et reculent par mouvements saccadés des talons, si rapides qu'ils donnent l'illusion d'un mouvement continu. Puis ce sont des danses lascives, qui débutent timidement d'abord par des approches et des reculs

d'un danseur et d'une danseuse, puis, grâce à l'excitation de la musique et aux encouragements de la foule, atteignent une furie réaliste que l'agilité des danseurs, la grâce de leurs mouvements et l'excellence de leur mimique empêchent pourtant de sortir du domaine de l'art.

Les réjouissances du 14 juillet sont aussi nombreuses que variées : revue des troupes franco-anglaises, course de chevaux, mât de Cocagne — (qu'on a tellement graissé que l'ascension n'en devient possible qu'après plusieurs heures d'essais infructueux), — course de vitesse exécutée par des femmes portant une cruche d'eau sur la tête, le traditionnel baquet à renversement, une course à ânes, un assaut de lutte, un concours de beauté et enfin un concours de tir au fusil et à l'arc où les Birifo ont démontré victorieusement la supériorité de la flèche sur la balle du fusil à pierre, comme justesse, comme portée, et comme force de pénétration.



Le porteur anglais surnommé *Blackman's-trouble*, présentant des serpents apprivoisés.

Pour le concours de beauté, il y eut des passe-droits flagrants : on crut politique en effet de décerner un prix à la sœur du roi et un autre à la seule femme birifo présente à la fête, alors que des dames moins haut placées, mais moins laides — je ne dis pas plus belles, les beautés étant particulièrement rares à Bouna, — n'eurent que des accessits.

Et le lendemain, ayant signé l'arrangement relatif à la frontière de Bondoukou à Adéresso, nous faisons nos préparatifs de départ pour le onzième parallèle, terme de notre voyage.

# CHAPITRE XI

## *Chez les Birifo du Sud*

Chevaux et interprètes. — Premier contact avec les *Birifo*. — Des gens qui ne s'impressionnent pas facilement. — Logements bizarres. — Sauvages généreux. — Le docteur fait de la chirurgie. — Les bestiaux dans la chambre à coucher. — Le terrible Gangalanga. — Théâtre Guignol. — Suppression de la vieillesse. — A la limite des Birifo et des Dagâri. — Coup d'œil d'ensemble sur les Birifo : le physique, le vêtement ; les armes : ces dames ; la *sokala* : agriculture et industrie.

*16 juillet. — Dinasso.* — Nous partons de Bouna en une longue caravane : cinq Européens, vingt-deux fusils et cent vingt-cinq porteurs et domestiques ; nous ne formons plus en effet que deux équipes : l'une, composée de Soden, Watkins et Archer remonte la rive anglaise de la Volta; l'autre, composée de Des Vœux, Forbes, Bouvet, Laforgue et moi, remonte la rive française.

Tout le monde a un cheval maintenant, même Georges Sifa, le cuisinier de la mission anglaise, et le sergent haoussa, tout le monde excepté moi. Mon cheval, acheté à Bondoukou, est mort à Bouna après m'avoir porté à peine 150 kilomètres. Je n'ai pas voulu renouveler l'expérience, trouvant qu'un cheval, en ces pays où cette bête vit si mal, donne plus d'ennuis que de satisfactions et que d'ailleurs le *footing* convient mieux à ma santé que le *riding*. Donc je marche.

Comme, à partir de demain, nous ne trouverons plus personne parlant les langues qui nous ont servi jusqu'ici dans nos rapports avec les indigènes (l'agni, l'abron, le dioula et le

koulango), j'ai engagé à Bouna deux individus qui nous serviront d'interprètes et d'agents de renseignements. L'un, originaire du Gourounsi et nommé *Bongona*. est un grand diable à l'air fûté, ordinairement vêtu d'une sorte de longue lévite pincée à la taille, à basques fendues comme celles d'une redingote, et coiffé d'un grand chapeau de paille à fond hémisphérique recouvert de cuir ; il parle, outre le dioula, le birifo. le dagâri, le gbanian, le haoussa, le koulango et l'assanti. L'autre, nommé *Kofi*, est un Koulango, homme de confiance du roi de Bouna ; il parle les mêmes langues et, en plus, le lobi ; il est d'autre part assez paresseux, assez peureux, et, comme son royal maître, il aime beaucoup la « dive bouteille ».

*17 juillet. — Kpéré.* — En quittant Dinasso, misérable hameau de cultures qui dépend de Bouna, nous laissons derrière nous le « royaume » de Dari Ouatara et le pays des Koulango, que la chaîne des monts *Kpéré* sépare de celui des *Birifo*. Le sommet principal est un pic d'une hauteur médiocre. couvert d'une herbe dont le vert est. actuellement. absolument délicieux à l'œil ; on y jouit d'un panorama qui n'a rien de grandiose, mais qui est véritablement agréable à contempler : en bas serpentent des ravins tortueux. parmi des pierres rougeâtres à cassure vert foncé. des sortes de basaltes, des blocs de granit et de quartz ; à droite, une succession de pentes vertes, de tous les verts, où moutonnent des arbres bas. conduit la vue jusqu'à une ligne bleu sombre qui est la vallée légèrement boisée de la Volta.

Tenté par la *scenery*, le docteur attache son cheval à un arbre et fait l'ascension du pic ; Laforgue, venant derrière et trouvant le cheval seul, croit que le docteur a laissé là sa bête pour descendre la pente à pied et. son propre cheval étant fatigué, il enfourche le cheval de Forbes et continue son chemin. Redescendu de son observatoire, le docteur cherche vainement sa monture, la demande non moins vainement à

tous les échos, et se résout à achever l'étape à pied.

Vers dix heures et demie nous avons notre premier contact avec les *Birifo* à *Mîré*, petit groupe de cases dépendant de Kpéré. Ils viennent trois au devant de nous pour demander les nouvelles : un homme d'un certain âge est vêtu d'un lég[illegible] tablier grand comme le quart d'un mouchoir, les deux autr[illegible] sont complètement nus. Ils me saluent en frappant leu[illegible] mains l'une contre l'autre et en répétant *yani yani yani*. [illegible] tous les Birifo leur ressemblent, ils ne paraissent pas [illegible] terribles.

Quelques instants après nous arrivons à *Kpéré*, gro[illegible] assez populeux de dix *sokala* ou châteaux forts dont un, ce[illegible] du chef Onéki, est surmonté d'une petite tourelle rectang[illegible] laire.

Les indigènes nous attendent, assis en groupe sur le sol. Ce sont de beaux hommes, entièrement nus ou presque. Cha[illegible] cun d'eux tient son arc à la main et porte son carquois sus[illegible] pendu à l'épaule Ceux-ci sont plus impressionnants que les trois cultivateurs de Mîré ; ils donnent immédiatement l'impression de « sauvages », tels que nous en avons vus dans le[illegible] gravures du *Tour du monde d'un petit Parisien*, tels aussi qu[illegible] notre imagination nous les montre. C'est la première fois qu[illegible] j'en vois en chair et en os et j'avoue qu'à première vue [illegible] ressens une sorte de défiance. Et puis on nous en a tant racon[illegible] sur leur compte, à Bondoukou et à Bouna !

Ces gens nous regardent arriver, silencieux et indifférent[illegible] Je m'avance vers eux et leur souhaite le bonjour. Sans se leve[illegible] conscients, semble-t-il, des droits que leur confère l'égal[illegible] humaine, sans cette apparence de soumission plus simul[illegible] que réelle avec laquelle tous les Noirs que j'ai vus jusqu'[illegible] s'adressent à l'Européen, ils répondent à mon salut par le pe[illegible] pétuel *yani yani yani*. Je demande au chef de nous donn[illegible] un logement. Il me répond, sans se lever : « Voici ma *sokal*[illegible] prends les chambres qui te plairont, on les mettra en état[illegible]



Danse Birifo à Guioumbalé.

tout ce dont tu auras besoin, demande-le, on te le donnera. » Puis il reprend son immobilité et cause avec ses hommes, tranquillement, sans s'occuper de nous.

Et je commence à m'apercevoir que ces sauvages jusqu'ici inconquis, d'allure indépendante et fière, méprisant le fusil comme le vêtement, sont au fond de braves et honnêtes primitifs, meurtriers à l'occasion, mais hospitaliers.

Je vais avec Laforgue visiter les logements. L'entrée unique de la *sokala* est peu engageante : c'est l'étable, ou tout au moins le vestibule de l'étable, car les bœufs et les moutons couchent dans la *sokala*. Mais, une fois franchi ce vestibule au sol quelque peu gluant et puant, on accède par des corridors — très obscurs à la vérité et d'orientation compliquée — dans des chambres rectangulaires bien balayées et très propres, où la lumière et l'air pénètrent discrètement — très discrètement — par un trou creusé dans l'un des coins du plafond ; ce trou, au moyen d'une échelle rudimentaire taillée dans un tronc d'arbre, donne accès à la terrasse. Point de cours intérieures comme chez les Gbanian : le château forme un seul bloc. Le plus difficile, c'est d'introduire dans ces chambres nos bagages et nos caisses : l'obscurité et les coudes des couloirs, l'étroitesse des ouvertures, sont des obstacles réels, et le meilleur moyen consiste à tout monter d'abord sur la terrasse par les échelles extérieures, pour redescendre ensuite par le trou-porte-fenêtre le mobilier destiné à chaque chambre. Une fois les bagages disposés à leur place, une fois le lit et la table dressés, une fois aussi les yeux habitués à la demi-obscurité, on ne serait pas plus mal qu'ailleurs, n'était que, dans la soirée, la température se rapproche un peu trop de celle d'un four.

Comme nous finissons de nous installer, le chef Onéki me fait dire qu'il désire me parler. Je le trouve à l'entrée de la *sokala*, entouré de ses sujets toujours armés, avec, auprès d'eux, des quantités de volailles et de paniers de farine. Ce sont les cadeaux de bienvenue : un mouton, quatorze poules

ou pintades, cinquante œufs, et vingt-deux paniers de farine de mil. Nous n'avions jamais été habitués encore à pareille munificence, et j'en reste un moment interdit. Puis je remercie. On répond à mon merci comme on avait répondu à mon bonjour, avec indifférence. Quoi qu'il en soit, ces « sauvages » valent mieux que leur mine.

Dans la journée d'ailleurs ils deviennent plus liants. Ces gens fiers et toujours armés ne sont pas impolis : ils nous laissent le chemin libre, font taire leurs chiens si ceux-ci aboient sur notre passage — une chose que les chiens de ce pays n'oublient jamais de faire, tellement que Bouvet affirme que, seuls, les chiens sont hostiles; — ils aiment même assez plaisanter et rire avec nous. Leurs femmes passent en chantant et souriant, sans crainte ni trouble: lorsqu'elles ont besoin d'un ustensile de ménage qui se trouve dans l'une de nos chambres, elles demandent toujours la permission d'entrer. Quant aux enfants, ils ne fuient pas à la vue de l'Européen et n'abandonnent pas leurs jeux sur notre passage comme font presque tous les enfants noirs : sans doute, ici, les parents ne nous font pas jouer le rôle de Croquemitaine.



A Yôra.

*18 juillet. — Tantama.* — Tantama, situé à 800 mètres de la Volta, est habité par des *Gbanian* venus autrefois de Bôlé et

tatoués comme leurs congénères de trois raies verticales sur chaque joue. Leurs *sokala* ne ressemblent pas à celles des Birifo, mais sont construites comme celles de Ouolassi et de Bandara, avec des cours intérieures au coin desquelles se trouvent des magasins à mil tout en terre, en forme de chapeau de clown, avec une ouverture à la base.

Le chef, vieux et malade, a l'œil droit en décomposition. Le Dr Forbes n'hésite pas à l'opérer et pratique sur lui une ablation de l'œil qui fait honneur à l'habileté du chirurgien et à l'endurance du patient. Ce dernier, heureux de voir sa vie sauvée et son second œil préservé, envoie à Forbes des remerciements chaleureux et, à titre d'honoraires, deux poules et un panier de maïs.

*20 juillet.* — *Téhini* (sud). — A la nuit tombante, Téhini — beaucoup de villages birifo sont désignés par le nom du chef, suivi ou non de *yiri* ou *tégné* (village) — Téhini nous prévient charitablement qu'on va faire rentrer les troupeaux dans la *sokala*. Nous sommes installés dans le vestibule, très vaste, mieux éclairé et aéré que les chambres, qu'on a soigneusement balayé à notre intention. Je regarde d'un air inquiet nos affaires éparses un peu partout, mais Téhini m'affirme que les bêtes n'abîmeront rien, pourvu que je plie mon lit afin de laisser aux bœufs un passage suffisant.

Bientôt arrivent les pintades, en éclaireurs : les enfants les poussent vers la porte où elles s'engouffrent, et, traversant en gloussant ma chambre à coucher, elles disparaissent dans l'étable obscure qui y fait suite. Ensuite viennent les poules, en moins bon ordre ; puis un vingtaine de chèvres et autant de moutons ; enfin, fermant la marche, arrivent les bœufs, au nombre de trente-trois, se précipitant en trombe, les uns sur le dos des autres... Je crois qu'ils vont tout renverser, portes, caisses, plafond, lit, etc... Mais non : ils s'enfilent dans l'étroit passage entre mon lit et ma table, et disparaissent à leur tour dans l'étable, dont on ferme l'ouverture au moyen de quelques

souches d'arbres. Et voilà comment nous dormons cette nuit avec soixante-dix têtes de bétail à deux mètres de nos lits, sans compter la volaille...

*22 juillet.— Somanti.—* Au petit village de *Diédè*, je remarque, près de la *sokala* du chef, deux urnes sphériques ornées d'un motif en relief assez gracieux et posées à terre près d'un



A Guioumbalé.

cône creux en argile destiné au même usage que l'objet analogue servant chez les Nafàna au culte de Sakara-Bounou. A Kpéré et hier à Yôra, j'avais remarqué aussi des pierres sacrées sur lesquelles les gens qui passent avec une corbeille de farine ne manquent jamais de répandre un peu de cette denrée.

Le chef Somanti est le type du colosse bon enfant : il a des cuisses et des épaules de taureau et une taille de 1 m. 90 environ. Il nous fait le même bon accueil et les mêmes cadeaux abondants que les chefs des autres villages birifo

traversés jusqu'ici. Nous commençons à nous habituer à ces largesses et nous nous disons que nous deviendrons très difficiles quand il nous faudra retraverser les pays peu hospitaliers — au moins par comparaison — du Ndénié et surtout du San-mvi.

Les Birifo fument un tabac qui a un goût très fade, et qu'ils mélangent, dans leurs pipes, à une quantité de braise considérable. Ces pipes sont composées d'un fourneau en terre de fabrication indigène, rappelant beaucoup par la couleur les pipes en terre de Marseille; ce fourneau, aplati et évasé, est souvent doublé de fer à l'intérieur. Le tuyau est en bois, orné de fils de cuivre tressés, de fer-blanc ou de cuir, long d'un mètre environ et courbé en arc. Plusieurs pipes sont munies, vers la partie inférieure du tuyau, d'une sorte de fourche en fer aux pointes tournées vers le sol : disposition ingénieuse qui permet au fumeur, lorsqu'il s'assied, de poser sa pipe à terre, la fourche et le culot du fourneau formant trépied.

*23 juillet. — Téhini* (nord). — Nous avons passé aujourd'hui au pied du terrible village de *Gangalanga* qui, d'après le roi de Bouna, devait nous massacrer tous : ces farouches ennemis des Blancs se sont contentés de nous envoyer des poulets, de la farine et du maïs, avec tous leurs regrets de ce que nous n'ayons pas cru devoir nous arrêter chez eux. Décidément Bouvet a raison : il n'y a que les chiens d'hostiles !

Chez Téhini du Nord, je prends comme logement l'une des deux chambres de la tour qui domine le château ; je jouis de là d'une vue superbe. Cette tour est habitée par une sorte de griot vêtu d'une blouse courte et coiffé d'un bonnet, choses bien rares en ce pays; il tire des sons harmonieux d'une guitare faite d'une calebasse qui supporte un morceau de bois recourbé en arc auquel sont attachées quatre cordes.

Ce vieux a inventé une sorte de jouet qui provoque l'enthousiasme de notre personnel : il attache une ficelle aux gros orteils de ses pieds; cette ficelle est enfilée au travers du

corps de deux marionnettes grossières, représentant un homme et une femme. Assis par terre. il écarte ses pieds, tendant ainsi la ficelle ; puis, en remuant ses orteils, il imprime à la ficelle une série de secousses qui font se rapprocher et s'éloigner l'une de l'autre les deux marionnettes, jusqu'à un choc final de l'une contre l'autre. C'est l'éternelle danse de l'amour transportée au théâtre Guignol.

A propos de ce griot, nous remarquons qu'on trouve très peu de vieillards chez les Birifo : cet homme est le premier individu à cheveux gris que nous ayons vu depuis Kpéré, alors que les vénérables vieillards aux barbes fleuries d'argent foisonnent chez les Koulango et les Dioula. Je demande l'explication de ce phénomène à mes interprètes Bongona et Kofi ; ils me répondent qu'en pays birifo et lobi. lorsqu'un homme ou une femme est devenu assez vieux pour ne plus pouvoir travailler, son neveu et héritier le tue pour s'emparer de l'héritage : le meurtre accompli. le meurtrier est acclamé par tout le village. et on lui donne une fille en mariage. Ils ajoutent qu'un jeune homme ne peut se marier que lorsqu'il a au moins un meurtre à son actif. Le vieillard ainsi assassiné — homme ou femme — serait enterré dans sa case et toute la famille se livrerait à des réjouissances bruyantes et à des libations de *dolo*. J'avoue que je n'ai pas eu l'occasion de contrôler la véracité de ces informations.

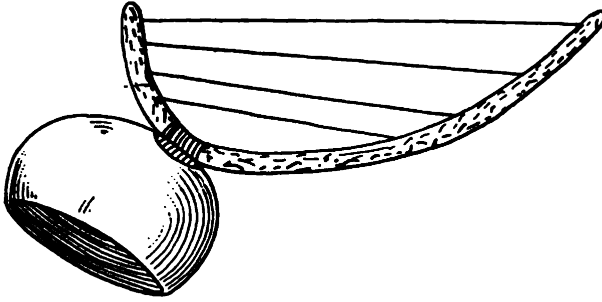
Il semble bien cependant que les Birifo ont le meurtre facile. Les vendettas entre deux villages et même entre deux *sokala* ne sont pas rares. surtout à l'époque où le *dolo* coule à flots et où les têtes s'échauffent. La nuit. chaque famille s'enferme soigneusement dans son château fort, condamnant l'unique porte avec de lourdes poutres assujetties à l'intérieur. Les hommes ne sortent pas. même à quelques mètres de chez eux. sans leur arc et leurs flèches. Le tir à l'arc est très en honneur, et, dès leur enfance, les garçons y sont entraînés au moyen de petits arcs proportionnés à leur taille et

de flèches, petites à la vérité, mais qui ne sont pas des jouets, comme on peut s'en rendre compte par la seule inspection de la pointe. Leur habileté est réelle, et le grand nombre de peaux de bêtes sauvages que l'on voit sur les épaules des chefs et dans les chambres est là pour en justifier.

*24 juillet. — Guioumbalé.* — Tandis que nos compagnons suivent une route plus proche de la Volta, nous traversons, avec Bouvet, plusieurs villages très étendus, dont les *sokala* extrêmes touchent presque aux premières *sokala* du village voisin : c'est *Goumba*, d'où l'on a une vue très étendue sur un cirque de hauteurs au pied desquelles est Dokita; puis *Tansaghala*, où le chef a arboré une couverture multicolore de fabrication européenne, joli village bâti sur un plateau de quartz tout blanc; puis *Sokola*, dont le chef, Dan-nguéré, a atteint un âge assez respectable — la limite d'âge, probablement — et a les cheveux tressés en petites boules plates enduites d'un produit graisseux, si bien qu'on dirait qu'on a renversé sur sa tête une casserole de bitume; ensuite *Barhanamba*, le plus étendu et le plus peuplé des villages birifo du sud, comprenant une centaine de *sokala* et couvrant une aire de plusieurs kilomètres ; au sortir d'une cuvette argileuse, à fond de quartz et de kaolin, qui devient un lac après les grandes pluies et qui, pour l'instant, présente un air assez pittoresque avec ses bords escarpés et déchirés, son fond blanc comme du lait, ses touffes de mimosas nains aux épines multiples, nous arrivons à *Goumbaparé*, gros village tout neuf où paissent des bœufs superbes et où une théorie de cent hommes environ, tous l'immense pipe aux dents, vient nous saluer gravement. Dans les plantations, nous apercevons quelques ignames, les premières depuis Bouna ; ceux de nos gens qui sont des pays du sud ne peuvent contenir leur joie à la vue de ce tubercule que chérit leur ventre : malheureusement, elles ne sont pas encore parvenues à maturité.

Enfin vers une heure nous arrivons à *Guioumbalé* (du sud),

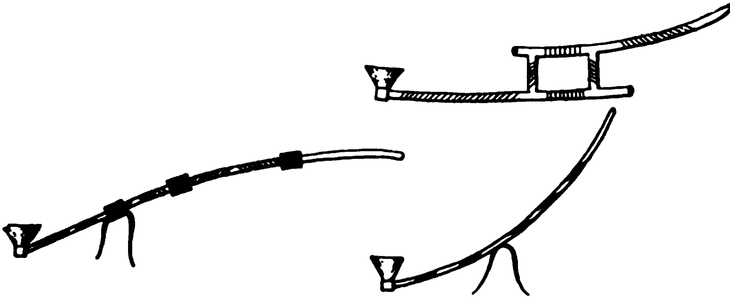
assez gros village situé à 2 kilomètres environ de la Volta, à la limite des pays des Birifo et des *Dagâri* : ces derniers habitent en effet de l'autre côté du fleuve, à *Sèvio*, et, de ce côté-



Guitare Birifo.

ci, ils ont des villages très proches ; les familles de Guioumbalé sont même fortement mélangées d'éléments dagâri.

Les alentours des maisons sont creusés de trous qui ont fourni la terre pour les constructions et qu'on a remplis



Pipes Birifo.

ensuite avec des déchets divers et notamment des quantités énormes de coquilles d'huîtres de rivière : on pourrait en tirer de la chaux à bon compte.

*26 juillet.* — *Dakpo.* — Très voisin de Guioumbalé, *Dakpo* est le plus septentrional des villages des Birifo du sud, au moins le long de la Volta. Force nous est de nous y arrêter,

car le chef, Déli, nous déclare qu'il ne peut nous conduire chez les Dagâri sans y avoir été autorisé par Nadon, le chef le plus voisin de cette tribu, auquel des émissaires ont été envoyés.

Je vois enfin à Dakpo un vieillard à barbe blanche, et même à très longue barbe blanche : il doit être maintenu, sans limite d'âge, pour avoir commandé en chef devant l'ennemi... Il est assis ou plutôt couché sur une de ces curieuses chaises spéciales à cette région : une planche incurvée supportée par *trois* pieds très bas et terminée, en guise de dossier, par une longue et mince poignée.

Avant de quitter cette attachante population des Birifo, je crois intéressant de jeter sur elle un coup d'œil d'ensemble.

J'ai dit que les *Birifo* étaient de beaux hommes : ils ne sont pas d'une taille extraordinaire, mais sont très bien proportionnés et bien musclés, quoique de formes élancées; ils doivent être remarquablement agiles à la course.

Leur chevelure est généralement nattée en tresses minces ou en sillons parallèles allant du front à la nuque. Quelques-uns ont la tête rasée, sauf une crête terminée par une mèche. Ils n'ont pas de tatouages à la face, mais quelques-uns portent des cicatrices sur le ventre, le cou ou les épaules.

Les femmes sont bien faites, ont les cuisses fortes, la poitrine et les fesses très développées, avec des hanches un peu massives. Leur figure ne serait pas trop déplaisante si elles n'introduisaient dans chacune de leurs lèvres un disque d'ivoire, de pierre ou de bois qui transforme la lèvre ainsi mutilée en une véritable spatule.

Le vêtement est simple et est plutôt une parure qu'un habillement. Les hommes sont souvent complètement nus ; quelques-uns ont autour de la taille une ficelle sous laquelle ils passent l'extrémité de la verge relevée ; certains suspendent à cette ficelle, sur le devant, une sorte de petit tablier grand comme un quart de mouchoir ou moins encore, qu'ils

ne lavent jamais. Mais le vêtement le plus répandu est une espèce de doigt de gant retenu par la ficelle susdite et dans lequel on introduit l'objet à cacher ; ce doigt de gant est souvent terminé par un long cordon qui traîne presque jusqu'à terre.

Les chefs et gens de qualité ajoutent à ce costume (?) une peau de bœuf, de mouton, d'antilope, d'hyène, etc., dont les deux pattes de devant ont été cousues ensemble, formant avec la peau du cou une sorte de collier dans lequel on passe la tête, le reste de la peau retombant sur les épaules et les reins. De plus, un couteau avec ou sans gaine, remplacé souvent par une bande de fer légèrement recourbée, se porte par derrière, suspendu à la ceinture, de façon à cacher l'anus. On aperçoit quelques chefs vêtus de la courte blouse koulango, mais ils sont une rare exception.

Comme ornements, les hommes aiment à se passer dans le lobe des oreilles un cordon de cuir ou un chiffon d'étoffe agrémenté de quelques cauries ; autour de la tête, ils se mettent souvent un cordon de coton également orné de cauries ; parfois ils se piquent dans les cheveux une plume ou une branchette d'épine ; au cou, ils se suspendent un rectangle d'ivoire terminé par un disque ou un triangle et recouvrant le sternum ; ils affectionnent aussi les colliers et les anneaux de jambe faits de grosses perles de verre, de porcelaine ou de pierre, blanches ou bigarrées : c'est à peu près le seul produit de fabrication européenne qu'on rencontre parmi eux, et encore plusieurs de ces perles sont-elles des pierres polies et percées en Afrique même. Beaucoup portent au bras, au-dessus du coude, des anneaux de bois incrusté de bronze, d'un assez joli travail.

Comme coiffure, ils ont des chapeaux de paille à bords plats et à fond sphéro-conique, fabriqués surtout dans la région de Dokita. Souvent le fond manque : il semble même que cette particularité de toilette soit très à la mode. Beaucoup de jeunes

gens se coiffent d'une calebasse soit nue, soit gravée, soit ornée d'une ou deux plumes blanches par derrière, soit encore couverte d'un enduit de pois où l'on a semé du duvet de poule. On prétend, mais je n'ose rien affirmer à cet égard, que la calebasse est la coiffure réservée aux meurtriers, profession très honorée en pays birifo.

Les armes font partie du costume : un Birifo sans son arc paraît nu, tandis qu'un carquois suffit à l'habiller. L'arc est petit : la corde mesure environ un mètre, parfois moins. A l'une des extrémités du bois est souvent attaché un grelot en bois, en forme de grosse amande, et sans battant : lorsque la flèche part, la vibration de la corde contre la fente du grelot produit un bruit spécial, très distinct, sorte de défi jeté à l'adversaire. La corde est faite d'une lamelle de rotin.

Le carquois est un étui en cuir pouvant renfermer une trentaine de flèches ; deux ou trois flèches sont de plus passées sous des cordons de cuir, à l'extérieur du carquois, toutes prêtes à être saisies en cas d'alerte ; souvent, ce sont les meilleures, celles qui vont le plus droit et le plus loin, qui ont été empoisonnées avec le plus de soin. Ces flèches sont des petites tiges de roseau, longues de 50 centimètres environ, à l'extrémité desquelles est fixée, par une forte ligature, une pointe de fer en forme de bout de lance très allongé ; quelques-unes sont barbelées.

En général, les Birifo n'empoisonnent pas leurs flèches d'avance, afin de pouvoir s'en servir pour le gibier, et aussi parce que leur poison perd beaucoup de sa force en se desséchant. Mais au carquois est suspendu un petit pot renfermant le poison, sorte de mixture poisseuse et brunâtre dans laquelle on trempe la flèche avant de l'envoyer à destination.

Les avis sont partagés sur l'efficacité de ce poison et sur sa composition. Sans me prononcer, je crois qu'il y a beaucoup de poisons différents, dont la nocivité est très variable. On dit généralement que la strophantine est la base du principe actif

de ces poisons, mais je n'ai aucun renseignement précis à cet égard.

Sur l'épaule gauche les Birifo portent presque toujours, par-dessus la corde qui soutient le carquois, une sorte de casse-tête en bois en forme de crosse courbe et massive, ou une hachette dont le manche a la même forme et dont le fer peut servir de hache, d'herminette ou de houe suivant la façon dont on le tourne. Cet instrument sert à la fois au travail de l'artisan et à celui du laboureur; de plus, comme le casse-tête, il sert à achever l'ennemi ou le gibier qu'a blessé la flèche, et remplace encore la chaise absente : un homme veut-il s'asseoir? il pose à terre les deux extrémités et s'asseoit sur la crosse ; c'est facile à emporter, même en voyage.

Arrivons aux dames. Leur costume est aussi simple que celui des hommes: il consiste essentiellement en deux grappes de feuilles, l'une, courte et étroite, suspendue par devant, l'autre, plus large et plus longue, retombant par derrière; toutes deux sont maintenues par une ceinture faite de plusieurs cordonnets de cuir ou de corde juxtaposés. Quelquefois les feuilles sont remplacées par quelques cordons de cuir ou de ficelle, quelquefois aussi, surtout chez les jeunes filles, par un modeste néant. Devant les étrangers, et surtout devant les Européens, un sentiment de pudeur porte beaucoup de femmes à placer leur main, comme écran protecteur, au-dessus des feuilles un peu trop clairsemées.

Les cheveux des femmes sont généralement coupés courts en forme de calotte, le bas de la nuque et les tempes étant rasés. Beaucoup portent des pendants d'oreille en cuivre; au cou, elles ont un collier de perles rondes auquel est suspendu un long cordon orné aussi de perles et tombant le long de l'épine dorsale jusqu'au-dessous de la ceinture. De plus la poitrine est souvent ornée d'une sorte de poisson en cuivre ou de petits rectangles de bois.

N'ayant pas de pagne, les femmes birifo ne peuvent pas

porter leurs enfants à cheval sur la croupe et retenus par une pièce d'étoffe nouée sur les seins, selon la coutume générale en Afrique. Pour donner le sein à leurs bébés, elles les placent à cheval sur l'une des hanches, les soutenant du bras. Mais pour les transporter d'un endroit à un autre, elles les placent dans un berceau, sorte de corbeille allongée aux bords élevés, et portent ce panier sur leur tête ou sous le bras ; pendant qu'elles travaillent, elles placent le berceau à terre.

Hommes et femmes semblent se laver très rarement, si jamais ils se lavent. Leur peau, au lieu d'avoir la finesse et le velouté de celle des populations du sud, qui se lavent, se graissent, se frottent au citron, etc., a une apparence écailleuse et granuleuse. Beaucoup sont si sales que la crasse a fait disparaître la couleur naturelle de la peau ; dès que les femmes transpirent, à l'occasion d'un travail un peu pénible comme celui de la préparation de la farine, elles répandent une odeur réellement nauséabonde.

Les villages birifo sont très particuliers : ils se composent d'un certain nombre d'habitations distinctes, châteaux forts ou *sokala*, variant de deux ou trois à trente ou soixante ou plus encore, et distantes les unes des autres de 10 à 200 mètres. Aussi les villages occupent-ils une étendue considérable qui est loin d'être en rapport avec le nombre des habitants.

Ces *sokala* (*dio* en birifo) sont des châteaux bas en terre, à terrasse bordée d'un parapet crénelé, avec une seule ouverture extérieure. Les murs, épais de 40 à 50 centimètres à la base et de 20 à 30 au sommet, ont environ 2 mètres de haut jusqu'au niveau de la terrasse. Ils sont faits de couches d'argile superposées et sont légèrement inclinés vers l'intérieur de l'habitation. Le plafond est fait de poutres appuyées sur les murs, supportant d'autres poutres disposées en croix par rapport aux premières, le tout recouvert d'une couche d'argile séchée de 30 à 40 centimètres d'épaisseur.

Certaines *sokala* n'ont qu'un vestibule et trois chambres,

d'autres ont plus de quinze chambres ; la *sokala* d'Onéki, à Kpéré, renferme plus de cinquante habitants, d'autres n'en ont que trois ou quatre. Généralement, chacune sert de demeure à une famille.

L'entrée est assez large, mais elle est basse. Le vestibule et les couloirs renferment d'énormes magasins à mil ayant la forme de tours quadrangulaires, plus larges à la base qu'au sommet, dont l'extrémité supérieure s'ouvre sur la terrasse en forme de trou circulaire que recouvre un toit conique en paille ; pour pénétrer dans le magasin, on enlève ce toit et on descend par le trou au moyen d'une échelle. En outre, dans le vestibule et dans les chambres, d'énormes jarres fixes, ayant la forme d'un œuf qui reposerait sur son petit bout, sont appuyées contre les murs, présentant dans leur milieu une ouverture rectangulaire. On met en général les gerbes de mil dans les magasins et le mil en grains dans les jarres. Quant au maïs et aux arachides, on les suspend au plafond des chambres.

La farine se prépare au fur et à mesure des besoins : on moud le grain sur des pierres plates, légèrement incurvées par l'usage, qui sont encastrées dans un socle en argile, élevé dans l'un des couloirs de la *sokala* ; ce socle permet aux femmes de moudre le mil debout, sans se baisser. Une pierre ronde tenue dans les deux mains sert de meule : la farine tombe dans une sorte de rainure creusée dans le socle. Les femmes font en général ce travail en chantant d'une voix douce de monotones mélopées.

Les chambres sont garnies, le long des murs, d'une quantité considérable d'urnes, cruches et pots en terre de tous les modèles. Une sorte de banc en terre est percé de trous maintenus chacun par un col de jarre ; dans chaque col vient s'appuyer une urne au fond arrondi qui en supporte une seconde, qui parfois même supporte toute une pile de pots allant jusqu'au plafond.

trouver un brin d'herbe entre les pieds de mil ou de maïs. Le sol est fréquemment biné et défriché; les pierres sont enlevées et disposées en petits tas sur les bords des sillons; des rigoles sont creusées partout pour l'écoulement des eaux et l'arrosage raisonné des champs; dans les pentes. des murs de soutènement en pierres sèches retiennent la terre végétale. Et tout ce travail est fait au moyen de la houe minuscule que tout Birifo porte sur son épaule.

Les troupeaux sont assez nombreux : bœufs blancs, noirs, bruns ou tachetés, de la même race que les bœufs de la côte, ressemblant beaucoup à notre race bretonne; moutons sans laine, blancs ou bruns; chèvres rousses, ou blanches tachetées de noir. La volaille se compose de poules ou pintades; quelques villages ont des pigeons. Les enfants conduisent les troupeaux au pâturage, aidés par des chiens jaunes au museau de chacal; le soir on les ramène à la *sokala* ou dans une enceinte palissadée aménagée à côté. On ne trait ni les vaches, ni les brebis, ni les chèvres.

Les Birifo excellent dans tous les travaux ordinaires de l'artisan : vannerie, poterie, cordonnerie, menuiserie, travail du fer; les corbeilles et les pots sont surtout remarquables. Seul le tissage est inconnu. Par contre, on extrait le fer du minerai selon la méthode catalane, au moyen du charbon de bois : les hauts fourneaux sont d'étroites cheminées cylindriques en argile, hautes d'un mètre et demi environ, avec une ouverture à la base. Chaque opération de fonte ne donne qu'un petit cylindre de fer de qualité assez médiocre, mais suffisante, que les indigènes transforment à la forge en houes, couteaux et pointes de flèche.

---

## CHAPITRE XII

## *Chez les Dagâri du Sud et à Oua*

Les premiers *Dagâri*. — Nous passons la Volta. — Les *Ndrouman*. — Oua. — Population variée. — Le marché de Oua. — Curieuses marques de propriété. — Une rencontre inattendue qui est la bienvenue. — Passage épique du Bammasso. — Populations hospitalières mais méfiantes. — Arrivée au poste de Gaoua.

*27 juillet. — Koroba.* — Le chef Nadon, qui d'ailleurs ne paie pas de mine, nous a introduits dans les villages *Dagâri* qui relèvent de lui plus ou moins directement, et, dans une seule journée, nous avons traversé sept villages dont plusieurs assez peuplés, notamment Sirâkio et Koroba, et qui tous appartiennent à la tribu des *Dagâri-Kpélé* ou *Huélé* : cette tribu s'étend sur la rive française de la Volta jusqu'à Sahada inclus et possède quelques villages sur la rive anglaise en face de Guioumbalé.

La langue est sensiblement la même que celle des Birifo et les traits généraux, dans le costume et les habitations, sont les mêmes. Cependant les Dagâri ont l'air moins fier : ils s'inclinent pour saluer et remercier, et prononcent l'éternel *yani, yani, yani...* sur un ton de soumission inconnu des Birifo. Ils ne jugent pas indispensable, comme ces derniers, d'être toujours armés et viennent autour de nous sans leurs arcs ni leurs flèches. La plaque d'ivoire des Birifo est remplacée souvent, sur la poitrine, par une sorte de large triangle ajouré en fer plat. Les cheveux sont, tantôt tressés en mèches, tantôt



rasés à l'exception d'une touffe circulaire et aplatie laissée au sommet du front. Les femmes portent les cheveux tressés du front à la nuque. Elles n'introduisent pas des jetons dans leurs lèvres comme les femmes Birifo, mais elles enfoncent dans leur lèvre supérieure, parfois même dans chaque lèvre, un morceau d'os ou de bois ayant la forme d'une petite défense de sanglier ou un simple fétu de paille. Souvent aussi elles se passent un brin de paille dans le lobe de l'oreille. La chaise étroite et longue, déjà rencontrée chez les Birifo, est beaucoup plus répandue chez les Dagâri, qui méprisent moins les sièges que leurs voisins.

Les formes physiques sont plus malingres que chez les Birifo; on rencontre plus de malades, et aussi plus de vieillards. Le costume est le même, sauf que le petit tablier, généralement en pointe, est plus fréquent ; mais la nudité complète est plus fréquente encore. La ceinture des femmes est beaucoup plus large; quelques-unes ont des pagnes et s'en servent pour porter leurs enfants.

Les plantations sont les mêmes, mais moins bien tenues. La culture de l'igname est plus répandue. Des hauts fourneaux se voient dans presque tous les villages.

Les *sokala* sont plus basses et moins bien faites que celles des Birifo : on peut à peine se tenir debout dans les chambres et les trous d'accès sont parfois à peine assez larges pour laisser passer un homme de moyenne complexion. Par contre, on trouve dans presque toutes les *sokala* une ou plusieurs cours intérieures précédées généralement d'une sorte de vestibule-cuisine, que nous utilisons comme bureau et salle à manger parce qu'il est plus vaste et plus aéré que les chambres. Les parapets des terrasses sont très bas. Les tourelles sont plus nombreuses que chez les Birifo.

Les cadeaux affluent toujours. A titre documentaire, j'extrais les lignes suivantes de mon carnet de route :

« Total des cadeaux reçus le 27 juillet :

« Deux moutons, 37 poulets, 42 œufs, 180 kilos de farine.

« Total des cadeaux donnés en échange :

« Un tricot, une chaînette métal blanc, 10 couteaux, 10 paquets de perles, 2 filières de corail (valeur totale : 6 francs). »

Je dois ajouter que les cadeaux donnés par nous ont provoqué des remerciements enthousiastes, et que, par conséquent, leur valeur était considérée comme supérieure à celle des cadeaux qui nous ont été faits !



Oua : le fort anglais.

*28 juillet. — Guiouman.* — La *sokala* de Bagnian, chef de *Moriba*, située sur une hauteur qui domine la vallée de la Volta, est un véritable château de très belle apparence, avec tourelles, pignons, bastions, etc. Très affable, ce chef est un grand géant maigre, vêtu d'une toute petite blouse bleue et blanche qui ne dépasse pas son nombril et coiffé d'un bonnet dioula : quant à ses sujets, ils sont tous complètement nus. Il nous conduit jusque chez le chef *Guiouman*, qui dépend de lui, et qui nous reçoit de son mieux dans son village pauvre et misérable.

*29 juillet. — Pâlo.* — Nous passons aujourd'hui en territoire anglais pour nous rendre à Oua. La Volta coule à 3 kil. 200

de Guiouman ; nous n'y trouvons qu'une mauvaise pirogue, sorte d'auge à cochons, qui d'ailleurs est de l'autre côté du fleuve. Guiouman était venu hier sur la berge, avait crié, soufflé dans sa corne, appelé, mais sans voir arriver le passeur ; il recommence ce matin sans plus de résultat. Je fais crier tous ensemble nos 150 porteurs et hommes d'escorte : le bruit qui en résulte est formidable, mais personne ne vient. Je commence alors à faire faire un radeau, quand Niangoran, notre interprète agni, et Kouakou, dit James Donko, domestique du docteur, se jettent à l'eau, traversent le fleuve à la nage, et ramènent la pirogue. On fabrique des pagaies rudimentaires et le passage commence. Il dure près de quatre heures : le passage des chevaux est le plus long et le plus pénible.

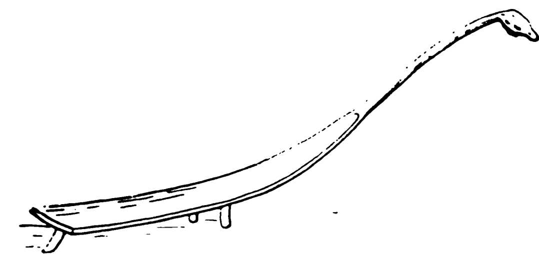
Le village n'est qu'à un quart d'heure de marche de la Volta : les habitants avaient bien entendu nos appels, mais avaient fui, croyant à l'arrivée d'une armée ennemie. Rassurés par Des Vœux, ils sont revenus peu à peu.

Ce sont des *Dagâri-Ndrouman* ; ils ont l'air pauvres et misérables et n'ont que des plantations fort médiocres. Quelques-uns ont des ébauches de vêtements ; on voit très peu d'arcs. Les *sokala*, très basses, pourvues de nombreuses cours intérieures, rappellent plus celles des Gbanian que celles des Dagâri de la rive française ; quelques habitants portent le tatouage des Gbanian (trois cicatrices verticales sur chaque joue), mais en général ils ne sont pas tatoués.

*30 juillet. — Varimpéré.* — Nous traversons six villages ou hameaux de la tribu des Ndrouman, tous d'aspect misérable ; les indigènes, craintifs, fuient souvent à notre approche. A Pissé sont installés quelques commerçants haoussa et dioula. Le seul agrément de cette région est que dans chaque village sont plantés des *finsan* qui donnent un bienfaisant ombrage et des citronniers dont les fruits nous fournissent des boissons agréables.

*31 juillet. — Oua.* — En sortant de *Kiassa*, nous quittons la tribu des Ndrouman pour entrer, à partir de *Nakoro*, dans le territoire des *Dagâri-Oua*. L'influence musulmane, propagée ici par les *Haoussa*, commence à se faire sentir : un certain nombre d'indigènes portent la culotte et le boubou ; à Nakoro existent même une jolie mosquée toute blanche et quelques maisons construites comme celles de Bondoukou.

*Oua* est située sur le sommet d'un vaste plateau dénudé où d'immenses arbres se dressent de place en place. La ville est très étendue, mais composée de quartiers fort éloignés l'un



Chaise dagâri.

de l'autre, en sorte que, malgré son étendue, sa population n'est pas considérable. Du plateau, la vue s'étend très loin : on aperçoit le massif des montagnes du Lobi, distant de 60 kilomètres environ. A l'extrémité de la ville se dresse le fort anglais, bâtiment carré, un peu bas, blanc, troué de nombreuses meurtrières, et supportant un miradore où flotte l'*Union-Jack* ; ce fort ne sert plus que de magasin et de corps de garde. Les tirailleurs habitent à quelque distance dans des huttes cylindriques à toit conique et les Européens sont logés assez loin, dans des cases peu confortables analogues à celles que l'on voit dans les petits postes provisoires.

Le capitaine Hunter, le lieutenant Van Eden et le docteur Colleigh viennent nous souhaiter la bienvenue, et Soden,



arrivé depuis quelques jours, nous installe en face du fort, dans une petite case ayant servi d'habitation au précédent docteur, décédé à Oua.

*1er au 6 août. — Oua.* — Les 2000 habitants environ que renferme Oua sont de races très diverses.

D'abord les autochtones, les *Oua*, de famille dagâri, dont les uns ont conservé le costume simplifié de leurs ancêtres et leurs mœurs, dont les autres ont adopté le costume et la religion des musulmans. Les uns et les autres habitent dans des *sokala* analogues à celles des Gbanian et des Dagâri-Ndrouman.

Ensuite les *Haoussa*, commerçants, prêtres, teinturiers, vêtus de la large culotte, de la gandoura blanche ou bleue, d'un haïk et d'un turban généralement noir ou bleu foncé, haut et large. Plusieurs portent, par-dessus la gandoura, une grande blouse ample et flottante, et se coiffent, par-dessus le turban, d'un immense chapeau de paille à fond sphérique recouvert de cuir. Ils portent en général des tatouages nombreux et variés sur la figure; beaucoup pourtant ne sont pas tatoués. Leurs femmes, généralement grandes et grosses, ont la figure couverte de peintures bleues, blanches ou jaunes, représentant des carrés, des cercles, des losanges, etc. Les habitations des Haoussa de Oua sont absolument semblables à celles des Dioula de Bondoukou, mais elles sont moins ornementées et moins bien entretenues : elles appartiennent à ce type qui rappelle les constructions de l'Égypte ancienne et qu'a décrit minutieusement Félix Dubois dans *Tombouctou la mystérieuse*. Les mosquées, au nombre de trois dont une très grande, sont identiques, avec leurs minarets pyramidaux hérissés de poutrelles saillantes et de gargouilles, à toutes les mosquées qu'on rencontre dans le Soudan occidental depuis la limite de la forêt jusqu'au Sahara.

On trouve encore à Oua des gens du *Gourounsi*, tatoués sur chaque joue de trois raies en éventail comme beaucoup de

Sénoufo. Ce sont pour la plupart des esclaves amenés du nord par le conquérant zaberma Babatou. On rencontre aussi des *Kidlo* de la région de Léo, des *Morho* du Mossi, des *Dioula* qui apportent des colas de Kintampo, des *Marka* ou Sarakolé qui font le commerce du sel et des étoffes, des *Foulbé* blancs, cuivrés ou noirs, qui font le commerce des bestiaux et habitent dans des huttes d'herbe ressemblant à des ruches.

A cette population déjà si variée viennent s'ajouter plusieurs centaines de *Fanti* de Cape-Coast et de *Gan* d'Accra, accompagnés souvent de leurs femmes, qui ont été amenés par les



Oua : la grande mosquée.

Anglais et servent de porteurs et d'hommes de corvées ; enfin une compagnie de tirailleurs dits *Haoussa*, recrutés pour la plupart parmi les Gbanian, les Dagàri et les Gourounsi.

Malgré cette variété de races, Oua a l'air d'une ville morte : nous sommes loin de l'animation de Bondoukou ; peut-être cela tient-il à la dispersion des quartiers, qui fait de Oua un groupe de petits villages plutôt qu'une ville. Le seul endroit un peu animé est le marché : il se compose d'une grande place carrée qu'ombrage un énorme ficus, bordée sur deux côtés par des hangars couverts en paille. La monnaie anglaise a cours, concurremment avec les cauries, dont le taux atteint 1 000 cauries pour 1 shilling ou 1 fr. 25 ; mais les cauries sont peu

abondantes et le prix des denrées est assez élevé, plus élevé qu'à Bouna et à Bondoukou.

Les principaux articles que l'on trouve sur le marché sont : des tissus du Soudan et d'Europe, de la coutellerie, des ustensiles en fer émaillé, du sucre, du bleu de blanchisseuse, du savon, des sandales de fabrication locale, de la viande fraîche, du sel provenant de Krakyi (Togo allemand), du *soumbara*, des colas, du beurre de karité, du riz (très cher), du maïs, de la farine de mil, des haricots, de grosses chenilles qui mangent les feuilles des arbres et qui sont à leur tour mangées par les indigènes, des condiments, légumes et aliments divers, du tabac en poudre. Sur la place, un vieillard vend des brochettes de viande saupoudrée de piment, qu'il fait griller devant le feu. A côté du marché proprement dit est le marché au bois.

Les deux personnalités marquantes du marché de Oua sont une femme haoussa, véritable colosse de foire, dont les cuisses sont des tours d'ébène, et un tirailleur, gardien et percepteur des droits de place, sorte de petit poussah bedonnant, au caractère enjoué, qui fait sa police tout en riant et en blaguant avec les marchandes, type du sergot bon garçon.

Au sud du marché se remarquent les ruines du fort qu'avaient construit nos officiers, venant du Gourounsi, en 1896, et que nous avons évacué en 1899 en même temps que les Anglais évacuaient Bouna. Près de là se dresse un tamarin centenaire dont les rameaux recouvrent une surface énorme.

A Oua et aux environs existent quelques chevaux d'assez mauvaise mine et de tout petits ânes qui paraissent se trouver mieux du climat local. En fait de climat, la ville et surtout le poste de Oua sont par trop exposés au vent : la nuit, les rafales sont effrayantes, et plusieurs arbres portent des traces du passage de la foudre[1].

1. Nous devions apprendre seulement à Ouassa que, peu de jours après notre départ de Oua, le capitaine Hunter y avait été tué par la foudre, dans sa chambre.

*10 août. — Guiouman.* — Repartis de Oua le 7 août, nous sommes revenus à Guiouman par une route légèrement différente de celle prise à l'aller et traversant quelques misérables villages *ndrouman* dans l'un desquels — *Olli* — Bouvet et Des Vœux ont pu observer une occultation d'étoile par la lune dans d'excellentes conditions.

J'ai remarqué chez les Ndrouman, au coin des plantations, des figurines de terre cuite représentant grossièrement des hommes ou des femmes accroupis ressemblant à des ours, parfois un groupe mâle et femelle; ces figurines sont fixées à l'extrémité d'un pieu fiché en terre ou placées sur une pierre et sont la marque de propriété du terrain au coin duquel on les a placées.

*11 août. — Sahada.* — Ayant pris les devants avec Laforgue, j'arrive vers dix heures à une rivière débordée, assez grosse et très rapide, que les Dagàri appellent *Guienndoma*, les Lobi *Poni* et les Dioula *Bammasso* (le lieu des crocodiles). Je venais à peine de franchir cette rivière dans l'ignoble et unique pirogue qui sert au passage, que j'aperçois un indigène se présentant à moi, un papier placé au bout d'une baguette de bois : c'est le lieutenant Schwartz et le sergent Bourgeaiseau qui, envoyés de Gaoua à notre rencontre par le capitaine Pelletier, viennent d'arriver à Sahada et envoient ce courrier à notre recherche, ignorant que nous sommes si près. Un instant après c'étaient de cordiaux serrements de mains et de joyeuses causeries, parmi la stupéfaction visible des indigènes et de nos porteurs, comprenant difficilement que des Blancs ne se connaissant pas et partant de points inconnus arrivent ainsi à se rencontrer.

Comme nous achevions de déjeuner, on annonce l'arrivée de Bouvet et Des Vœux, retenus le matin à Guiouman par le passage des chevaux. Le brave Bourgeaiseau, qui a servi dans le Yatenga sous les ordres de Bouvet, ne se sent plus de joie à l'idée de revoir son ancien chef qu'il adore, et il galope

jusqu'à la rivière. Comme il y arrive, Des Vœux et Bouvet sont précisément en train de passer l'eau, en se hâlant sur une corde attachée aux deux rives. A la vue de Bourgeaiseau tout à fait inattendu en ce lieu, Bouvet lui aussi ne se sent plus de joie, ouvre un large bec d'abord, puis excite bruyamment le Dagâri qui tire sur la corde, afin d'accélérer son allure; mais, tout interloqué, le Dagâri laisse tomber... la corde. Bouvet veut la rattraper, il se penche, la pirogue chavire et est entraînée par le courant avec son contenu, c'est-à-dire le précieux tube métallique renfermant nos croquis et la célèbre *yellow-box* où Des Vœux place son argent et ses papiers, tandis que les deux capitaines jouent à l'entente cordiale dans les remous de la rivière. On crie, on s'agite, des gens se jettent à l'eau... Cependant, Bouvet, ayant enfin rattrapé la corde, gagne la rive et se jette dans les bras du sergent qu'il inonde, pour lui dire après d'un ton convaincu : « Mais, mon pauvre Bourgeaiseau, vous êtes tout mouillé ! » Des Vœux, de son côté, après avoir failli être noyé par le zèle trop empressé du brave Sissé Diallo qui voulait le sortir de l'eau malgré lui, a rattrapé à la nage le précieux tube. Quant à la pirogue et à la *yellow-box*, elles ont coulé. Après deux heures de travail, on finit par retrouver la pirogue, mais la *yellow-box* ne peut être découverte...

*12 août.* — On a enfin repêché la *yellow-box*, dont le contenu n'est pas trop endommagé.

A côté de la chambre que j'occupe, dans la *sokala* du chef de Sahada, est une chapelle mortuaire : trois statuettes en terre représentant deux hommes et une femme, assis de front, sont disposées au-dessus de la tombe.

*13 août.* — *Paléaha.* — En arrivant à *Touparé*, nous entrons chez les *Dagâri-Gban-né*, qui se distinguent peu de leurs voisins les Kpêlé, sinon que leurs plantations sont plus vastes et mieux entretenues. A *Tobilé* et *Goultigné*, je remarque des cultures d'une plante que je n'avais pas observée

encore : on m'explique que c'est une plante textile servant à fabriquer des cordes. Les cadeaux continuent à affluer.

*14 août. — Dognoho.* — Toujours chez les Gban-né : villages nombreux, assez misérables, mais riches en cultures. A Siraba et à Gouzien, on nous apporte des



Le marchand de brochettes de viande grillée sur la place du marché à Oua.



Le quartier des Foulbé à Oua.

cadeaux de villages situés à 5 ou 8 kilomètres de la route !

*15 août. — Goumparé.* — Nous avons quitté les Gban-né en sortant de *Gnessé*; à l'ouest sont les *Dagàri-Zéghé*, que nous laissons sur notre gauche, pour entrer chez les *Dagàri-Dafiélé.* Sauf Bakori, les villages, d'ailleurs immenses, sont à peu près déserts, les Gban-né n'ayant pas consenti, à cause

de leur hostilité avec les Dafiélé, à y envoyer des messagers pour avertir les gens de notre visite. En ces régions, tout étranger qui ne se fait pas annoncer est considéré comme un ennemi, et, s'il est nombreux et puissant, on fait le vide devant lui; d'autre part, les petites tribus et même les villages d'une même tribu étant souvent en état de guerre ou d'hostilité les uns avec les autres, il est parfois fort difficile de se faire annoncer.

Nous avons pu faire, depuis que nous avons quitté Bouna, cette observation : tout village que nous avons pu faire prévenir de notre arrivée nous a accueillis merveilleusement; tout village que les circonstances nous ont empêché de faire prévenir était désert et les habitants ne sont revenus chez eux que peu à peu, à mesure que les premiers rentrés pouvaient aller rassurer les autres.

Après un court arrêt à Serzou ou Poleu, nous faisons halte à Goumparé ou mieux *Gohomparé*, petit village appartenant à une fraction des *Oulé-oulé* ou *Dagâri-Oulé* (Dagâri Rouges), qui a ses autres villages (Kiessorhola, Nanga, Gabili, Kiaré) sur la rive anglaise; ce point est à 250 mètres seulement de la Volta, alors qu'en général les villages les plus proches du fleuve en sont à 2 à 3 kilomètres. On a l'intention d'en faire un port de ravitaillement pour le poste de Gaoua et on y a construit un abri où nous nous installons, fort heureux d'échapper pour une fois aux fours des *sokala*. Demain, nous nous écarterons de la Volta pour gagner *Gaoua*, le nouveau chef-lieu du Cercle du Lobi, où le capitaine Pelletier, un vieil ami à Bouvet et à moi, nous attend impatiemment.

# CHAPITRE XIII

## *Chez les Birifo du Centre et les Lobi*

Encore des *Birifo*. — La chapelle funéraire de Donko. — Les vrais *Lobi*. — Les mines d'or. — Des prix fantastiques. — Des assassins joyeux. — Beau pays et singulières mœurs. — Arrivée à Gaoua. — Le grand pavois. — Un poste merveilleux. — Des ruines étranges d'origine inconnue. — Retour à Goumparé.

*16 août*. — *Donko*. — Dès que nous quittons les maigres plantations de Goumparé, nous retrouvons nos vieux amis les *Birifo*, absolument semblables à ceux de la région de Kpéré-Dokita. On me dit que c'est de *Kankani*, village traversé ce matin, que, à la suite de guerres déjà lointaines, un fort groupe Birifo aurait émigré vers le sud pour aller fonder Barhanamba et essaimer de là jusque près de Bouna.

A *Donko*, gros village de trente-deux *sokala*, l'accueil est tout à fait cordial et le chef nous gratifie d'un bœuf. Ce chef est un potier : la chambre qu'il m'a offerte renferme plus de trois cents pots et urnes de toutes tailles et de tous modèles, étagés depuis le sol jusqu'au plafond en rangs serrés qui garnissent tous les murs, tous très bien finis, peints en noir et remarquablement vernis.

A côté de la salle des pots est un réduit obscur, où seul, un petit trou percé dans le plafond apporte un peu de clarté : c'est une chapelle funéraire qui, malgré ses étroites dimensions, est un véritable musée et la chose la plus curieuse que j'aie vue jusqu'ici au pays Noir.



A l'entrée, un monceau de plumes de poulets jonche le sol; puis ce sont des objets divers, de grandes calebasses longues en forme de concombres géants, recouvertes de sang et de duvet, des mâchoires et des crânes d'animaux domestiques et sauvages, des chaises dagàri, le tout formant un tas qui s'élève à 50 centimètres du sol.

En arrière, sur une même rangée, sont cinq statues en terre de grandeur humaine : deux femmes et trois hommes, assis, les mains reposant sur les genoux, dans l'attitude hiératique des statues égyptiennes. La statue du milieu représente un homme d'âge mûr, la mâchoire inférieure entourée d'un collier de barbe, le regard fixé droit devant lui; à sa gauche, un arc est debout; à sa droite est un lampadaire, formé d'un piquet de fer fiché en terre se terminant par une coupe où l'on place l'huile et la mèche. Entourant cet homme sont deux femmes, les mamelles pleines et légèrement pendantes. A chacune des extrémités de la rangée est un homme jeune, plus petit de taille que l'homme du milieu. Il semble qu'on ait voulu représenter une famille.

Ces statues ont un tel air de vérité que la première impression que l'on éprouve en risquant un œil dans le réduit est qu'on se trouve en présence d'êtres réellement humains, immobiles, comme plongés dans l'hypnose, et cette sensation a quelque chose d'effrayant. C'est seulement lorsque l'œil s'est habitué à l'obscurité que l'on découvre que ces êtres sont en terre.

En arrière encore sont deux têtes d'animaux, énormes, assez grossières, également en terre, et plus en arrière, dans le fond du réduit, un immense amoncellement de crânes de bœufs, de moutons, d'antilopes, etc.

Entre les têtes d'animaux et les grandes statues, ainsi qu'entre les jambes de celles-ci, il y a une véritable multitude de statuettes à figure humaine, variant de la taille d'une poupée de petit modèle à celle d'un enfant, les unes en argile

crue, d'autres en terre cuite, d'autres en bois... tout un monde.

On me dit que toutes ces statues et statuettes représentent les ancêtres du chef actuel de Donko, enterrés sous le sol de la *sokala* dans un caveau qui communique avec l'extérieur par un conduit que l'on ferme au moyen d'une urne placée sur l'ouverture. Les plumes, les crânes, le sang, ainsi que des cauries déposées dans des assiettes, représentent les offrandes



Troupeaux à Bousso (Lobi).

faites par les vivants pour permettre aux morts de vivre confortablement leur autre vie. Ce mode de sépulture et ces coutumes existent chez les Birifo, les Dagàri et les Lobi, avec de simples modifications dans les détails.

*17 août. — Tankolo.* — Nous entrons aujourd'hui, au sortir de Bakiébilé, dans le pays des *Lobi*, qui est en même temps le pays des mines d'or : c'est une région d'étendue très restreinte, se bornant au massif montagneux de Dioulou, et comprise entre Bousso et Gaoua. Ce pays est réellement pittoresque : de tous côtés on n'aperçoit que montagnes, collines et pitons, entre lesquels s'étendent des vallées bien arrosées par des rivières à l'eau claire comme du cristal.

Une série de cols médiocrement élevés nous amène à *Bousso*, village curieusement construit : les *sokala* sont disposées tout autour des flancs d'une colline pointue, sur les dernières pentes ; au sud de cette colline et à 500 mètres environ est le piton de Dalimi, séparé du village par un ravin profond sur les bords verdoyants duquel paissent des troupeaux de bœufs et de moutons.

Les *Lobi* ne se distinguent pas extérieurement des Birifo : ils ont même contenance fière, même costume, mêmes ornements (y compris les disques enchâssés dans les lèvres, chez les femmes) ; leurs *sokala* aussi sont semblables à celles des Birifo, sauf que les parapets des terrasses sont plus élevés. Quant au langage, il est nettement différent. Tandis qu'il n'y a que des différences de prononciation presque inappréciables entre le ghanian, le dagàri et le birifo, le *lobi* est une langue tout autre, n'ayant avec les précédentes que des liens de parenté assez éloignés.

Tous les villages de la région sont en vendetta en ce moment, et le chef de Bousso ne consent à nous conduire à Tankolo que si nous lui garantissons qu'il en reviendra sain et sauf. Nous traversons plusieurs ravins et rivières auprès desquels sont quelques puits à or. Le sol semble renfermer des quartz aurifères en asssez grande abondance, mais les Lobi ne touchent pas aux pierres, par superstition, paraît-il, et se contentent d'exploiter la terre d'alluvion, où ils trouvent de temps à autre des pépites dont le poids varie de 1 gramme à 60 grammes : ce dernier poids ne se rencontre que fort rarement. Ils échangent leur or contre du sel provenant du Sahara ; ils n'en fabriquent aucun bijou et ne le montrent jamais.

*Tankolo* est un gros village très étendu, au centre de la région montagneuse. De la terrasse de notre *sokala*, qui est elle-même perchée au sommet d'un piton, on découvre des villages partout, principalement sur les hauteurs. Les plantations sont immenses et fort bien tenues, comme celles des

Birifo. Le chef nous envoie un bœuf comme cadeau, et bientôt s'établit auprès de notre campement un marché où des quantités de poulets sont vendues à nos porteurs en échange de lambeaux d'une mauvaise cotonnade rouge et de fragments de boîtes de fer-blanc. Ces gens nus semblent raffoler de



Quatre chefs Lobi.

l'étoffe ; ils ne sont pas difficiles à contenter d'ailleurs ; un lambeau large de 10 centimètres et long de 30 leur suffit : cela fera un excellent tablier. Quant aux bandes de fer-blanc, elles serviront à faire des bracelets ou des ornements pour tuyaux de pipe. Les prix sont doux : une poule revient à 3 ou 4 centimes, un mouton à 50 centimes (payables en étoffe, en fer-blanc ou en sel).

Le chef de Bousso me rappelle la promesse que je lui ai faite qu'il retournerait sain et sauf chez lui; je demande en conséquence à son collègue de Tankolo de respecter ses jours.



à quoi le chef de Tankolo me répond : « Je ne peux pas le tuer aujourd'hui, puisqu'il est à ton service ! » Et les deux ennemis éclatent de rire et échangent de joyeux propos. égayés par cette idée que, si ce n'était à cause des Blancs, ils seraient sans doute l'un meurtrier et l'autre victime... Singulières gens qui rient entre eux aujourd'hui et se tueront demain, en manière de jeu, semble-t-il.

*18 août. — Gaoua.* — Le pays est vraiment beau. C'est sans contredit le pays africain le plus beau que j'aie vu jusqu'ici, l'Afrique du Nord exceptée. Aux montagnes succèdent les montagnes, puis un immense plateau ferrugineux couvert d'une herbe fine comme des cheveux, où nous faisons lever une bande de vingt à vingt-cinq grues couronnées.

*Niobiri* est le dernier village exclusivement lobi dans cette direction, Gaoua étant moitié lobi et moitié birifo. Nous y trouvons un beau jeune homme coiffé de la calebasse d'honneur, qui pourrait servir de modèle chez un sculpteur. Il consent à nous accompagner pour nous dire le nom des rivières et des montagnes, mais il rebroussera chemin avant d'arriver à Gaoua, car il a sur la conscience un meurtre qui pourrait, là-bas, lui attirer quelques flèches. Le piquant de la chose est le ton dégagé avec lequel il l'explique.

Schwartz nous conte la ruse de guerre vraiment remarquable employée par les gens de Niobiri lors de l'attaque de leur village par le capitaine Ruby, le prédécesseur de Pelletier au Lobi. Ils avaient excité des abeilles et les avaient chassées dans la direction de la colonne : l'avant-garde, assaillie par les insectes furieux, se débanda, ce qui permit aux gens de Niobiri de s'avancer assez pour blesser plusieurs tirailleurs. Actuellement, ils semblent en très bons termes avec nous.

Peu après ce village, nous apercevons un cavalier arrivant sur nous à grande allure : c'est l'ami Pelletier. Embrassades, effusions, exclamations.... puis nous reprenons la marche ensemble pour arriver bientôt au poste de *Gaoua*, bâti sur un

plateau élevé dominant le Bammasso, entre le village birifo de *Dienndiélé* et le village mi-lobi mi-birifo de Gaoua ou mieux *Gan-houra*.

Le poste est tout pavoisé. Pelletier a fait dresser de chaque côté de l'entrée un immense mât de pavillon : l'un porte le drapeau tricolore, sur l'autre flotte le drapeau de la marine anglaise ; on a obtenu ce dernier, dont l'exactitude émerveille Des Vœux, au moyen d'un petit *Union-Jack* — dérobé



Poste de Gaoua, chef-lieu du Lobi (vue prise de la colline du sud).

subrepticement hier au même Des Vœux par Laforgue et envoyé à Gaoua par un cavalier — auquel on a adapté la grande croix bleue sur fond blanc. Le grand pavois porte d'un côté les pavillons de signaux maritimes et de l'autre des pavillons nationaux aussi divers qu'inattendus : brésilien, argentin, grec, italien, belge, espagnol, persan, chinois, etc. Sur une maison flotte le pavillon anglais de commerce, sur une autre le pavillon russe : une vraie débauche de couleurs qui nous stupéfie un peu. Pelletier nous explique : tous ces pavillons ont été *confectionnés à Gaoua* au moyen d'*étoffes achetées à des Dioula*, par un sergent, ancien timonier, nommé Meudec, auquel on n'en remontre pas dans la partie. Comme Des Vœux faisait observer qu'on avait oublié le soleil dans le

pavillon chinois, Meudec répond sans se déconcerter que, depuis la guerre sino-japonaise, la Chine a retiré son soleil et que le Japon a ajouté des rayons au sien.

*19 au 30 août. — Gaoua.* — L'emplacement du poste de Gaoua est critiquable : la région est réellement trop pierreuse, les gravois des chemins sont des blocs de pierre (de diorite, m'a-t-on dit, et de quartz). Peut-être les environs de Tankolo ou de Dioulou auraient-ils été préférables. A Gaoua même, l'endroit choisi, quoique très élevé et permettant une vue très étendue dans deux directions, est dominé du côté sud par une colline toute proche, plus haute de 12 mètres, et du côté nord par une petite montagne située à quelque distance.

Ces réserves faites, le site est réellement beau. Quant au poste lui-même, c'est le plus merveilleux exemple que j'aie vu jusqu'ici de ce que peuvent obtenir l'énergie, l'initiative et l'intelligence d'un homme que sa carrière ne semble pas désigner spécialement pour le rôle d'architecte et de constructeur. C'est certainement, de tous les postes que j'ai vus en Afrique occidentale, construits uniquement avec les ressources et les matériaux du pays, le plus étonnant, et il fait grandement honneur au lieutenant Schwartz, de l'infanterie coloniale, qui en a été l'architecte et l'entrepreneur. Et tout a été fait sur place, y compris les clous, qu'on a forgés au moyen de fer extrait du minerai dans des hauts fourneaux ! Et le coût n'a pas dépassé quelques centaines de francs, employées à la nourriture des hommes de corvée.

A un kilomètre environ du poste sont des ruines excessivement curieuses. Il s'agit d'un mur épais de 40 centimètres environ et haut de 2 mètres, mais qui a pu être plus haut, construit en blocs de latérite joints ensemble par une sorte de mortier. Ce mur est parfait d'alignement. Il a environ 50 mètres sur chaque face, formant un quadrilatère régulièrement arrondi aux angles; dans ce quadrilatère en est inscrit un autre, également régulier et construit de même.

Ces murs sont actuellement coupés de brèches nombreuses et ont même disparu par places.

Le chef de *Dienndiélé*, qui nous accompagne lors de notre visite à ces ruines, déclare qu'il ignore absolument qui ont pu être les auteurs de ces constructions; le père de son grand-père a raconté que, lorsqu'il était venu s'établir dans le pays, ces ruines existaient déjà, dans le même état qu'aujourd'hui, et que l'origine en était inconnue aux gens qui occupaient la contrée lors de son arrivée. Il n'y a pas d'autres constructions analogues dans la région — au moins le chef de Dienndiélé l'affirme — et nul des peuples qui habitent actuellement l'Afrique occidentale ne fait rien de semblable, à ma connaissance.



Gaoua. — Sous la véranda.

Le chef de Dienndiélé a au moins cinquante ans : le père de son grand-père n'a pu venir dans le pays, vraisemblablement, que vers 1850; et à cette époque les ruines étaient déjà très anciennes, puisqu'on en ignorait l'origine. Il est d'ailleurs une preuve palpable de leur ancienneté : un caïlcédra énorme, qui a certainement plus de cent ans, a poussé à travers le mur intérieur, comme on peut s'en rendre compte facilement en voyant ses racines tordues qui se sont frayé un passage au travers des pierres, disjoignant le mortier, et répandant les moellons à droite et à gauche.

Qui a pu bâtir ces murs, qui étaient évidemment destinés à protéger un campement ou une habitation? Seraient-ce des Foulbé venus du Nord, qui auraient introduit le bétail dans le pays, comme on l'a suggéré? Mais le bétail amené par les Foulbé se compose exclusivement de bœufs à bosse, et on ne trouve dans le Lobi que les bœufs ressemblant à notre race bretonne et qu'on rencontre depuis le Mossi jusqu'à la mer. De plus, je n'ai jamais entendu dire que les Foulbé aient fait des constructions en maçonnerie.

L'alignement parfait des murs qui nous occupent suppose. de la part de leurs auteurs, une connaissance au moins rudimentaire de la géométrie et l'usage de l'équerre et du fil à plomb. Seraient-ce des Européens? On dit que les Portugais rabatteurs d'esclaves se sont avancés assez loin dans l'intérieur : je doute qu'ils se soient portés à 550 kilomètres de la côte, surtout étant donné qu'on ne trouve absolument aucune trace de leur passage plus au sud, pas plus sous forme de ruines que dans les traditions indigènes qui pourtant remontent à plusieurs siècles.

Seraient-ce des Égyptiens ou des Berbères qui, au temps où les mines du Pount et de l'Ophir attiraient les chercheurs d'or, seraient venus s'installer là et y auraient construit un campement fortifié pour y laver la terre aurifère? *Grammatici certant et adhuc sub judice lis est.*

Peut-être aurait-on la clef du mystère en pratiquant des fouilles méthodiques dans l'enceinte et aux environs. Malheureusement le temps nous manque, et, une fois les cartes mises à jour, les observations astronomiques faites, il nous faut nous arracher à l'hospitalité attachante du poste de Gaoua et reprendre notre vie errante.

*1er septembre. — Goumparé.* — Nous avons quitté Gaoua, escortés jusqu'à mi-chemin de Bousso par Pelletier, Schwartz et Bourgeaiseau. Il faut se quitter;... tout le monde est un peu ému, quoique personne n'ose le laisser voir. Enfin Des Vœux

entonne par trois fois un retentissant *Hip! hip! hip! hurrah!* et nous reprenons la direction de la Volta.

Les gens de Goumparé fuient à notre approche sans que je puisse savoir pourquoi; cependant, le chef et quelques notables se décident à revenir, disant que leurs hommes ont eu peur que nous ne venions pour faire la guerre et ont passé sur la rive anglaise. Les magasins sont vides et, pour une fois, nous faisons maigre chère. Mais après l'abondance de Gaoua, ce n'est que justice.



Porteuses d'eau Lobi au poste de Gaoua.



bien supérieure à leurs besoins; on me dit qu'ils en mangent le tiers et boivent les deux autres tiers sous forme de *dolo*. En cette saison, qui est partout celle de la disette, puisque les produits de la récolte précédente tirent à leur fin et que la récolte nouvelle n'a pas eu lieu encore, ils ont assez de mil en magasin pour faire du *dolo*: dans plusieurs villages, on nous en apporte comme ailleurs on apporte de l'eau.

*5 septembre. — Sômi.* — On nous avait conseillé de nous méfier des gens de *Boukori* qui, il y a quelques mois, ont attaqué le capitaine Ruby. A notre arrivée, ils étaient debout sur leurs *sokala*, en armes : les *sokala* étant entièrement cachées par le mil, ils avaient l'air de se tenir miraculeusement sur le sommet des tiges. Nous faisons halte dans un champ d'arachides, où l'on voit mieux venir. Les indigènes, grands gaillards presque tous nus, viennent nous voir après avoir déposé leurs arcs; un peu méfiants d'abord, ils nous donnent des guides pour nous conduire à *Sômi* et nous y apportent des vivres, dont quelques charges d'ignames qui sont les bienvenues.

A la nuit, des gens que j'avais envoyés à Manouan, de l'autre côté du *Bougouriba*, pour faire préparer la pirogue, reviennent et me disent que les habitants de Manouan ont enlevé leur embarcation et nous refusent le passage.

*6 septembre. — Manouan.* — En prévision de la mauvaise volonté des gens de Manouan, Des Vœux est allé ce matin à la Volta et a emprunté au village anglais de Lôrha deux pirogues que quatre de nos hommes vont remonter jusqu'à l'embouchure du Bougouriba pour nous les amener.

J'arrive de bonne heure à la rivière, qui est assez large et a un fort courant; on l'appelle ici *Manouan-mâné* (c'est-à-dire « fleuve de Manouan »); ce sont les Dioula qui l'appellent *Bougouri-ba*, c'est-à-dire « fleuve des Bougouri » ou mieux *Pougouli*, tribu qui habite son cours supérieur, non loin de Diébougou.



Le passage du Bougouriba.

La pirogue en effet est absente. Le chef de Dakpouenné. *sokala* située entre Sômi et la rivière, appelle les gens de l'autre rive, une heure durant, avec autant de résultat que saint Jean dans le désert. Enfin quelques hommes se montrent et me demandent si mon but est d'aller faire la guerre aux Français qui sont à Diébougou!!! On nous avait pris pour une armée anglaise envahissant le territoire! A travers le fleuve. je clame les sentiments de fraternité qui m'unissent au lieutenant de Diébougou, et on se décide à nous envoyer la pirogue. qui n'était pas loin d'ailleurs.

Vers deux heures, le passage de notre caravane étant presque terminé, arrivent les pirogues de Lôrha : les pagayeurs sont à bout de forces, ayant eu à lutter, avec des embarcations très lourdes, contre un courant formidable.

A Manouan, les petites blouses et même les boubou sont assez répandus parmi les chefs. Une fois le malentendu dissipé. on nous y fait une excellente réception Les *sokala* portent un nombre considérable de tourelles, où le logement est un peu plus agréable que dans les fours du rez-de-chaussée. que l'on pourrait presque appeler des fours crématoires.

Si les chefs sont quelque peu vêtus, le *vulgum pecus* est généralement tout nu, mais les ornements de perles, les pendants d'ivoire et de cuivre sont très abondants ; quelques hommes ont des anneaux de cuivre passés dans les narines ; les femmes portent des pailles dans les lèvres comme les femmes Dagâri. Du reste nous approchons de l'extrême limite nord des Birifo.

7 *septembre.* — *Pinntouri.* — Nous retrouvons les Dagâri à partir de Goziri : c'est la tribu des *Dagâri-Gbolé*, qui s'étend jusqu'au onzième parallèle sur la rive française. Il serait plus juste de dire que nous retrouvons leur pays, car les habitants — que les derniers villages birifo (Métuôri, Nakpi, Karaba) ont refusé d'aller prévenir — ont pris la fuite à notre approche. C'est assez ennuyeux, car nos guides de Manouan

sont peu familiarisés avec la contrée et se trompent de chemin constamment.

A Gbolé, les habitants ont eu, avant de fuir, l'attention délicate de déposer des jarres d'eau au bord du chemin pour nous permettre de nous désaltérer : ce trait prouve que, s'il y a de la méfiance, il n'y a pas d'hostilité.

A *Pinntouri* ou *Mindtégné*, nous avons l'agréable surprise de trouver tout le monde présent : on a même préparé un emplacement pour les tentes de Des Vœux et Forbes et nettoyé des chambres à notre intention. La *sokala* du chef Minâ est un vrai château hérissé de tourelles et flanqué de bastions : la terrasse ressemble à un village.

Les hommes portent des anneaux ou des bâtonnets de cuivre passés dans les oreilles. Beaucoup d'hommes et de femmes sont ornés d'un tatouage consistant en une sorte d'éventail double, de dessin variable, tracé sur chaque joue au moyen de doubles sillons très peu profonds.

*9 septembre. — Tampouri.* — De fortes pluies tombent à peu près tous les jours depuis quelque temps et les rivières commencent à être grosses. Hier, nous avons dû nous arrêter à Sahala, l'eau atteignant plus de 2 mètres dans la Koyemba ; ce matin, le niveau avait baissé un peu, et nous avons pu franchir cette rivière avec de l'eau jusqu'aux aisselles seulement. Mais cette circonstance nous a empêché d'envoyer prévenir les villages de notre arrivée et, à partir de Ouizini, toutes les *sokala* se vident devant nous malgré les appels et les paroles de paix de nos guides.

A midi, nous atteignons la Mangbéré, ruisseau transformé en un torrent large et profond qu'on ne peut passer qu'à la nage : or la nage est difficile à des porteurs ayant une caisse sur la tête. Heureusement nous découvrons un endroit où des branches d'arbres se rejoignent à peu près au-dessus de la rivière; nos gardes grimpent dans les branches et, faisant la chaîne, font passer les bagages d'une rive à l'autre.

tandis que les porteurs nagent en s'aidant d'une corde. Là-dessus, une pluie diluvienne se met à tomber et nous arrivons à *Tampouri* — le bien nommé, prétend Des Vœux, qui fait maintenant des calembours en français — trempés comme des soupes. Nous avons atteint le 11e parallèle nord, but de notre voyage, mais nous n'exultons pas, surtout pressés de trouver un abri, du feu et de quoi manger. Or, parmi les abords boueux des *sokala* désertes, nous ne trouvons, en fait d'êtres vivants, qu'un chien et des chauves-souris.

On nous a dit que les Blancs de Diébougou avaient construit un campement au bord de la Volta. Pensant que ce campement serait plus confortable que les *sokala* demi abandonnées que la pluie troue comme des écumoires, je pars à la recherche des bords du fleuve, toujours sous la pluie, enfonçant dans l'eau et la vase jusqu'aux genoux. A 2 kilomètres du village, je trouve le campement, sorte d'îlot dans un lac de boue ; un Européen est là, le caporal-fourrier Herlin, qui nous a amené de Diébougou un petit convoi de ravitaillement et un courrier. Le campement est inhabitable pour plus d'un Blanc, et les abords n'offrent aucun abri ; je reviens au village où j'arrive à deux heures et demie, présentant l'aspect d'un égoutier qui sort de son travail, et je me précipite sur le déjeuner.

Nos guides ont en vain fouillé les environs : les indigènes, effrayés par l'arrivée simultanée de notre caravane, de celle de Soden de l'autre côté du fleuve — on nous a signalé le passage d'un Blanc sur la rive d'en face — et du fourrier Herlin, ont pris la fuite et ont emmené leurs pirogues, en sorte que force nous est de rester ici jusqu'à ce que les habitants, revenus de leur méfiance, ou des chalands que la Direction de l'Artillerie doit nous envoyer de Kouri, nous permettent de passer la Volta et de rejoindre à Ouassa, un peu au nord du 11e degré, l'itinéraire de la commission Peltier-Watherston.

*10 septembre.* — Pour la première fois depuis notre départ de la côte, et maintenant que nous touchons au point terminus de notre mission, nous avons eu à nous demander si nous ne ferions pas usage de nos armes. Par un hasard au moins singulier, il nous fallait arriver en une région considérée comme soumise, chez des gens payant à peu près régulièrement l'impôt, en un point où arrivent constamment des



Une tourelle à Manouan, sur une terrasse.

convois fluviaux venant de Kouri et des Européens venant du poste de Diébougou, pour recevoir quelques-unes de ces fameuses flèches qu'on nous avait montrées comme des milliers de menaçantes épées de Damoclès suspendues au-dessus de la tête du voyageur audacieux s'aventurant parmi les Lobi et leurs voisins! Je dois dire d'ailleurs tout de suite qu'il n'y a eu ni tué ni blessé.

Mais un de nos gardes a reçu une flèche... dans sa cartouchière. J'avais envoyé ce matin Bongona et Kofi avec deux

gardes sur la route de Diébougou, avec mission de me ramener quelques indigènes pour que nous pussions parlementer avec les invisibles habitants de Tampouri et obtenir des vivres et des pirogues. Ils n'ont rencontré qu'une vieille femme et, tout près de Tampouri, un homme perché sur un arbre, position qu'affectionnent beaucoup les gens de ce pays. Comme le garde Séyan Diakaté essayait, par gestes, de persuader à cet homme de descendre de son perchoir, il fut assailli par deux Dagâri cachés près de là dans les herbes, et, tandis qu'il se débattait, l'homme perché avait sauté à terre, arrachait son fusil au garde et se sauvait avec ses compagnons. Séyan les poursuivit, la baïonnette à la main, tandis que l'autre garde et les interprètes accouraient à son secours. Alors les fuyards, en se retournant, décochèrent quelques flèches dont une atteignit la cartouchière de Séyan, puis disparurent derrière des buissons.

Bongona était accouru nous porter la nouvelle tandis que les deux gardes restaient sur le lieu de l'attaque, dissimulés dans les hautes herbes, dans l'espoir que les indigènes reviendraient pour chercher leurs bagages abandonnés çà et là et qu'un otage pourrait ainsi être saisi. Je pars aussitôt avec Bouvet, Laforgue et notre escorte, assez ennuyé de l'incident : je ne pouvais laisser un fusil Gras entre les mains des indigènes, qui auraient tiré vanité de cette prise; d'autre part il me répugnait de me livrer à des hostilités pour un résultat très probablement nul, peut-être pire. Nous rejoignons les deux gardes : leur espoir n'a pas été déçu, les assaillants sont revenus, et les gardes, surgissant inopinément, ont pu se saisir d'un jeune homme d'une douzaine d'années. Pour comble de bonheur, en furetant aux alentours, un de mes domestiques, un Baoulé des environs de Toumodi, retrouve le fusil Gras, que les Dagâri avaient caché sous une touffe de hautes herbes. Dès lors tout va bien : nous n'avons pas de blessé, nous avons récupéré notre bien, nous tenons un otage, et nous avons

même du butin : du tabac, des cauries et quelques pagnes abandonnés par les fuyards. Donc nous sommes victorieux, point n'est besoin d'aller plus loin, et nous revenons en triomphe à Tampouri sans avoir eu à tirer un coup de fusil.

L'otage ne dit mot, mais il semble se demander quel va être son sort. Je le confie au fourrier Herlin qui l'emmènera à Diébougou, où le lieutenant Gauthier règlera l'incident comme il le jugera convenable. Le plus grand malheur qui puisse



Sur les terrasses, à Pinntouri.

arriver à l'adolescent est de devenir l'un des plus brillants élèves de l'école de Diébougou.

*11 septembre.* — Les deux chalands attendus sont arrivés cette nuit de Kouri : ils nous permettront de lever le cours de la Volta. Pour aujourd'hui, ils permettent à Des Vœux et à moi de nous faire conduire jusqu'au débarcadère de Ouassa ; un large marais régulier, bordé de place en place de piquets de bois portant des inscriptions bizarres : $\frac{\text{LEO}}{82}$, $\frac{\text{LEO}}{81}$, nous intrigue un moment : nous découvrons bientôt que ce marais

fut une route nationale, que cette route conduit à notre poste de *Léo*, et que les chiffres indiquent les kilomètres nous séparant de ce point. Nous sommes donc en territoire français, au nord de la frontière de la Côte d'Or, au nord du 11[e] degré.

Bientôt nous arrivons au gros village de *Ouassa*, chez les *Dagàri-Sorhola* ou *Dagàri-Fi* (Dagàri Noirs). Les *sokala* sont hautes et d'aspect confortable, surmontées de nombreuses tourelles et flanquées de cours ceinturées d'un mur semi-circulaire, qui servent à enfermer le bétail. Plusieurs habitants portent de grandes et amples lévites aux manches courtes et se coiffent de chapeaux de paille à fond sphérique et à bords immenses. La plupart cependant se contentent du tablier ou du doigt de gant ou sont entièrement nus. Les tatouages observés à Pinntouri se retrouvent ici.

Nous apercevons Soden, Watkins et Archer, arrivés d'hier à l'ultime rendez-vous : ils ont eu un excellent voyage, aussi paisible que le nôtre. Ayant pris langue avec eux, nous retournons à notre boueux Tampouri, pour revenir tous demain nous installer dans un campement que Soden fait préparer dans le quartier nord de Ouassa. Et, par le fourrier qui retourne à Diébougou, nous envoyons en Europe la nouvelle de notre heureuse arrivée au point terminus de notre mission.

---

## CHAPITRE XV

## *Chez les Dagâri de l'Est*

Nous faisons du sud. — En pays anglais. — Sur la Volta. — Un hippopotame anthropophobe. — De la cendre en guise de sel. — Les *Lobi-Dagâri*. — Populations misérables. — Un guide qui parle anglais mais qui n'est pas un meilleur guide pour cela. — Trop d'eau. — Nous rentrons en pays français. — Les pommes de terre du Soudan. — L'abondance renaît : trop de cadeaux. — Une danse birifo.

*14 septembre 1902. — Tentuo.* — Après avoir eu si longtemps nos regards tournés vers le nord, nous allons maintenant les tenir tournés vers le sud. Ce n'est pas d'ailleurs sans quelque regret, car nous serions tout disposés à marcher toujours au nord et à rentrer en France par Tombouctou, le Sahara et l'Algérie ; mais on ne fait jamais ce qu'on désire!

Nous nous séparons en trois équipes : Soden, Watkins et Archer vont se rendre directement à Oua et de là rejoindront Bondoukou, en levant quelques routes nouvelles en pays anglais; Des Vœux et Bouvet se constituent en équipe fluviale et vont, à l'aide des deux chalands qu'on nous a envoyés du Soudan, descendre la Volta aussi longtemps qu'ils le pourront ; Forbes, Laforgue et moi suivrons le fleuve par la route de terre qui en est la plus voisine, préparant les gîtes où l'équipe fluviale viendra nous rejoindre et levant en passant les quelques chemins omis à l'aller.

Un peu au sud de Ouassa, entre Kokoloubo et Tampiélé, nous quittons le deuxième territoire militaire du Soudan pour entrer

dans la colonie anglaise. La frontière est toute virtuelle : d'un côté comme de l'autre ce sont les mêmes habitants, les *Dagàri-Sorhola*, légèrement teintés de civilisation musulmane, riches et généreux. Les bœufs deviennent les cadeaux ordinaires de bienvenue.

*15 septembre.* — *Soné.* — J'accompagne aujourd'hui les navigateurs. La descente s'effectue tranquillement, le courant étant assez rapide et le fleuve libre de tout obstacle. Les laptots venus avec les chalands, un Somono et un Bozo du Niger, ont disposé sur les embarcations des arceaux recouverts de peaux de bœuf, qui mettent le voyageur à l'abri du soleil et, le cas échéant, de la pluie ; ces peaux ont bien une odeur de cuir mal tanné, des effluves plutôt désagréables se dégagent bien aussi de la calebasse où « Madame Laptot » conserve sa provision de *soumbala*, mais ce ne sont là que légers inconvénients. Même les mouches de rivière, nombreuses et tenaces, mordantes comme des taons, n'empêchent pas l'esprit et les yeux de jouir délicieusement de cette descente silencieuse, sur l'eau rapide, parmi les rives verdoyantes et changeantes, tantôt boisées, tantôt bordées de savanes, égayées par des oiseaux au brillant plumage et des singes agiles, sous une brise rafraîchissante.

De temps en temps quelque caïman, réveillé de son long sommeil par le bruit des voix, se rejette à l'eau d'un souple tour de reins. Plus loin, c'est une énorme bande de canards sauvages qui s'envole à l'approche des chalands, non sans éprouver quelques pertes sérieuses qui apporteront une note variée dans nos repas. Ou bien, c'est une famille d'hippopotames qui vient respirer bruyamment entre deux roches, regardant curieusement passer ces intrus qui viennent troubler leur solitude.

L'un de ces animaux semble irrité de notre présence dans ses eaux et nage vigoureusement sur le chaland dans lequel je me trouve. Un choc sourd : l'avant de bâbord est soulevé

brusquement, et l'énorme tête se dresse à un mètre de moi, cherchant à saisir le bordage avec ses dents; Omar Samba, qui pagaye à bâbord, a juste le temps de retirer sa jambe; Niangoran, lâchant sa pagaie, saute à l'eau par tribord; ce saut, ajouté à la poussée de la bête, donne au chaland une inclinaison fâcheuse : heureusement qu'il est large et à fond



Une sokala à Tentuo (Côte d'Or).

plat : je cherche à rétablir l'équilibre en pesant de toute ma force sur bâbord : la bête plonge, passe sous le chaland qu'elle secoue, et disparaît à l'arrière, tandis que Niangoran remonte à bord : le danger est passé.

*16 septembre.* — *Konkori.* — Nous avons traversé aujourd'hui les derniers villages de la tribu des Sorhola : ce sont toujours les hautes *sokala* blanches de Ouassa, avec tours et bastions, et de petits magasins ovoïdes debout sur les ter-



rasses, à côté de minuscules pyramides aplaties au pied desquelles on dispose les feux de cuisine.

Le sel est excessivement rare dans toute cette région et y a une valeur énorme : on m'offre un bœuf pour un morceau de sel pesant à peu près un kilogramme et qui, acheté à Diébougou au cours moyen. me revient à 1 fr. 20. Les Dagàri remplacent le sel, dans leurs aliments, par une cendre obtenue avec l'écorce d'un arbre dont j'ignore d'ailleurs l'espèce.

*19 septembre. — Tima.* — Depuis trois jours, nous sommes chez les *Lobi-Dagàri*, qui, malgré leur surnom, sont de purs Dagàri. Les vêtements en usage chez les Sorhola ont disparu, les *sokala* ressemblent davantage à celles de la rive droite ; hommes et femmes, les premiers surtout, font un grand usage des perles de verre, dont ils se composent des ceintures. des colliers, des sautoirs, des brassards, etc.; le doigt de gant ou rien chez les hommes. les feuilles chez les femmes, sont le costume général. Les tatouages des tribus du nord ne sont plus en usage, mais les bâtonnets dans les lèvres des femmes sont très en honneur. Les gens sont paisibles. familiers et curieux, et se montrent pour nous d'une inlassable générosité.

La région est traversée par une route bien entretenue qui conduit de Oua à Lôrha ; cette route est suivie par de nombreuses caravanes dioula et haoussa qui transportent des noix de cola à Diébougou pour les échanger contre du sel : ces caravanes passent la Volta à *Lôrha*, assez grosse agglomération de *sokala* si basses qu'on peut monter sur la terrasse sans se servir d'échelle,

*20 septembre. — Gbétuòri.* — Des chemins où la boue des bas-fonds alterne avec les flaques d'eau des plateaux ferrugineux nous conduisent à Tampòri, Birifo, Kô, Abroboué, tous villages habités par les mêmes *Dagàri-Birifo* que nous avions rencontrés à même hauteur sur la rive française.

mais ceux de la rive anglaise, d'aspect misérable, semblent tout à fait stupides et craintifs.

A *Birifo*, nous faisons halte sous un arbre rempli d'une quantité innombrable de chauves-souris à tête de renard; j'en abats quelques-unes, sur lesquelles se précipitent nos porteurs, qui en déclarent la chair excellente.



Chasse à l'hippopotame sur la Volta.

A *Gbétuòri*, nous trouvons des *Dagàri-Daouàri*, dont la tribu s'étend à l'est et au nord-est; ils semblent être au même niveau inférieur que les Dagàri-Birifo et sont d'une saleté presque repoussante.

*22 septembre.* — *Kiessorhola.* — Au sud de Gbétuòri s'étend la vaste tribu des *Dagàri-Kiéréba* ou *Kiérépouo* qui occupe le pays anglais jusqu'à Bogha inclus, touchant ainsi aux Ndrouman. Elle renferme dans son sein quelques villages *Oulé-oulé*, notamment Kiessorhola, dont les habitants viennent du pays situé sur la rive droite au nord du onzième parallèle.



L'un de nos chalands sur la Volta, entre Dàraba et Pà.

Comme nous venions hier de tirer quelques canards sur la Volta, nous avons aperçu tout à coup sur la rive française un casque blanc, puis un autre, et, sous les casques, les longues

silhouettes du capitaine Pelletier et du sergent Bourgeaiseau, en tournée dans la région. Du rivage et du fleuve partent des hourrahs nourris que pagayeurs et tirailleurs répètent de confiance. Nous nous emparons, sans grande résistance d'ailleurs, de nos deux amis et les emmenons en notre campement de la rive anglaise.

Les indigènes semblent quelque peu surpris de voir tous ces Blancs (nous sommes sept) arrivant de tous les côtés à la fois, par terre et par eau : notre voyage sur la rivière surtout les étonne profondément, car, quoique riverains d'un beau fleuve, ils n'ont rien du navigateur et ne possèdent que quelques rares et ignobles pirogues, juste suffisantes pour faire traverser la rivière à deux ou trois personnes au plus quand le courant n'est pas trop fort.

*25 septembre. — Sîra.* — Les villages traversés depuis trois jours, fort nombreux, quelques-uns, comme Sampina et Bassé, très étendus, sont habités par une population misérable et stupide, les cheveux en broussailles ou plaqués avec de la bouse de vache; les plantations sont assez restreintes et mal entretenues, les troupeaux sont à peu près nuls. Ce n'est plus l'abondance que nous avons trouvée tout le long de la rive française et au nord de Lôrha sur la rive anglaise.

A Sîra nous trouvons un indigène vêtu d'une loque qui fut une veste et sur laquelle est attaché un ruban de médaille aux couleurs passées; il parle l'anglais comme un *lawyer* de la côte et se dit « ministre des affaires étrangères » du chef du village. C'est un ancien tirailleur haoussa; il possède un fusil à pierre et en est très fier : c'est en effet le seul qui existe à quelques centaines de kilomètres à la ronde.

*26 septembre. — Pdssé.* — Nous traversons les derniers villages des Kiéréba et pénétrons chez les Ndrouman; nous sommes très près de Oua. Le « ministre » de Sîra s'était offert pour nous servir de guide, mais, au lieu de nous conduire à *Mdssé*, où nous voulions aller, il nous a amenés à *Pdssé*, où

ses petites affaires l'appelaient. Il n'y a d'ailleurs que 3 kil. 650 entre ces deux villages, mais Des Vœux et Bouvet, qui nous attendaient à Mâssé, ne se sont décidés qu'assez tard à nous venir retrouver ici, au moment où je partais à leur recherche.

J'ai vu ici la plus grande *sokala* que nous ayons rencontrée au cours de notre voyage : la terrasse mesure plus de 250 mètres d'une extrémité à l'autre : les cours intérieures sont nombreuses. Les environs sont boisés et pittoresques : près du village, dans un bosquet, est un baobab gigantesque. Malheureusement tout le pays, en cette saison, est remarquablement aqueux.



Un de nos porteurs dans une cour de Manntéri (Côte d'Or).

Les bords de la Volta, sur une distance de 2 à 5 kilomètres, forment actuellement un immense marécage où l'on patauge dans l'eau ou la boue jusqu'à mi-jambe, presque sans interruption. Ce marécage n'est pas dû aux inondations du fleuve, comme on pourrait être tenté de le croire : les berges de la Volta sont presque partout fort élevées, et il est très rare que le fleuve déborde, même au moment des plus grandes crues. En tout cas, ses débordements n'atteignent pas plus d'une cinquantaine de mètres. Mais les berges sont séparées du haut pays par des sortes

de cuvettes, parallèles au fleuve, qui commencent à 200 ou 300 mètres des rives pour s'étendre assez loin. surtout sur la rive gauche. Les rivières, sur cette dernière rive, sont assez peu nombreuses, en sorte que l'eau des pluies. descendant des plateaux et ne trouvant pas de canaux d'écoulement pour l'amener au fleuve, s'emmagasine dans ces cuvettes qu'elle transforme en marécages. C'est pourquoi les villages dits riverains sont tous à quelques kilomètres du fleuve, sauf lorsqu'un acident de terrain leur permet de s'établir plus près.

*28 septembre. — Guiouman.* — Que d'eau! que d'eau! que d'eau! et que de boue! Les nombreux villages ndrouman situés entre Pàssé et Pàlo sont séparés par de vrais étangs, heureusement peu profonds. Le terrain ne redevient sec qu'en arrivant aux bords mêmes de la Volta.

Nous repassons sur la rive française pour ne plus la quitter, la rive anglaise, au sud de Pàlo, n'offrant que de très rares villages trop distants les uns des autres, et trop pauvres.

Nous retrouvons nos vieux amis Guiouman et Bagnian, qui nous reçoivent avec d'interminables effusions.

*29 septembre. — Nàpola.* — Dans les plantations de Bagnian, je remarque en assez grande abondance le tubercule que nous appelons « pomme de terre du Soudan » et dont le nom est *ouzouni-fi* (petite patate noire) en mandé, *fabarima* en poular, *gaya* en sonrhaï, *piessa* en dagàri et *piéra* en lobi. Ce sont de petits tubercules noirs, blancs intérieurement, variant comme grosseur de la taille d'une amande à celle d'une petite poire ; les feuilles rappellent assez les feuilles de menthe par leur contexture, quoique d'un vert plus clair; les tiges sont basses. On plante en général ces légumes autour des monticules où poussent les ignames. Comme chair et comme goût, ils rappellent à s'y méprendre les pommes de terre nouvelles.

*Nàpola* est un grand village, bàti dans un site boisé et

pittoresque, au pied des monts Guiebi, remarquables par d'énormes blocs de quartz d'un blanc laiteux.

Nous avons retrouvé l'abondance : les villages environnants nous envoient force cadeaux, le total de la journée se monte à deux bœufs, un mouton, dix-huit poules, cent soixante-douze



Danse Birifo à Guioumbalé.

œufs et cent kilos de farine de mil. Nous avons peine à consommer tout cela et surtout je commence à me trouver gêné pour répondre à de telles libéralités, car ma petite pacotille diminue singulièrement : heureusement, dans ce pays, il est facile d'être généreux et quelques perles, quelques chaînes de métal blanc, quelques lambeaux d'étoffe, un morceau de sel, formant une valeur totale de 10 francs environ, sont accueillis comme un cadeau somptueux.

*1er octobre. — Guioumbalé.* — Nous voilà revenus chez nos amis les Birifo de Guioumbalé, après avoir passé par un village dagàri de même nom, voisin de Nâpola. Toute cette région est d'une richesse exceptionnelle en bœufs et en céréales.

Nous sommes accueillis avec de grandes démonstrations de joie par les villages qui nous avaient hébergés à l'aller. Les gens de Guioumbalé se livrent même à la danse, et c'est la seule fois qu'il nous a été donné d'assister à une danse chez les populations nues des bords de la Volta.

Des jeunes gens revenant des plantations, après avoir déposé à terre leurs arcs et leurs instruments de travail, organisent une sorte de farandole en file indienne, par rang d'âge, depuis l'homme fait aux muscles puissants jusqu'au bambin commençant à peine à marcher. La ceinture ornée de grandes feuilles pendantes, de queues de bêtes ou de filières de perles, le front ceint d'un bandeau de perles ou de cauries, un casse-tête, un chasse-mouches, un couteau ou une branche feuillue à la main, ils courent en rond, agiles et souriants. Au centre du cercle, d'autres chantent et frappent sur des tambours formés d'une calebasse recouverte de peau, et sur d'énormes xylophones aux touches renforcées par des calebasses en guise de caisses de résonance dont les notes graves sont tout à fait remarquables.

Après quelques tours, le chef de file fait arrêter ses compagnons et commence à sauter en cadence, les deux pieds à la fois, en frappant très fort le sol et faisant sonner les cauries qui pendent à ses chevilles, les bras écartés en croix, tous les muscles de son corps animés de mouvements saccadés excessivement rapides; les autres l'imitent avec une émulation folle : ce n'est pas la danse du ventre, c'est la danse des muscles.

---

# CHAPITRE XVI

## *Retour à Bondoukou*

Les navigateurs sont-ils perdus ? — On se retrouve à Tantama. — Une vraie tornade. — Adieux au pays des *sokala*. — Laforgue ingénieur. — Bouna. — Pays désert. — Montagnes pittoresques. — On retrouve les bons Koulango. — Naufrage et aventures de Des Vœux et Bouvet. — Nous donnons un concert. — Salut à Bondoukou, la Terre Promise.

*2 octobre. — Yòra.* — A Kiguinan, petit village proche de la Volta, les habitants étaient enfermés depuis cinq jours dans leurs *sokala*, terrifiés par l'étonnante nouvelle venue de Goumbaparé que des Blancs allaient arriver qui... tuaient tous les gens qu'ils rencontraient... Nous trouvons sur le chemin un homme de ce village, en armes, escortant sa femme qui allait couper du bois. Nous parvenons à rassurer ces gens qui, une fois leur frayeur passée, se mettent à en rire de très bon cœur.

*3 octobre. — Tantama.* — Bouvet, Des Vœux et Forbes devaient nous rejoindre hier soir à Yòra ; comme ce village n'a pas de débarcadère, Laforgue était allé au bord du fleuve et y avait laissé des guetteurs, mais on n'avait encore vu personne à la nuit. Nous pensons que nos camarades ont dépassé l'endroit sans le remarquer, d'autant plus que nous ne sommes arrivés à Yòra qu'assez tard, par un chemin tortueux, et, après une vaine attente ce matin, nous continuons sur Tantama, espérant y retrouver nos navigateurs. Ils y sont en effet : ayant manqué le débarcadère de Yòra, ils ont été

surpris par la nuit à quelque distance de Tantama et ont couché sur la rive du fleuve.

Bouvet et Des Vœux font leurs préparatifs pour se rendre, si possible, jusqu'à Lôha ou Boué par le fleuve ; il ne faut plus songer à faire étape dans les villages riverains. ceux-ci (Vonkoro, Talaniéné, Adéresso, Dikrou) étant fort éloignés les uns des autres ; en tout cas, nous ne pourrions plus suivre le fleuve par terre, aucun chemin n'unissant entre eux ces villages. Les navigateurs doivent donc emporter quelques provisions et leur matériel de campement afin de pouvoir faire étape là où les caprices de la rivière les forceront à s'arrêter.

Jusqu'à Guioumbalé, la Volta n'avait présenté aucune difficulté. En aval de ce dernier point commencent les barrages et les rapides ; facilement franchissables à la descente en cette saison, ils offriraient une réelle difficulté à la montée à cause de la force du courant. En aval de Tantama, c'est l'inconnu.

*5 octobre. — Kpéré.* — On bâtit de nouvelles *sokala*. On pose d'abord une première couche d'argile, haute de 50 centimètres environ, dessinant le plan de la construction. Quand cette couche est sèche, on la surmonte d'une seconde, et ainsi de suite, chaque mur étant formé de cinq ou six de ces couches. Chacune se termine par une série de pitons ou petits créneaux qui s'emboîtent dans la couche suivante, assurant ainsi la solidité de la muraille.

*6 octobre. — Dinasso.* — Nous avons eu hier soir vers huit heures une assez forte tornade, la plus violente depuis le commencement de notre voyage. Laforgue et moi étions à l'abri dans notre trou chaud et sec de *sokala*, mais le malheureux Forbes eut sa tente renversée et fut enseveli dessous, tandis que son domestique James Donko poussait des cris à fendre l'âme, croyant la fin du monde arrivée. Au milieu de l'orage, sous une pluie diluvienne, par une nuit noire comme un

[illegible]

[illegible] l'émotion de [illegible] le remettra [illegible]ment sur pied.

Ce matin, tout le pays [illegible] c'est gaiement que, franchissant les [illegible] moins jolis qu'à notre premier passage, nous faisons nos adieux au pays des *[illegible]*. Nous y avons passé trois excellents mois et nous garderons un souvenir inoubliable de ses sauvages pittoresques et hospitaliers, mais je dois dire, pour être sincère, que nous ne regretterons pas leurs habitations : on y est à l'abri, elles sont propres et solides, mais il y fait trop chaud, on y manque d'air et de lumière, et les perpétuelles montées et descentes à l'échelle sont ennuyeuses à la longue. C'est la seule occasion où nous ayons presque regretté

de n'avoir pas apporté de tentes comme nos camarades anglais ; mais après tout nous nous en sommes passés sans avoir réellement souffert.

Maintenant c'est la grande plaine de Bouna qui s'étend devant nous : nous rentrons dans les pays civilisés, où les gens portent des vêtements ou des pagnes.

Mais il nous faut passer la grosse rivière Koulda : il y a bien une sorte de passerelle formée de quelques morceaux de bois jetés sur des branches d'arbre, mais elle est d'une solidité douteuse, tellement douteuse que, six gardes étant montés dessus pour l'éprouver, le pont s'écroule tout entier, sans accident d'ailleurs, les branches des arbres permettant aux plongeurs involontaires de s'accrocher et de regagner la rive.

Alors Laforgue, qui s'était révélé cette nuit maître sauveteur, s'improvise ingénieur. Au bout d'une heure un pont est construit, suffisamment solide pour porter deux hommes chargés à la fois, et le passage s'effectue sans autre incident.

A deux heures, nous arrivons au hameau de cultures de Dinasso, où nous saluent les joyeux *anissé* des Dioula. Nous nous réfugions avec bonheur, devant une nouvelle tornade menaçante, dans les bonnes cases cylindriques, les plus confortables de toutes. Sous la rafale, un cheval se montre à notre porte et un cavalier en descend, couvert d'un caoutchouc ruisselant : c'est le lieutenant Chaudron qui vient au-devant de nous, ayant eu la délicate idée de nous apporter lui-même les lettres de France qui nous attendaient.

*8 octobre.* — *Bouna.* — Bouna a changé d'aspect : le lieutenant Chaudron a fait nettoyer les abords de la ville, enlever les immondices, combler les trous; on commence à rebâtir les mosquées, le marché est plus fréquenté. Je crois que dans un an, Bouna se sera métamorphosée à son avantage.

Nous ne retrouvons pas l'adjudant Bézert, enlevé par une fièvre bilieuse hématurique en juillet dernier, peu de jours après

notre départ. Sa tombe est là, près du poste : c'est tout le cimetière de Bouna.

Nous payons et licencions les porteurs qui nous ont accompagnés au 11e parallèle : ces braves Koulango, tous de Bouna ou des environs, ont été parfaits d'endurance, d'obéissance et de bonne humeur. Un peu effrayés, lors du départ pour ce pays mystérieux qu'on leur avait dépeint sous de si noires couleurs, ils se répandent aujourd'hui en remerciements touchants pour le Blanc qui les a ramenés sains et saufs et en bonne santé dans leur patrie. Kofi et Bongona semblent se séparer de nous à regret, et de mon côté, si je laisse sans peine ce bon ivrogne de Kofi, j'éprouve un certain chagrin à me priver des services de Bongona, dont l'inlassable bonne volonté et le bon sens aiguisé de finesse ont été pour beaucoup dans le perpétuel bon accueil que nous ont réservé les populations de la Volta.



Danse des Huéla de Sorhobango.

*12 octobre.* — *Laenndi.* — Cinquante-quatre kilomètres de pays absolument désert séparent Bouna de Kinnta : la route, très bonne en saison sèche, est difficile actuellement à cause

du grand nombre de rivières débordées qu'il faut traverser. Nous avons pu traverser à gué, avec de l'eau jusqu'aux aisselles, la Kolidio et la Binnda, et nous avons passé les nuits du 10 et du 11 au bord de ces rivières, dans de confortables huttes improvisées par nos porteurs et nos hommes d'escorte sous l'habile direction de Laforgue.

Les traces de gibier sont excessivement nombreuses : à chaque instant, des traces de pieds énormes, des foulées dans l'herbe, des arbres cassés, des tas d'excréments encore frais, nous révèlent le passage récent de troupes d'éléphants. Mais nous n'en avons pas aperçu un seul. La région est assez boisée et ne manque pas de sites pittoresques.

Le passage des cols par où l'on franchit les monts Kinnta vaut réellement le voyage. Ces montagnes, qui s'étendent de l'est à l'ouest, constituent la limite très nette de deux régions : au nord, un pays assez boisé, désert, sauvage, vrai territoire de chasse ; au sud, des savanes où la grosse végétation est fort clairsemée et où des villages sont épars çà et là. Sur les pentes des sommets se dressent d'énormes blocs de granit et d'une pierre rougeâtre qui ressemble à du porphyre ; ces blocs sont, les uns couchés, les autres dressés comme des murs, des colonnes, des aiguilles ; quelques-uns supportent sur leur sommet d'autres blocs, tombés et restés là au hasard des perturbations cosmiques. L'aspect rappelle un peu celui de Montpellier-le-Vieux, mais d'un Montpellier-le-Vieux moins pelé et plus vieux, remontant pour son architecture à l'époque des Cyclopes et des dolmens.

*14 octobre. — Bandoli.* — Hier il nous a fallu construire un pont pour traverser la Yimbé : les eaux ont atteint à peu près leur maximum et les chemins sont inondés sur de grandes étendues.

Kinnta, Laenndi et Bandoli sont, je crois, les derniers villages koulango dépendant de Bouna, et les derniers où la case cylindrique domine. A *Bandoli* déjà apparaissent quel-

ques cases rectangulaires ; elles seront de plus en plus nombreuses à mesure que nous approcherons de Bondoukou. Le dialecte koulango lui aussi subit au sud de Bandoli une modification peu considérable, mais très nette. Le pays également change d'aspect, ou plutôt il a changé depuis les cols de Kinnta : aux régions du Soudan, assez boisées sauf les endroits cultivés, ont succédé les vastes plaines herbeuses de la haute



Préparation du fil de coton à Kangaré, près Bondoukou.

Côte d'Ivoire où se montrent des rôniers et les forêts bordant les cours d'eau où apparaissent des palmiers à huile.

Bouvet et Des Vœux ont dû renoncer à descendre la Volta jusqu'à Boué : le 11, ils ont fait naufrage, à 35 kilomètres environ en aval d'Adéresso. Ils n'avaient rencontré que des rapides peu dangereux entre Tantama et Vonkoro, mais au delà de ce point, terminus atteint en 1898 par le capitaine Dubois, ils avaient eu beaucoup de mal à franchir le barrage fort étendu de Talaniéné, où ils avaient dû opérer un transbordement. En aval d'Adéresso, nouvelle suite d'îles, de rapides, de barrages, terminée par un seuil infranchissable dont on ne pouvait prévoir la fin. Comme ils étaient depuis



35 kilomètres en plein territoire anglais, la reconnaissance du fleuve n'offrait plus d'intérêt au point de vue spécial de notre mission, et ils résolurent de remonter jusqu'à Adéresso pour mettre en sûreté les chalands.

Mais le courant était tel qu'en une heure ils avaient pu franchir à peine 200 mètres, en se hâlant sur les branches de la rive. A ce moment, le chaland de tête, monté par Des Vœux, se trouva arrêté par une grosse branche s'avançant sous la surface de l'eau; tandis que les hommes faisaient de vains et périlleux efforts pour dégager l'embarcation, celle-ci, poussée sous la branche par le courant qui l'avait fait virer, s'inclina et se remplit d'eau; les bagages étaient emportés vers les rapides avec une vitesse vertigineuse. Le porteur anglais *Kofi-Ablé* put rattraper le précieux tube aux cartes, mais la fameuse *yellow-box* de Des Vœux, son lit, sa tente, les caisses de vivres et la cantine de Bouvet s'engouffrèrent dans la suite des chutes et des rapides, malgré les efforts désespérés de Bouvet qui courait à leur poursuite avec le second chaland et qui s'arrêta juste à temps pour ne pas être entraîné lui-même dans le gouffre.

Les voyageurs du premier chaland avaient pu échapper à la noyade en s'accrochant aux arbres de la rive. Tout le personnel une fois en sûreté, Des Vœux et Bouvet firent amener les chalands à terre, puis comptèrent leurs provisions : il leur restait en tout, comme vivres, neuf épis de maïs par homme, blanc ou noir. Ils n'avaient d'autre ressource que de gagner au plus vite un village : mais sans guide, ne pouvant découvrir aux environs aucun sentier, ils devaient, pour ne point s'égarer, remonter la rive droite du fleuve jusqu'à hauteur d'Adéresso.

Après une nuit passée sur la rive boueuse, ils partirent le 12, le ventre léger. Cette journée fut excessivement dure. Obligés de se frayer un chemin dans la brousse, à travers les buissons de mimosas épineux, les herbes hautes de 4 mètres



Bondoukou : vue générale.

et dures comme du bois, les trous pleins d'eau, les embouchures de rivière et les ravins profonds, ils virent arriver la nuit sans avoir rencontré encore le sentier cherché, et durent camper dans la vase, sous la pluie, ayant une demi-tente pour eux deux et leur personnel; pour comble de guigne, bien qu'à 200 mètres à peine du fleuve, ils ne purent réussir à se frayer un chemin jusqu'à lui, et durent assaisonner leurs derniers épis de maïs avec l'eau bourbeuse dans laquelle ils pataugeaient. Niangoran, grelottant de fièvre depuis deux jours, avait néanmoins réussi à tuer deux pintades qui vinrent corser un peu le maigre repas.

Heureusement, le 13 au matin, ils rencontraient le chemin de Bandaghadi à Adéresso. Mais une déception les attendait à Bandaghadi : ils trouvèrent le village abandonné, les cases détruites. Ayant déterré quelques ignames dans les plantations, ils purent cependant apaiser leur faim et pousser jusqu'à Tarhadi, qui leur parut un séjour enchanteur.

Ce matin, nous nous retrouvions tous, non sans une certaine émotion, et chacun, fouillant dans sa garde-robe, chercha à pallier, au moins provisoirement, au dénuement des naufragés.

*18 octobre. — Oùrigué.* — Le voyage s'est continué rapidement et sans incident : nous avons hâte d'arriver au gîte. Les villages koulango de Kammala, Sarhabilé, Péléghodi, Ouàvè nous paraissent délicieux; les rivières sont toujours grosses, et il nous a fallu encore faire un pont entre Bandoli et Kammala, mais, aux approches de Sorhobango, les chemins sont secs et les cours d'eau ne coulent pas : il paraît que la région de Bondoukou n'a pas vu de pluies. Les indigènes, craignant pour leurs récoltes, en sont fort mécontents, mais nous ne nous en plaignons pas : le 16 octobre, pour la première fois depuis quarante jours, je suis arrivé à l'étape les pieds secs.

En arrivant à Oûrigué, nous sommes hélés par le capitaine

Benquey et son adjoint Folquet : enthousiastes accolades, longue causerie à bâtons rompus... Il nous semble que le voyage est fini, que nous sommes revenus chez nous. Et telle est notre joie que le soir, après dîner, nous nous mettons à chanter; nous avons un public nombreux et sympathique : toute la population d'Oùrigué, silencieuse et visiblement satisfaite de sa troupe de passage, fait cercle autour de nous.

*19 octobre.* — *Bondoukou.* — Nous quittons Oùrigué frais et dispos, avec la même impression que l'on a le dernier jour de la traversée de retour. lorsque les croupes de la Montagne des Maures et la silhouette de Notre-Dame de la Garde commencent à bleuir à l'horizon. C'est qu'en effet Bondoukou, c'est un peu le *home* pour nous. nomades, et c'est un peu l'Europe : c'est le télégraphe. la maison confortable. le pain tous les jours; c'est aussi l'appel du muezzin sur la mosquée, les bazars, le marché : c'est l'avant-garde de la civilisation européenne se rencontrant avec l'avant-garde de la civilisation musulmane, se fondant avec elle en un ensemble heureux : c'est en somme une oasis de civilisation après le désert de sauvagerie que nous venons de traverser. A Gaoua, comme à Bondoukou, nous avions trouvé des amis, mais il manque à Gaoua, malgré la somptuosité des bâtiments du poste, d'être Bondoukou, d'être une ville.

Lorsque, après le passage du dernier marigot, nous apercevons la ligne bleue des monts Zanzan coupée à sa base par la ligne sombre des bosquets qui entourent la ville, de nous-mêmes nous nous mettons à entonner le fameux chœur *Montagnes Pyrénées*, et, marchant au pas et chantant, nous enlevons gaillardement le dernier kilomètre.

Voilà que déjà nous apparaissent les minarets, les murs blancs — légèrement noircis par les pluies, hélas! Quelques pas encore, et nous voici sous les ombrages des flamboyants, au cœur de l'oasis...

---



# CHAPITRE XVII

## *Bondoukou* [1]

L'histoire de Bondoukou. — Les premiers habitants de la région. — Les *Gbin*. — Les *Nafâna*. — Les *Koulango*. — Un rendez-vous de chasse. — L'ancienne ville de *Bégho*. — Une guerre civile pour une calebasse cassée. — Dispersion des habitants de Bégho. — L'arrivée des *Abron*. — Guerre avec les Assanti. — Les familles *Yakassé* et *Zanzan*. — L'*Ashanti-stool*. — Guerre avec le Mango. — Le roi Aguioumani. — Les derniers événements. — La ville de Bondoukou. — Ce qui fait son charme.

La ville de Bondoukou, bien que moins ancienne, je crois, qu'on ne l'a dit, remonte cependant à plusieurs siècles et a une histoire assez curieuse, d'autant plus intéressante qu'elle jette de la lumière sur les origines et les migrations des nombreuses peuplades qu'on rencontre actuellement côte à côte en cette région de la Côte d'Ivoire.

La plupart des grands événements historiques ont été consignés sur leurs tablettes par les musulmans; malheureusement ils prétendent que leurs manuscrits se sont perdus lors des nombreux exodes provoqués par les guerres des Assanti et plus récemment celle de Samori. Néanmoins l'*almami* Mohammadou Timité a pu recueillir pour le capitaine Benquey les principales traditions relatives à l'histoire de sa ville, et ce sont ces documents, complétés par des explications verbales du même personnage, du chef des Nafâna, de l'*almami* de

1. Je n'ai pu reproduire ici qu'une très faible partie des notes recueillies à Bondoukou durant les deux séjours qu'y fit la mission, notes dont l'ensemble formerait à lui seul un volume.

Sorhobango et de quelques autres notables de la contrée, qui forment la base des pages qui vont suivre.

Les *Gbin* ou *Bin* (appelés *Gouroungo* ou *Gourombo* par les Koulango et les Nafâna) semblent être les plus anciens autochtones connus de la région de Bondoukou et se disputent avec les Nafâna la prérogative d'être les « maîtres du sol », bien que les Nafâna, plus nombreux, semblant avoir eu toujours gain de cause dans ces discussions. Ces *Gbin*, d'après le vocabulaire que j'ai recueilli de leur dialecte, appartiennent au



Porteuses d'eau à Bondoukou.

même groupe ethnique que les Ngan du Diammala et les Lo ou Gouro du haut Sassandra, groupe qui forme une longue et étroite bande allant presque de la Volta jusqu'à Conakry, comprise entre les populations Sénoufo et Mandingue au nord et diverses familles côtières ou forestières au sud; c'est ce groupe que j'ai rattaché à la grande famille Mandé et proposé d'appeler Mandé-fou par opposition aux Mandingues ou Mandé-tan, le nombre « dix » se disant généralement *fou* ou *pou* dans le premier groupe et *tan* dans le second. Actuellement les Gbin ont presque disparu et se réduisent à quelques familles, parfois à quelques individus, épars aux environs de Bondoukou et dans le Barabo.

Après eux arrivèrent dans le pays les *Nafâna*, tribu de famille *sénoufo*, appelés par les Dioula *Bambara* ou encore *Bandara*, *Ouandara* ou *Vandra*, par les Koulango *Gan-mo* ou *Gan*, par les Abron *Pantara* ou *Banda-fo*, du nom de la ville de *Banda* (ou Foughoula), située non loin du coude de la Volta Noire, et dont beaucoup seraient originaires. Actuellement, le chef nafâna de Bondoukou, que les Abron appellent le *Pantara-hini*, est encore reconnu comme le « maître de la terre » ; c'est un de ses ancêtres qui a donné droit de cité aux Abron en leur accordant un morceau de bois à brûler comme symbole du droit qu'il leur conférait d'occuper le sol et d'en tirer profit.

En troisième lieu vinrent des *Koulango*, ou, comme les appellent les Dioula, des *Kparhala* ou *Kpaghala* (d'où nous avons fait « Pakhalla »), appartenant à la tribu des *Lorho*. Cette tribu habitait auparavant la région de Lorhosso, qui a conservé son nom. A la suite d'une invasion des Gan venus de Gan-houra (Gaoua) et de difficultés avec les Lobi, les Lorho se replièrent sur Bouna, puis descendirent dans le Nasian, le Barabo, et jusqu'aux confins de la grande forêt.

Trouvant la contrée fort giboyeuse, un Lorho établit un campement de chasse à l'endroit où se trouve maintenant la salle à manger du poste de Bondoukou : la région ne renfermait aucun habitant, les Gbin et les Nafâna résidant à quelque distance. Des chasseurs de ces deux dernières tribus, ayant ouï parler des succès cynégétiques du Lorho, vinrent lui demander de les laisser s'établir auprès de lui ; il leur désigna un emplacement situé dans l'est, où se trouve aujourd'hui le quartier haoussa, en leur disant dans sa langue, c'est-à-dire en koulango : *Bia gountougo !* « Allez en arrière ! » Les Gbin et les Nafâna, ignorant le parler koulango, crurent que le mot *gountougo* était le nom de l'endroit désigné ; ils bâtirent là des huttes de chasse dont le nombre s'accrut peu à peu, jusqu'à



L'*almami* de Bondoukou se rendant à une cérémonie, porté sur un pavois.



Le chef Nafâna de Bondoukou et son escorte.

constituer un village qui fut connu dans le pays sous ce nom de Gountougo.

Cette appellation, déformée par la bouche des gens de langues diverses qui la prononçaient sans la comprendre, devint *Goutougo*. *Gotogo*, *Gbotougou*, *Boutoukou*, et enfin *Bondoukou*. Mais la forme la plus usitée, celle connue dans tout le Soudan et conservée par l'écriture chez les musulmans, est *Gotogo*.

C'est longtemps après la fondation de ce rendez-vous de chasse à l'instigation d'un Koulango, et alors que la tribu de ce dernier s'était répandue déjà dans les pays voisins, qu'eurent lieu l'arrivée des Dioula et la transformation de ce groupement de huttes en une ville véritable. L'événement se placerait, d'après les traditions locales, au XIV^e siècle ou, au plus tard, au commencement du XV^e.

A cette époque florissait près du Banda ou Foughoula actuel, non loin du coude de la Volta Noire, une ville immense nommée *Bégho* ou *Bérho*, où l'islamisme aurait été introduit, dès le XI^e siècle, par un Huéla qui aurait fait le pèlerinage de La Mecque. Cette ville était habitée par diverses fractions de la famille mandingue : des *Noumou*, tous païens ; des *Huéla* ou *Vuéla*, en majorité païens ; des *Ligbi*, tous musulmans, et enfin des *Dioula* (Ouatara et Kari-Dioula) — ou mieux, comme ils se nomment eux-mêmes, des *Gyula* (*g* dur) — également musulmans.

Une guerre civile éclata à Bégho pour un motif des plus futiles : une femme dioula et une femme ligbi s'étant disputées sur le marché à propos d'une calebasse cassée par l'une d'elles, les hommes présents prirent parti pour l'une ou pour l'autre, la querelle s'envenima, on en vint aux coups, et le résultat fut une guerre suivie de la dispersion des habitants.

Les *Huéla* allèrent fonder Guénéné et Sorhobango, où ils se convertirent en partie à l'islamisme, puis Soghobo (ou Boundou (ouest-nord-ouest de Bondoukou), tandis qu'une partie



Un coin du marché de Bondoukou.

d'entre eux s'établissait à Ndâmessa, près des ruines de Bégho.

Les *Ligbi* demeurèrent en partie dans la région, fondant des quartiers musulmans dans les villes nafâna de Lôha, Foughoula, Tioulou, et émigrèrent en partie vers Guénéné d'abord, puis vers le Kourodougou, où on les retrouve sous le nom de Nigbi.

Les *Noumou*, experts dans les arts, se partagèrent en nombreuses fractions dont chacune s'attacha aux pas de l'une des sections migratrices, les uns restant dans la région de Banda, les autres allant s'établir à Assafoumo, à Soko, à Bondoukou. à Sorhobango, pour se répandre ensuite dans presque toute la partie occidentale du bassin du Niger, où leur nom est devenu synonyme d' « artisan », comme celui des Dioula est devenu synonyme de « commerçant ».

Quant aux *Dioula*, ils vinrent demander asile aux chasseurs Gbin, Nafâna et Koulango qui avaient fait de Gountougo ou Gotogo leur quartier général et bâtirent là une ville où ils furent rejoints bientôt par des teinturiers *Haoussa* et *Kanouri*. Telle est, d'après les traditions locales et l'écrit de Mohammadou Timité, l'origine de Bondoukou. La ville de Kpon (vulgairement Kong) aurait été fondée aussi par des Dioula-Ouatara venus de Bégho, et à la même époque.

C'est peu de temps après, c'est-à-dire vraisemblablement vers le milieu du XV^e^ siècle et environ deux cents ans avant la fondation de Koumansi (Coumassie), qu'eut lieu la conquête du pays par les *Bonon*, *Bron* ou *Abron*, appelés *Guiaman* par les Assanti et *Ton* par les Dioula (qui d'ailleurs donnent aussi ce nom aux Assanti, aux Agni et à tous les peuples de même famille).

Les *Abron* habitaient tous alors une province qui porte encore leur nom et qui est située au sud de Salaga, sur la rive droite de la Volta; à la suite d'une guerre avec les Assanti, une partie des Abron émigra au sud chez les *Okouaou*, de même famille qu'eux et que les Assanti. Mais, repoussés par



La foule devant la résidence de l'almami de Bondoukou.



Les tambours d'un chef abron.

les Okouaou, les Abron reprirent vers l'ouest leur mouvement d'émigration, se fixèrent quelque temps à Nzuta sur la haute Tano, puis s'avancèrent jusque sur les bords de la rivière Pâmou ou Kpan-mou, au lieu connu sous le nom de Ouamé ou Pâmou. Là ils se séparèrent en deux fractions dont l'une, demeurant à Ouamé, devint la tribu des *Doma* ou *Domna-fo*.

L'autre fraction, sous la conduite du chef *Adou-Bini*, se rendit d'abord à *Yakassé*, à l'est et près de Dadiassi, au sud de Bondoukou, où Adou-Bini fixa sa résidence. Ce chef ne tarda pas à placer sous sa suzeraineté les Gbin et les Nafâna, puis les Dioula, les Noumou et les Huéla; il acheva de détruire Bégho, puis, aidé des Nafâna, il réduisit à l'état de vassaux les Koulango fixés au nord, à l'ouest et au sud de Bondoukou, et se fit reconnaître roi de toute la région s'étendant d'Assikasso au sud jusqu'à Tambi au nord et depuis la Comoé à l'ouest jusqu'aux pays des Ntakima de Ouonki et des Doma de Ouamé à l'est.

Cette région, connue jusque-là sous le nom d'*Aouassou* ou *Aouossou* (pays désert, ou pays des calebasses), fut dès lors désignée sous le nom de ses conquérants : *Abron* ou *Bonon* en dialecte abron, *Guiaman* en dialecte assanti, *Boghdbo* en langue koulango.

Adou-Bini mourut vers 1450. Ses successeurs furent choisis dans sa famille, qu'on appelle la famille *Yakassé*, du nom de la première résidence royale; ce furent *Bini-Eboua* ou *Biri-Eboua*, *Eboua-Fari*, *Sakourié*, *Bouadou-Aguioumani*, *Bofou-Bini*, *Taroudati*, *Adinngra-Banini*, *Biri-Kofi-Banini*, *Abo*.

Sous le règne d'Abo (1720-1746), l'Abron fut envahi par les *Assanti*, conduits par Apokou-Ouaré, deuxième roi de Koumansi. Abo se réfugia à Kong avec son armée et les Dioula de Bondoukou ; le roi Assanti les poursuivit jusqu'à Kong, offrit d'énormes présents, consistant surtout en captifs nafâna et koulango, à la mère du chef de Kong, alors absent, et se fit

livrer par elle le malheureux Abo, qu'il fit mettre à mort. Ayant installé à Bondoukou comme roi un Assanti nommé *Kofi-Sono*, Apokou-Ouaré retourna à Koumansi.

A la mort de Kofi-Sono (1769 ou 1770), les notables du pays, craignant d'indisposer le roi de Koumansi en plaçant sur le trône un héritier d'Abo, choisirent comme roi un nommé *Aguioumani*, qui appartenait à une fraction de la tribu agni des *Bouna*, établie dans les monts *Zanzan*, au sud de Bondoukou, où



Danse abron à Bondoukou.

se trouvent les sépultures royales. A partir de cette date, les rois de l'Abron furent choisis alternativement, quoique sans régularité absolue dans l'alternance, tantôt dans la famille Yakassé, d'origine abron, tantôt dans la famille dite Zanzan, d'origine agni, mais abron d'élection.

Sous le règne d'*Aguioumani* (1760 ou 1770-1790), les Dioula réfugiés à Kong revinrent à Bondoukou, qui reconquit son ancienne prospérité et la conserva sous le roi suivant, *Biri-Kofi-Kadio* (1790-1810). Mais le quatorzième roi de l'Abron, *Adinngra-Kadio* (1810-1829), ayant refusé de payer tribut à *Toto-Kouamna-Bonsou*, roi de Koumansi, sur les conseils d'une femme dioula nommée Niankoura qu'il avait

épousée, une armée assanti envahit l'Abron pour la seconde fois; le roi fut tué, et les Dioula se réfugièrent à Groumania ou Mango, sur la rive droite de la Comoé, où ils se mirent sous la protection de Diané, roi de l'Anno.

Les Assanti se retirèrent après quelques fructueuses razzias, emportant le tabouret recouvert en partie de minces feuilles d'or qui servait à donner l'investiture aux rois de l'Abron et qui servit depuis à la donner aux rois de Koumansi. C'est le désir de l'ex-gouverneur anglais Hogdson de s'emparer de ce tabouret, célèbre sous le nom d'*Ashanti-stool*, qui occasionna la dernière guerre des Assanti avec les Anglais. Après le départ de Toto-Kouamma-Bonsou, les Abron construisirent un tabouret exactement semblable à celui que leur avaient pris les Assanti, et nous avons pu le voir lors de l'investiture du roi actuel ; il n'y a pas certainement pour 500 francs d'or dessus.

Quant au roi de l'Anno, il refusa, une fois la guerre finie, de laisser les Dioula retourner à Bondoukou. ***Fofié*** (1820-1830), successeur d'Adinngra-Kadio, s'en fut les réclamer les armes à la main et trouva la mort dans une bataille livrée près de la Comoé. Mais il semble que, en dépit de la mort de leur roi, les Abron eurent le dessus, car les Dioula purent revenir chez eux.

A Fofié succéda *Kouassi-Eboua* (1830-1850), puis ***Aguioumani***, troisième du nom[1], dont le règne dura quarante-sept ans (1850-1897). En 1882, *Mensa-Bonsou* étant roi de Koumansi, une troisième guerre éclata entre les Abron et les Assanti : des commerçants abron avaient été dépouillés à Banda à l'instigation de chefs ntakima et assanti ; Aguioumani attaqua Ouonki, dans le Ntakima, et y fit cinquante prisonniers ; le roi Mensa-

1. Ce nom d'*Aguioumani* ou *Aguioumané*, que les Anglais écrivent ***Arjumani*** comme ils écrivent *Tarquah* pour *Takoua*, ne vient pas, comme on l'a dit, de l'arabe *al-djoum'a*, « vendredi » ; c'est le nom d'un génie dont le culte est répandu chez tous les peuples de famille *agni-assanti*.

Bonsou envoya alors des troupes à la frontière de l'Abron et implora le secours du gouvernement anglais ; mais les hostilités n'allèrent pas plus loin, et le capitaine anglais Lonsdale, envoyé par son gouvernement, se contenta de promettre que les autorités britanniques s'occuperaient de régler l'affaire, dont il ne fut plus question.



Les musiciens de l'*almami* de Boudoukou.

Les événements qui suivirent peuvent se résumer ainsi : visite de Treich-Laplène à Bondoukou en 1888 et traité de protectorat passé par lui, au nom de la France, avec le roi Aguioumani ; première visite de M. Binger en 1889, sa deuxième visite en 1892 ; arrivée de *Bourama-Ouatara*, roi du Guimini, qui, voyant *Samori* envahir son pays, se réfugie auprès d'Aguioumani (1895) ; attaque des Abron par Samori, qui venait de prendre Mango, et résistance victorieuse organisée par le chef abron *Kouadio-Aguioumani*, parent du roi : entrée à Bondoukou de *Sarannkiè-Mori*, fils de Samori.

venant de Bouna (juillet 1895); arrivée du colonel anglais Northcott devant Bondoukou, fuite des *sofa* conduits par Bakari et départ des Anglais (1896) ; mort du roi Aguioumani (1897) ; fondation du poste de Bondoukou par M. Clozel et M. Lamblin (1897) ; apaisement d'un commencement de révolte de quelques chefs abron par le capitaine Benquey et avènement du roi *Kouadio-Eboua* (1898) ; mort de ce dernier, à la suite d'une chute de cheval, dans l'été de 1902, et avènement du roi actuel *Amenguina*, le 1er décembre 1902 (1).

Aujourd'hui, à l'abri des incursions des Assanti ou de conquérants comme Samori, assurée de la paix, Bondoukou est devenue une véritable ville et un centre de commerce de plus en plus important. On lui donne environ 3000 habitants sédentaires, dont 2700 musulmans (Dioula 2500, Haoussa et Kanouri 200) et 300 païens (Nafâna, Noumou, Gbin, Abron, Koulango) ; mais à la saison sèche, au moment où les bœufs du Lobi et du Bobo viennent s'échanger contre les colas du Ntakima et du Koranza, la population s'élève jusqu'à 5000 habitants.

Les maisons ne sont pas des cases éparses çà et là : elles sont disposées le long de rues, souvent étroites, mais qui n'en sont pas moins des rues, ou sur de larges places. Ces maisons, avec leurs pylones et les créneaux pointus de leurs terrasses, ont vraiment belle allure ; quelques-unes, comme celle de Sitafa, la grande maison des Kamaya, la résidence de l'*almami* — dotée d'un premier étage fort bien agencé, — sont de vrais monuments ; les mosquées aux minarets pyramidaux jettent une note artistique dans l'ensemble.

Mais ce qui fait surtout le charme de Bondoukou, c'est la vie intense que l'on sent circuler à travers ses rues et ses maisons ; c'est la foule grouillante aux costumes aussi variés de forme que de couleur, depuis les burnous de soie et de velours

(1) Le roi Amenguina est mort lui-même après un règne très court.

des riches négociants jusqu'aux haillons des aveugles mendiant les cauries au coin des rues ; ce sont les fêtes qui se succèdent pendant toute la saison sèche et où le protocole des Abron le dispute en magnificence à la pompe des Dioula ; ce sont les prières publiques, imposantes et graves ; les leçons de morale que donnent le soir, au clair de lune, les marabouts à barbe



L'*almami* de Bondoukou bénissant la foule.

blanche, en plein air, parmi les étudiants attentifs à la parole du maître, les oisifs endormis et les matrones filant le coton, drapées dans leurs voiles de gaze ; ce sont les danses gracieuses des jeunes filles, les danses agiles des jeunes gens, les danses lascives des femmes Haoussa, les danses curieuses des masques nafâna et noumou ; c'est la fête des vierges, exhibées la nuit sur des estrades, à la lueur des torches et des œufs d'autruche où brûle l'huile de karité, le corps disparais-



sant sous les bijoux d'or et d'argent et les étoffes de prix, un faux chignon fantastique surmontant leur tête mignonne, des mélopées plaintives s'échappant de leurs lèvres timides, rythmées par le balancement des corps souples et des petits bras agitant des queues de cheval; c'est la fête des mariages, à la fois naïve et burlesque; ce sont les chefs Abron passant, assis dans leurs litières, précédés de serviteurs portant leurs chaises sculptées et leurs sabres à poignée dorée, abrités sous un immense dais de velours rouge surmonté d'un motif en bois doré, au son des flûtes et des tambours; c'est enfin l'*almami*, porté comme en triomphe, debout sur un pavois, enveloppé d'un immense burnous rouge orné de bijoux d'or, ses traits fins émergeant en noir du blanc litham qui recouvre sa bouche, immobile comme une sainte icône, les doigts de la main droite s'agitant seuls, peut-être pour saluer, peut-être pour bénir...

---

## CHAPITRE XVIII

# *La pose des bornes*

**Le travail à Bondoukou. — Les bornes. — La saison sèche. — Dernières signatures. — Le départ. — De l'emploi de l'eau bouillie en maçonnerie. — Adieux aux hôtes de Bondoukou. — Nous rentrons en forêt. — Mort d'un prospecteur. — Brillante opération chirurgicale dans des conditions plutôt défectueuses. — La montagne Kouamiama. — Belle route et jolis villages. — Mauvais sentiers. — La petite vérole. — Nos ennuis dans le San-mvi. — Chez les Bouressia. — Nous licencions nos porteurs. — La dislocation. — La dernière borne. — C'est fini.**

*1er février 1903. — Bondoukou.* — Les trois mois que nous venons de passer à Bondoukou nous ont semblé bien courts : nous les avons employés à la rédaction de la carte définitive de la région frontière, en double expédition. Notre carte provisoire au 1 : 50.000e mesurait environ 15 mètres de long, la carte définitive au 1 : 250.000e n'en mesure que 3, ce qui est déjà gentil. Il a fallu aussi confectionner les bornes en ciment que nous allons placer à chacun des points où la frontière est coupée par un sentier : Watkins et Archer se sont chargés de cette besogne et ont confectionné 76 bornes, composées chacune de deux blocs séparés pesant une trentaine de kilos chacun et pouvant s'emboîter l'un dans l'autre au moyen d'un tenon fixé dans le bloc supérieur : l'ensemble forme une pyramide haute de 0 m.60 environ, portant gravés en noir un E (England) à mettre du côté anglais et un F (France) à mettre du côté français, ainsi que la date 03 (1903) et un numéro d'ordre. Chacun des blocs faisant une charge, il a été facile de

faire transporter chaque borne au village voisin de l'endroit où elle devra être placée, endroit qui est déjà déterminé, dans la majorité des cas, par l'intersection d'un sentier et d'un cours d'eau. Pour opérer l'abornement, nous n'aurons donc qu'à suivre les chemins voisins de la frontière, à prendre les bornes au passage, et, au moyen d'un peu de ciment, à les poser à leurs places respectives.

Les quelques heures de repos qu'il nous a fallu prendre ont été égayées par les fêtes qui se sont succédé à Bondoukou, et dont les plus magnifiques ont été celles des funérailles du feu roi Kouadio-Eboua, celles de l'intronisation de son successeur et les réjouissances qui ont accompagné la fin du ramadhan, laquelle coïncidait avec le premier jour de l'an. Je n'aurais garde d'oublier la *Christmas*, qui nous a réunis en un dîner de quatorze couverts.

La température, en cette saison, présente des variations considérables dues au vent sec du nord-est, l'harmatant, qui favorise l'évaporation du sol à la faveur de la nuit, mais est très chaud dans la journée; les extrêmes ont été atteints les 24 et 25 décembre et le 1er janvier, où le thermomètre marquait 13° à six heures du matin, et 31° à 32° à une heure de l'après-midi; les mêmes jours, le thermomètre placé sur le sol marquait 10° seulement au lever du soleil. Les feuilles des arbres sont tombées, les herbes, desséchées, ont été brûlées, et le pays a revêtu son aspect d'hiver, mais d'un hiver sans neige et sans pluie.

Le major Watherston nous est arrivé le 29 janvier : nous avons pu régler définitivement les points restés litigieux et aujourd'hui a eu lieu un grand échange de signatures, au bas des arrangements et des cartes. La frontière est enfin fixée à la satisfaction mutuelle des deux pays, et bientôt elle sera marquée sur le terrain.

Pour l'abornement, nous nous partageons en deux équipes : Soden, Laforgue et moi bornerons d'abord la section comprise



Bondoukou : une cour.



Un baobab en saison sèche à Bouroukponko.

entre Bondoukou et la Volta, puis celle comprise entre Assikasso et Niablé et enfin la section située au sud du Ndénié, tandis que Des Vœux, Bouvet et Forbes se chargeront de l'Abron et du Ndénié. Watkins et Archer veilleront à l'achèvement des dernières bornes. Le rendez-vous général est fixé à Diemma, petit poste anglais voisin de Nougoua. Quant à Watherston, il retourne directement à la côte ; nous ne le verrons plus probablement, et nous échangeons de cordiaux *shake-hands*, avec l'espoir de renouer en Europe des liens d'amitié commencés en Afrique sous de si heureux auspices.

*11 février. — Guénéné.* — Le temps est sec et gris. Une poussière impalpable semble flotter dans l'air. Les ruisseaux et les rivières sont à sec, et, pour délayer notre ciment, nous avons recours au bidon d'eau filtrée et bouillie dont Soden ne se sépare jamais ; Laforgue et moi avons, comme Bouvet, une sainte horreur de l'eau filtrée et bouillie et n'absorbons que du *marigot-water* premier choix, au grand scandale du Dr Forbes, auquel nous faisons observer victorieusement que nous n'avons jamais eu le plus léger accès de fièvre tandis que lui, qui ne boit que de l'eau bouillie et filtrée, a eu deux accès assez sérieux. Mais nous n'hésitons pas à employer cette préparation médicale pour délayer le ciment au moyen duquel nous réunissons les blocs de nos bornes.

*Guénéné*, agglomération *huéla* de 500 habitants environ, sise en pays anglais, est la plus pieuse des communautés musulmanes que j'aie vues jusqu'ici en pays nègre : la prière publique s'y fait sans interruption de l'aurore à la nuit, devant une petite mosquée rectangulaire couverte d'un toit conique en paille.

*14 février. — Zaghala.* — Nous avons posé aujourd'hui la borne n° 1 de la série A, c'est-à-dire de la série située au nord de Bondoukou. En réalité, il s'en trouve une autre plus au nord que Zaghala, à l'endroit où la route de Tarhadi à Adéresso traverse la Volta, mais cette borne a déjà été placée par

Watkins et Archer, et est constituée par une grande pyramide en pierres sèches.

En cette saison, le gibier abonde et est facile à chasser; aussi, l'étape et la pose des bornes étant achevées à midi et n'ayant plus à faire le croquis de notre itinéraire, nous



Marché improvisé à l'occasion du passage de la mission à Guénéné (Côte d'Or).

employons nos soirées à alimenter notre cuisine de perdrix, pintades, écureuils, touracos et autre gibier de petite envergure.

*20 février.* — *Boué.* — Nous avons achevé de borner la première section, et, repassant par Bondoukou, nous prenons la route du télégraphe qui nous mènera directement à Assikàsso. L'*almami* a tenu à nous accompagner jusqu'à 5 kilomètres environ de Bondoukou : il me fait des adieux

émus, me recommandant à la protection divine, et s'éloigne au galop de son petit cheval. Ce n'est pas sans une certaine émotion aussi que je vois disparaître cet homme de bien qui est certainement, dans son milieu, un homme supérieur.

Benquey, Folquet et Clavié ont voulu aussi nous accompagner, mais ce dernier, retenu par son service, ne peut aller bien loin. Benquey et Folquet viennent jusqu'à Boué, petit village dominé par les monts Zanzan, où nous prenons le repas d'adieu, en compagnie d'un prospecteur américain, M. Harris, qui se montre assez sceptique sur les bénéfices que des Européens peuvent retirer de l'exploitation des mines d'or du pays.

*22 février. — Assuéfri.* — Hier, à un kilomètre au sud de *Kuinkua*, nous sommes entrés dans la forêt, mais il se rencontrait encore quelques clairières. Au delà de *Dadiassi*, où nous avons passé la nuit, c'est définitivement la zone de végétation dense continue.

Lorsque, en montant vers le nord, j'avais quitté la forêt pour le pays découvert, je n'avais pu me défendre d'un regret pour cette vieille amie au bienfaisant ombrage et je m'étais dit qu'au retour je la retrouverais avec plaisir. Je ne m'étais pas trompé. Et cependant, aujourd'hui, je me surprends à regretter les vastes horizons montagneux du Lobi, les plaines verdoyantes de Bondoukou, les grands espaces d'air et de lumière coupés par des bosquets qui me font toujours penser aux bois sacrés célébrés par les vieux poètes grecs..., tant il est vrai qu'on regrette toujours ce qu'on quitte, tout en étant attiré vers le but où l'on va...

Il y a autre chose : si j'aime la forêt, j'aime peu ses habitants, j'entends ses habitants humains. Ils sont plus propres, plus raffinés dans le soin de leur personne que leurs congénères du nord, c'est vrai ; ils se lavent beaucoup et souvent, et font disparaître toute trace de sueur des pores de leur peau à l'aide de massages au jus de citron ; ils ont des water-closets com-



Devant la mosquée de Guénéné (Côte d'Or).



Dadiassi, village abron à la lisière de la grande forêt.

modes et discrets, et les alentours de leurs villages ne dégagent pas la mauvaise odeur des faubourgs soudaniens. Mais cela n'empêche pas qu'ils sont plus avares, moins accueillants, moins serviables, moins maniables surtout et plus paresseux que les habitants du pays découvert, et, pour le voyageur, c'est là une série de points qui méritent considération.

*27 février. — Assikâsso.* — L'administrateur de Pauwel et M. Renaud, chef de poste, nous font l'accueil le plus aimable. Ils ont l'intention de créer un village à côté du poste : ce sera assurément une excellente chose, si le projet réussit.

*3 mars. — Manzanouan.* — L'équipe Des Vœux-Bouvet-Forbes nous a rejoints à Assikâsso et nous faisons route ensemble : c'est la première fois, je crois, que nous nous trouvons tous réunis ailleurs qu'en station.

*Manzanouan* était un très joli petit poste, bâti sur un plateau voisin de la Manzan, entre deux villages peuplés d'Agni et d'Apolloniens. Depuis le passage de la région à l'autorité civile, qui a eu lieu récemment, il est abandonné à la garde d'un milicien qui vit là, heureux et tranquille.

*6 mars. — Niablé.* — Nous trouvons comme chef de poste à Niablé notre vieil ami Amblard, qui a réuni à notre intention de véritables monceaux de viande, de poisson, de bananes, etc., sans parler des légumes de son jardin potager, lequel est une merveille.

Notre joie est troublée par la mort d'un géomètre au service d'une Compagnie minière, M. Mayer, que les soins du Dr Forbes ne peuvent arriver à sauver : il était arrivé à Niablé depuis quelques jours, venant du sud.

*8 mars. — Ngouanda.* — Nous nous séparons de nouveau ; mon équipe va suivre la route anglaise de Débissou à Dadiessou.

Ngouanda n'est qu'un très inconfortable campement de Poyofoué et la pluie qui tombe dans la soirée filtre à travers les toitures. Au moment du dîner, on vient nous dire que



Vue prise à Assuéfri, village abron.



Une caravane passant la visite douanière à Assikàsso.



notre cuisinier Kouadio souffre de coliques atroces : le docteur, qui, fort heureusement, avait abandonné l'équipe Des Vœux pour la nôtre, s'aperçoit qu'il s'agit d'une hernie étranglée et, secondé par Laforgue, à la lueur médiocre d'un photophore, sous la toiture percée qui menace de s'effondrer, il pratique tranquillement l'opération nécessaire : commencée à sept heures, elle est terminée vers une heure du matin et a parfaitement réussi. Nous en serons quittes pour faire transporter Kouadio en hamac jusqu'à Débissou et à nous passer de ses soins pendant quelques semaines.

*13 mars.* — *Abourokofi.* — Nous avons franchi ce matin les monts *Kouamiama* ou *Diabenné*, qui forment un massif assez élevé et assez étendu séparant la haute Bia du bassin de la Tano. La montée, d'abord assez douce, puis plus raide, dure environ trois quarts d'heure ; le dernier quart d'heure est le plus pénible, car, à mesure qu'on approche du sommet, les pierres deviennent de plus en plus nombreuses, toute la terre ayant été enlevée par les pluies. La descente, du côté du sud, est presque à pic et réellement dangereuse lorsque le sol se trouve détrempé ; il faut faire des efforts d'équilibre pour ne pas glisser sur les feuilles sèches, sur l'argile lisse ou sur les pieres roulantes. Du sommet, la vue de notre convoi, dégringolant plus vite souvent qu'il ne voudrait, est assez curieuse.

Des puits ont été creusés en grand nombre par les indigènes, pour l'extraction des alluvions aurifères, dans les vallées de la région.

Le petit poste de douane d'Abourokofi est bâti dans un site ravissant, au bord de la jolie rivière *Bonzran*, et au pied des pentes violacées de la montagne ; des palmiers, des arbres à pain, des fleurs ont été plantés dans la cour et mettent leur note gaie dans l'aspect général un peu sévère du paysage. Le village lui-même est propre, coquet et bien bâti, comme la plupart des villages *assayé* que nous avons traversés ; j'y remarque une forge installée à l'européenne, avec un énorme



La grande rue du village de Manzanouan.

soufflet, et un atelier de menuiserie où des ouvriers mettent la dernière main à trois cercueils en acajou et à deux portes sculptées d'un goût assez délicat.

On me dit qu'au sommet du mont Diabenné et à 100 mètres environ de la route que nous avons suivie est une sorte de Roche Tarpéienne, dominant un gouffre profond, et d'où la justice indigène fait précipiter certains criminels. Je n'ai pas eu l'occasion de vérifier l'exactitude de ce renseignement.

*14 mars. — Krokossua.* — La route douanière anglaise que nous suivons depuis Débissou est réellement la route idéale en pays de forêt ; très suffisamment large pour donner leurs aises aux voyageurs qui y passent, elle ne l'est cependant pas trop, et on y jouit à toute heure du jour de l'ombre bienfaisante des arbres magnifiques qui la bordent. On a même eu l'idée excellente de respecter les arbres qui ont poussé au milieu de la route ; on a de l'air et de l'ombre : c'est parfait.

Les villages assayé que nous traversons ont l'air prospère et sont d'une propreté remarquable : les murs des maisons sont d'une blancheur éclatante ; les cases ressemblent à celles des Doma plutôt qu'à celles des Agni du Ndénié, bien que les Assayé soient des Agni.

*15 mars. — Amouaya.* — Encore des villages resplendissants de blancheur sous le soleil du matin, une route délicieuse et des sites charmants : cette descente vers la côte est une véritable promenade.

Le village d'Amouaya est bâti sur un plateau élevé, séparé par un ravin profond d'un autre plateau où s'élève un poste de douane. Au bas des deux plateaux, entre des rives très escarpées, coule la Bia, dans un lit parsemé de roches géantes.

Nous trouvons au poste M. Atkinson, officier de douane et grand amateur de photographies, qui se met aux petits soins pour nous.

*16 mars. — Dadiessou.* — Après avoir traversé deux fois la Bia, puis son affluent la Sui, nous pénétrons dans le terri-

toire des Agni *Dadiessou-foué.* Au joli village de Kado, je remarque une belle maison dont la vérandah est ornée d'élégantes arcades.

*19 mars.* — *Kouenzâbo.* — Nous sommes revenus sur le territoire français par l'ignoble sentier que j'avais levé à l'aller, afin de poser une borne au passage de la rivière Essilesso, au bord de laquelle nous avons passé la nuit. Ç'a été deux rudes journées. Soden a particulièrement souffert : la sueur,



Indigènes se baignant dans la rivière Manzan.

perlant sur son visage, faisait tomber à chaque instant son monocle, et, ne distinguant plus alors les nombreuses racines qui barrent le sentier, il voyait son équilibre constamment compromis. Aussi pestait-il, aussi irrévérencieusement qu'impartialement, contre le roi Édouard et M. Loubet, qui ont eu l'étrange idée de se réserver des domaines en un pareil pays et celle non moins étrange d'envoyer Soden borner lesdits domaines.

Pour faire diversion à la fatigue, Niangoran s'est livré à la chasse et a tué — le veinard ! — une pintade violette ou vulturine, un singe, une mangouste, un buceros et un gros

touraco bleu que les Agni appellent *kodiobarou* et dont ils font le roi des oiseaux. Toutes les femmes de la gent ailée, paraît-il, sont amoureuses de lui, tous les hommes en sont jaloux. Un jour, Monseigneur le Ciel avait convoqué tous les oiseaux afin de choisir un mari pour sa fille : cette dernière s'était pâmée d'admiration devant les bengalis, les merles métalliques, les foliotocoles, les martins-pêcheurs, les pintades vulturines, lorsqu'elle aperçut les petits touracos à huppe rouge (*beïra*) : « Voilà, dit-elle, les plus beaux des oiseaux ! — Non, dirent ceux-ci, le plus beau des oiseaux est le *kodiobarou* et nous ne sommes que ses soldats. » En effet, derrière eux arriva le *kodiobarou,* poussant son cri rauque, volant silencieusement et courant de branche en branche. En l'apercevant, la fille de Monseigneur le Ciel déclara qu'elle ne voulait pas d'autre mari et elle l'épousa séance tenante, sous le concert des malédictions des autres oiseaux évincés.

*23 mars.* — *Yaou.* — La petite vérole a terriblement exercé ses ravages dans le San-mvi depuis notre passage : on me dit qu'il y a eu 150 décès à Yaou, le village est presque désert, les cases abandonnées tombent en ruine. Ceux qui ont survécu à l'épidémie ont émigré dans les hameaux voisins.

*27 mars.* — *Bouégne.* — Nous avons fait dans la brousse une percée de 2 kil. 500 afin d'aller placer la borne frontière à cette distance du point où la rivière Moto coupe la route d'Akressi à Dibi. Le travail n'est pas toujours facile lorsqu'on doit ne pas s'écarter d'une direction donnée, comme c'est le cas, et qu'il est impossible par suite de tourner les obstacles tels que marais, collines, etc. De plus, nous avons de la pluie presque constamment. Enfin la percée a été achevée à midi et nous avons trouvé, exactement au bout des 2 kil. 500, un ruisseau qui formera une frontière naturelle.

*1er avril.* — *Dadiessou* (ouest). — Oh ! ces chemins du San-mvi ! nous les avions trouvés mauvais en décembre, mais en cette saison de pluies journalières, ils sont horri-

bles : étroits, boueux, rocailleux, escaladant des pentes tellement à pic qu'une fois un porteur marchant devant moi a



Arrivée dans un village assayé (Côte d'Or).

pris pour une pierre ma tête placée au-dessous de lui et y a posé le pied, traversant des abatis d'arbres où le sol de-

vient un mythe ignoré, franchissant des rivières sur des troncs pourris qui cassent par le milieu ! C'est une Suisse couverte de boue... Les villages depuis Dibi (*Kofikrou, Ehanéka, Toliessou, Dadiessou*), plus ou moins ravagés par l'épidémie, sont à peu près déserts; si l'on y trouve des habitants, ces derniers se font tirer l'oreille pour nous apporter quelques maigres vivres, qu'ils nous vendent à des prix fantastiques. Vilain pays et indigènes bien peu sympathiques ! on voit qu'on approche de la côte et de la civilisation européenne !

*3 avril. — Mapé.* — La rivière *Bouégne*, affluent de la Tano, sert de frontière depuis un point un peu en aval de Dibi jusqu'à l'endroit où elle coupe la route de Mouassué à Mapé : là elle devient anglaise et nous avons placé une borne sur sa rive droite, après quoi nous l'avons franchie à gué : l'eau atteint en cette saison la ceinture d'un homme de taille moyenne.

A *Mapé*, nous entrons chez les Agni *Bouressia*, dont la capitale, *Nguié*, est dénommée Enchy sur les cartes anglaises. Les cases sont blanches et propres comme chez les Assayé, mais le prix des denrées est plus élevé encore que dans le Sanmvi : on a cinq bananes pour une pièce anglaise de *three pence*, soit plus de 5 centimes la banane !

*4 avril. — Diemma.* — Nous arrivons au rendez-vous au jour dit, et y trouvons tous nos camarades en parfaite santé, et même le cuisinier Kouadio, complètement guéri grâce aux soins du docteur. On nous présente M. Branch, *supervisor of customs* (officier de douane) du district, jeune homme actif et plein d'entrain.

On nous présente aussi, dans un autre genre, le chef de Ngakin, qui possède une belle barbe grise de vieux marin et un chapeau haut de forme à trente-six reflets : ils sont doubles. à cause des cassures.

*6 avril. — Nougoua.* — Je pars avec le docteur pour placer

une borne sur la route de Diemma à Nougoua et m'achemine seul ensuite sur Adiégouàssou, ce petit village où, voilà seize



La grande rue de Mapé, village Bouressia (Côte d'Or).

mois, j'avais fait, d'une façon plutôt bizarre, la connaissance de ces deux braves garçons qui ont nom Watkins et Archer.



Pose d'une borne-frontière entre Diemma et Nougoua.

De là je gagne Nougoua par eau, et j'y retrouve le chef Kofi-Aka, toujours aussi exubérant.



J'ai amené nos porteurs, dont nous n'aurons plus besoin désormais, et je les fais guider jusqu'à Aboisso afin qu'ils puissent acheter là une petite pacotille avec leur solde si bien gagnée et retourner munis de quelque chose dans leur patrie, c'est-à-dire dans les villages koulango qui avoisinent Bondoukou. Ces braves gens ne cachent pas leur joie de voir que l'heure du repos a sonné pour eux ; ils n'aiment guère la forêt ni surtout ses habitants et sont heureux de regagner leurs foyers.

Au moment de me séparer de ces collaborateurs obscurs, je pense que, quelque dur qu'ait été leur travail, ils n'ont pas une seule fois manifesté de la mauvaise humeur. Toujours contents, toujours souriants, toujours silencieux, ces Koulango sont des porteurs modèles. Race modeste, sans faste, sans histoire, sans gloire, acceptant sans murmures la domination abron, mais gardant sa langue, ses coutumes, race de paysans attachés à la glèbe, contribuant modestement à la richesse de son pays.

*9 avril. — Nougoua.* — Retourné le 7 à Diemma en remontant la Tano jusqu'à Tanossou, j'en repars ce matin, après avoir pris congé définitivement de Soden et Forbes, qui se rendent à Axim : c'est le commencement de la dislocation de la mission. Bouvet, Des Vœux et Laforgue vont faire le lever de la Tano jusqu'à son embouchure, et chaîneront ensuite la plage de Half-Assinee à Assinie. Pour moi, je me rends directement en ce dernier point.

*23 avril. — Aforénou.* — Les derniers levers et chaînages sont achevés, la dernière feuille de notre carte est complétée jusqu'à la mer, et, ce soir, à un kilomètre à l'ouest d'Aforénou ou Newtown, sur la plage que vient battre la barre, en un point où se voit encore un piquet planté par la commission de 1892, nous posons notre soixante-dix-huitième et dernière borne, tandis que nos gens agitent des drapeaux français et anglais. Et en retournant au campement, je calcule que, pour

ma modeste part, j'ai, depuis notre départ de Nougoua, couvert 3 500 kilomètres d'itinéraire, dont 200 à cheval,



Accostage d'une baleinière à la barre de Port-Bouët (Petit-Bassam).

300 en pirogue et... 3 000 à pied. Car il faut faire de la statistique.

*24 avril 1903.* — Des Vœux part pour Axim, la commis-



Hâlage d'une baleinière sur la plage.

sion mixte est définitivement dissoute, le travail est terminé, il ne nous reste plus qu'à rendre nos comptes.

Sur la plage sans fin, nous accompagnons un instant notre excellent compagnon de route : depuis dix-sept mois que nous vivons, travaillons et peinons ensemble, ce n'est plus un col-



lègue de nationalité différente, c'est un ami véritable, et nous ne pouvons nous décider à le quitter. « Nous allons jusqu'au premier cocotier ! » dit Bouvet. Mais qui dira où se trouve le premier cocotier ? c'est un phénix qui renaît sans cesse. Enfin Des Vœux nous fait violence, nous montrant les cases déjà lointaines d'Aforénou, nous rappelant qu'un vapeur nous attend en lagune pour nous ramener à Assinie. Alors nous poussons des hourrahs bien sentis, Des Vœux tient à faire autant de bruit à lui seul que nous trois ensemble, mais son fidèle hamaquaire *Number-One* l'aide un peu... Bientôt notre ami n'est plus qu'une silhouette qui disparaît dans les feux réunis du soleil levant et des vagues blanches d'écume...

Nous rentrons à Assinie, dans quelques jours nous serons à Bingerville, dans quelques semaines en France... Nos dix-huit mois de bonne vie nomade ne seront plus qu'un cher souvenir.



Enfants portant des noix de coco le long de la plage.





